

UNIVERSITE DE OUAGADOUGOU

FACULTE DES LETTRES, DES ARTS, DES SCIENCES
HUMAINES ET SOCIALES
(F.L.A.S.H.S.)



DEPARTEMENT D'HISTOIRE ET D'ARCHEOLOGIE

DEM 58A
BOU

**LE TISSAGE ANCIEN EN PAYS MOAGA:
L'EXEMPLE DE SOULGO
(PROVINCE DE L'OUBRITENGA. BURKINA FASO)**

MEMOIRE DE MAITRISE

Présenté par :

Jocelyne Karimatou BOUSSARI

Sous la direction de:

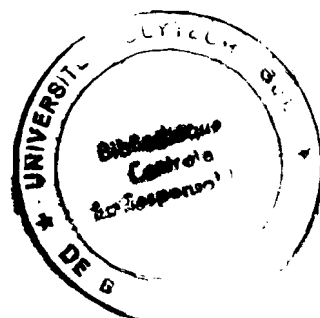
Jean-Baptiste KIETHEGA

Maître-Assistant.

Année universitaire 1992 - 1993

A mes parents.

"Toute expérience difficile,
Toute souffrance morale ou matérielle,
Lorsqu'elle est bien assimilée,
Apporte un jour ou l'autre,
Sa part de bonheur" Anonyme.



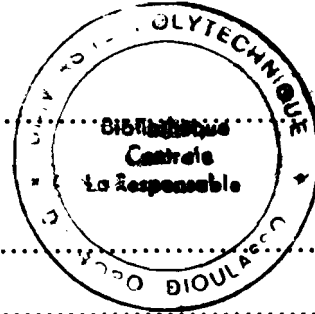
A mon futur époux,
Pascal VOKOUMA.

"La satisfaction morale trouve
dans la réussite le signe du
mérite" Anonyme.

SOMMAIRE

PAGES

Avant-Propos	VIII
Introduction	1
1. Le choix du thème d'étude.....	1
2. Méthodologie.....	2
2.1. Les sources écrites.....	2
2.2. Les sources orales.....	5
2.3. Les difficultés.....	6
<u>Première Partie: Les conditions naturelles et historiques</u>	
<u>du tissage à Soulgo</u>	8
<u>Chapitre 1: Les conditions naturelles du tissage à Soulgo</u>	10
1.1. Présentation du village de Soulgo.....	10
1.2. Site et situation.....	12
1.3. La pédologie.....	14
1.4. La pluviométrie.....	15
<u>Chapitre 2: Les conditions historiques</u>	
<u>du tissage à Soulgo</u>	21
2.1. Genèse du village selon la tradition orale.....	22
2.2. Les origines des tisserands de Soulgo.....	27
2.3. Les origines du tissage à Soulgo.....	31



Deuxième Partie : Les aspects techniques

<u>du tissage à Soulgo</u>	37
<u>Chapitre 3: Les travaux préliminaires</u>	39
3.1. La production de la matière première.....	39
3.2. Les opérations de traitement du coton.....	45
3.2.1. L'égrenage.....	45
3.2.2. Le filage.....	46
3.3. La préparation de la chaîne et de la trame.....	50
3.3.1. La préparation de la chaîne.....	51
3.3.2. La préparation de la trame.....	54
<u>Chapitre 4: Le travail à l'atelier</u>	57
4.1. Préparation de l'"atelier".....	57
4.2. Le type de métier à tisser.....	57
4.3. Description et signification des éléments constitutifs du métier à tisser...	63
4.3.1. Le bâti	63
4.3.2. Les lisses.....	65
4.3.3. La poulie.....	67

4.3.4. Les pédales.....	67
4.3.5. Le peigne.....	68
4.3.6. La navette.....	68
4.3.7. L'ensouple d'enroulement.....	70
4.4. L'installation des fils sur le métier.....	71
4.5. Le tissage proprement dit.....	71
4.6. Le produit fini.....	72

Troisième Partie : Les aspects économiques et socio-culturels

<u>du tissage à Soulgo.....</u>	74
<u>Chapitre 5 : Les aspects économiques du tissage à Soulgo.....</u>	76
5.1. Les unités de mesures.....	76
5.2. Les moyens et les valeurs d'échanges.....	77
5.3. Les marchés, les routes et les moyens de transport.....	78
<u>Chapitre 6 : Les aspects sociaux du tissage à soulgo.....</u>	81
6.1. Le statut social du tisserand et l'importance de son activité au sein de la société.....	81
6.2. Les difficultés socio-professionnelles.....	84

<u>Chapitre 7 : Les aspects culturels du tissage à soulgo</u>	87
7.1. Pratiques quotidiennes, typologie et fonction des tissus.....	87
7.2. La confection des vêtements rituels du <i>Môogo Naaba</i>	91
7.2.1. La disparition du <i>Môogo Naaba</i>	91
7.2.2. La manufacture des vêtements du successeur.....	95
7.2.3. L'expédition et la cérémonie de remise des vêtements.....	96
Conclusion générale	99

AVANT - PROPOS.

L'art de tisser est un acte très important dont il convient de cerner les contours. Le tissage, en effet, comporte un grand nombre d'aspects (tradition, technique, style) , mais c'est avant tout un concept (1).

Sur le plan cosmologique, tisser signifie réunir un ensemble de réalités différentes, créer, faire ressortir de sa propre substance tout comme fait l'araignée qui bâti sa toile d'elle même. Du point de vue anthropologique, tisser veut dire prédestiner (2).

Tout comme le travail des métaux, les origines du tissage en tant que technique conçue par l'homme remonterait au début de l'ère historique. Cette chronologie varie d'une région à une autre. Ainsi, en Europe, c'est "à la fin de la préhistoire que l'homme commence à travailler les métaux et fabrique des tissus" (3). Dès lors, ne peut- on pas parler d'un "âge des tissus" à l'instar de celui des métaux ?

Au BURKINA FASO, la tradition orale atteste fermement que les métallurgistes et les forgerons ont travaillé vêtus. Un tel témoignage permet de supposer que le travail du fer et le tissage peuvent avoir eu une origine chronologique simultanée au BURKINA FASO. A partir des travaux de Bassey Andah, l'age du fer peut être situé vers 200 après J-C (4).

La disponibilité dont les uns et les autres ont fait preuve lors de la réalisation de ce travail, nous oblige à titre exceptionnel et en fonction des localités à retenir des noms de personnes à qui nous voudrions témoigner notre reconnaissance.

(1) Donald (J. Willcox), Richesse du tissage, Dessain et Tolra, Paris, 1976, P. 8.

(2) Mircea (Eliade) in Le tissage de Jacques Anquetil, édition du chêne, Paris, 1977, P.7.

(3) Piancastelli (R), dir, La préhistoire, N° 9865, Nouvelle Collection, Editions Volumétrie, Lyon, 1979, P.1.

(4) Kiethega (Jean-Baptiste), "Le fer ancien au Burkina Faso: Techniques de production et chronologie", Connaissances du Burkina, Université de Ouagadougou, Novembre-Décembre 1986, P.82.

1° Ouagadougou

- Mr Jean-Baptiste KIETHEGA qui a bien voulu diriger ce travail.
- Mr Antoine kalo MILLOGO pour ses conseils et la documentation complémentaire.
- Mr Oumarou NAO pour ses remarques que nous avons prises en compte lors de la rédaction.
- Mr Maurice SAWADOGO par qui nous avons réussi nos premiers pas d'intégration à Soulgo.
- Mr Marcel POUSSI sans l'intermédiaire de qui nous n'aurions pu obtenir certaines informations.
- Maître Titinga Frédéric PACERE sous la recommandation de qui nous avons pu avoir accès à des villages comme Goupana et Oubriyaoghin.
- Mr Adolphe Raogo OUEDRAOGO qui a bien accepté de nous conduire à Goupana, puis à Boussé.
- Messieurs Samuel KOULEDOUSI et Benjamin ILBOUDO grâce à qui nous avons parfait notre intégration à Soulgo, leur village natal.
- Mme Irène BA et sa mère qui ont accepté de nous fournir des informations sur les diverses utilités du cotonnier et ses dérivées.
- Hamidou ZAGRE et Mme Isabelle TIENDREBEOGO qui ont assuré la traduction des cassettes.
- Nos camarades de l'option archéologie et histoire de l'art pour leurs différentes observations et critiques.
- Nos amis et connaissances qui ont apporté leur soutien moral et matériel à la réalisation de ce travail.

2° Ziniaré

- Mr Robert NASSA qui nous à introduit à Soulgo où il a assuré pendant un certain temps la traduction des entretiens du *mooré* en français.

- Le club des instituteurs en compagnie de qui nous ne nous sentions pas du tout étrangère au milieu.

3° Soulgo

- Tous les habitants (hommes, femmes et enfants) du village pour l'accueil chaleureux qui nous y a toujours été réservé .

4° Guilungu.

- Frédéric YERBANGA qui a accepté s'entretenir avec nous et sans détour dès le premier contact.

5° Goupana.

Seïdou SAWADOGO (tengsoba) qui nous a accordé une séance d'entretien sans rendez vous et sans réticence.

INTRODUCTION

Tout comme ceux qui l'ont précédé, ce travail a connu un cheminement particulier.

1° Le choix du thème d'étude.

C'est lors d'une séance de cours en deuxième année d'histoire (1989) que, Mr Jean Baptiste KIETHEGA, abordant la série des thèmes déjà traités dans le cadre des mémoires de maîtrise au département d'histoire et archéologie, avait affirmé qu'un étudiant pouvait " par exemple préparer un mémoire sur le tissage ", thème non encore étudié. Intéressée, nous avons porté une attention particulière à cette proposition de Mr KIETHEGA que nous avons retenue en réserve quelque part dans notre mémoire. Car au département d'histoire et archéologie, les étudiants en année de licence sont tenus de rédiger un document (dossier ou prémémoire) de 30 pages au minimum autour d'un thème précis.

En outre, à titre de conseils, nos professeurs ne cessaient, depuis la première année d'attirer notre attention sur la réalité suivante: il ne faut pas attendre d'être en licence pour commencer à concevoir un sujet de prémémoire.

Ainsi, après notre admission en troisième année, nous avons commencé à prendre contact avec Mr Jean-Baptiste KIETHEGA dès les vacances de l'année 1989 pour la documentation. Nous avons consacré la majeure partie de nos vacances à l'exploitation de cette documentation qui a servi de base à la rédaction de notre prémémoire. En effet, c'est au cours de nos lectures que nous avons découvert l'existence de Soulgo, un village de tisserands situé dans la province de l'Oubritenga. L'importance des *Moosé* sur le plan ethnico-historique explique

l'orientation de cette étude sur le pays *moaga* en général et Soulgo en particulier. A l'époque de *Naaba* Oubri, Soulgo constituait la limite nord-est de l'Oubritenga (1).

Nous nous sommes, par ailleurs, inspirée des exposés organisés dans le cadre des cours d'histoire de l'art dispensés au C L (certificat de licence). Notre thème d'exposé avait porté sur " le tissage et la teinture en Afrique de l'Ouest " .

Dans le cadre du certificat de spécialisation (C 1), nous recevions des cours spécialisés en histoire de l'art parallèlement à ceux dispensés au niveau du certificat de licence (C L).

Toutes ces données ont contribué pour une large part à la réalisation du pré-mémoire, un document inédit de quarante deux (42) pages saisies à l'ordinateur. Le pré-mémoire constituait donc une substance non-négligeable qui servira de tremplin au mémoire.

2° Méthodologie

En maîtrise, notre tâche a consisté à compléter les sources exploitées dans le cadre du pré-mémoire. Elles sont essentiellement de deux ordres à savoir les sources écrites et les sources orales.

2.1 Les sources écrites

A ce niveau, nous avons répertorié autant que possible tous les écrits concernant le tissage. A cet effet, nous avons consulté les fichiers de la bibliothèque centrale de l'université de Ouagadougou, ceux de la bibliothèque du département d'histoire et archéologie, du Centre National de la Recherche Scientifique et Technique (C.N.R.S.T.), du Centre Culturel Français de Ouagadougou (Georges Méliès), de la Direction du Livre et de la promotion Littéraire (D.L.P.L.) et de l'Institut d'Etudes et de Recherches Agricoles (INERA). A côté de tous ces

(1) DIALLO Lilliane, Les origines du Wubri-tenga et la formation progressive de Guilungou..., P. 135

centres de documentation, les encadreurs de l'option archéologie et histoire de l'art nous ont également fourni de la documentation privée. Parallèlement au tissage nous nous sommes intéressée aux ouvrages relatifs à l'histoire des *Moosé* tels que:

- Les origines du Wubri-tenga et la formation progressive de Guiloungou: esquisse historique des traditions orales recueillies dans cette région de Lilliane DIALLO où l'auteur consacre quelques pages au geste des tisserands de Soulgo à l'endroit de Oubri et la polémique autour de l'origine des tisserands.

- Approche du peuplement pré-Dagomba du Burkina Faso. Les yônyôose et les Nînsi du Wubri-tenga de Martial HALPOUGDOU qui présente l'histoire, l'organisation politique, socio-culturelle et économique des *Yônyôose* et des *Nînsi* avant et après l'arrivée des Dogomba au *môogo*.

L'intérêt d'un tel ouvrage pour notre travail est que les habitants de Soulgo qui sont des tisserands par excellence se réclament du groupe *yônyôaga*. Certains auteurs, en l'occurrence Robert PAGEARD les considèrent comme des *Moosé*, originaires du Nord-Ghana. D'autres comme Michel IZARD et Yamba TIENDREBEOGO les traitent de *Yarsé* par comparitisme.

- Le pays mossi du lieutenant Marc. Cet ouvrage évoque des aspects relatifs au milieu naturel *moaga*, à l'histoire des *Moosé* et fourni des renseignements ethnologiques sur l'art vestimentaire chez les *Moosé*.

- " Une enquête historique en pays mossi (Ziniaré, Gaongo, Koubri, Kombissiri, Saponé, Tanghin-Dassouri, Niou, Yako) ", Journal de la société des Africanistes, vol 35, série 1, 1965, pp. 11-66 et " Recherche sur les Nionionsé ", Etudes Voltaïques, vol 4, 1963, pp. 5-71 de Robert PAGEARD qui traitent de l'origine du tissage et des tisserands de Soulgo et l'art vestimentaire *yônyôaga*.

- Histoire et coutumes royales des Mossi de Ouagadougou où Yamba TIENDREBEOGO a mis en exergue certains aspects de la tradition *moaga* que nos informateurs ne nous auraient jamais révélés pendant les enquêtes de terrain. Mais, en tant que chef coutumier

(*Larhallé naaba*), l'auteur de cet ouvrage a le privilège de détenir la tradition. Il était, en effet, le "gardien" des tombes royales.

Après avoir fait le répertoire des ouvrages en relation avec notre thème d'étude, nous avons procédé à leur exploitation. Exploiter un ouvrage, c'est le consulter en le lisant de sorte à en dégager la substance. Pour cela, au fur et à mesure que nous lisons, nous élaborons des fiches de lecture. La méthode adoptée pour l'élaboration de ces fiches est celle qui nous a été enseignée aux cours d'initiation au travail historique en première année. En tête de la fiche nous mentionnons le titre de l'idée que nous avons retenue dans un ouvrage. Sur une marge à droite, nous notons la page d'où l'idée a été extraite. Complètement en bas de la fiche, nous prenons soin d'inscrire les références de l'auteur et du document selon qu'il s'agit d'un ouvrage ou d'un article. Suivant une telle procédure un conseil s'impose: élaborer une fiche par idée et une idée par fiche. Ce qui signifie en d'autres termes que nous mentionnons qu'une et une seule idée sur chaque fiche sans y rien noter au verso. Lorsque nous finissons d'élaborer les fiches, nous procédons à une classification thématique. Il s'agit, par exemple, de regrouper toutes les fiches qui concernent les aspects économiques et socio-culturels du tissage. L'avantage d'une telle méthode est qu'elle renforce la capacité d'analyse et rend la rédaction aisée.

Les dimensions des fiches de lecture varient en fonction de tout un chacun et surtout selon l'envergure du travail à réaliser. Ainsi, au cours de l'année universitaire 1990-1991, nous avons utilisé des fiches bristol format 10,5 cm x 14,8 cm pour notre pré-mémoire. Dans le cadre du mémoire, nous avons opté pour des fiches plus grandes de format 12,5 cm x 20 cm.

L'intérêt d'une consultation préalable des sources écrites est qu'elles fournissent des renseignements de base nécessaires pour des enquêtes aisées sur le terrain.

2° - Les sources orales.

Notre démarche a consisté à prendre contact avec les personnes détentrices des traditions. Pour ce faire, nous nous sommes rendue à Soulgo où nous avons eu des entretiens avec les habitants du village et assisté à des séances de tissage au cours desquelles nous avons pris des photos.

A la recherche toujours d'autres informations de premières mains, nous avons sillonné des villages *moosé* comme Bangrin (préfecture de Loumbila), Boussé, Goupana, Guilungou et Oubriyaoghin.

Nous nous sommes, en outre, entretenue avec un originaire de Soulgo résidant à OUAGADOUGOU.

Les séances d'entretiens faisaient souvent l'objet d'enregistrements, de prises de notes ou les deux à la fois. Dans le cas des enregistrements, nous nous servons d'un petit magnétophone parfois associé à un petit microphone et des cassettes que nous numérotions. Les dimensions du matériel sont d'autant plus importantes qu'elles peuvent indisposer l'informateur dont les idées peuvent subir un blocage psychologique à la suite d'un complexe manifeste.

Après les enregistrements, nous procédons à une traduction écrite des cassettes. A partir de ces textes, des fiches de lecture sont élaborées. Ces fiches se présentent presque de la même manière que dans le cas des sources écrites, mais avec la différence qu'en bas de la fiche, ce sont les coordonnées de l'informateur, le numéro de la cassette, le lieu et la date de l'enregistrement qui y sont mentionnés.

A l'instar des sources écrites et des sources orales, nous avons collaboré avec les services de la cartographie du C.N.R.S.T. et de l'Institut Géographique du Burkina (I.G.B.) pour nos illustrations.

A la recherche de données sur l'état de la pluviométrie dans la province de l'Oubritenga, nous sommes allée à la Direction de la Météorologie Nationale où le relevé pluviométrique de Guiloungou de 1955 à 1990 nous a été fourni. Nous avons également rencontré des agents de la Direction de la Société des Fibres Textiles (SO.FI.TEX) à Ouagadougou pour de plus amples informations sur les techniques de la culture du coton.

Par ailleurs, nous avons assisté à des conférences telles que celle donnée par Mr Alfred SCHWARTZ (chercheur à L'ORSTOM) sur l'"histoire de la culture du coton au Burkina Faso".

Dans la série des illustrations, nous avons visionné des films comme "les funérailles du Mogho Naba" de André HILOU et "Issa le tisserand" de Idrissa OUEDRAOGO.

Ces divers investissements ne sont rien d'autre que notre volonté de chercher partout où cela était possible des informations de portée pour ce travail. Ce qui n'est pas du tout une tâche aussi facile que l'on pourrait le croire.

3° Les difficultés

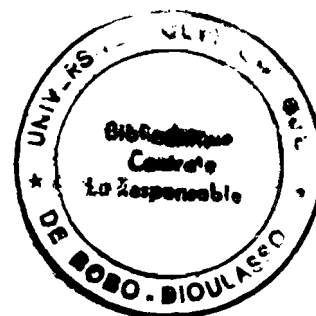
Les difficultés rencontrées au cours de ce travail sont d'ordre multiple. Dans un premier temps, ces difficultés ont concerné la délimitation du sujet. En effet, après les résultats des enquêtes de l'année universitaire 1990-1991 qui ont aboutit à la rédaction du pré-mémoire, nous avons pensé qu'en faisant une monographie sur le village de Soulgo, il y aura un certain nombre d'aspects importants du tissage qui feront défaut dans le mémoire. Au niveau du pré-mémoire par exemple, nous n'avons pas traité les aspects économiques du tissage parce que les tisserands de Soulgo affirment pratiquer un tissage d'auto-consommation. Ce qui privilégie les aspects socio-culturels.

Pour résoudre le problème, notre directeur nous a recommandé d'étendre l'enquête à d'autres villages *moosé*. C'est ainsi que nous sommes parvenue à formuler le titre du mémoire. En raison des difficultés d'intégration de plus en plus manifeste dans notre zone d'étude (la province de l'Oubritenga) nous avons envisagé, à un moment donné de nos enquêtes, une mutation vers la province du Passoré où ce genre de difficulté ne se poserait pas. Mais sous l'insistance de notre directeur, nous sommes restée dans l'Oubritenga où les enquêtes ont fini par bien se dérouler.

Ensuite, l'autre type de difficulté est relative à la traduction de nos cassettes. Certaines d'entre elles étaient aussitôt traduites sur place au cours des enregistrements tandis que d'autres ne l'étaient pas par manque d'interprète en mesure d'assurer le travail. Nous nous débrouillons pour parler le *mooré* sans pour autant le maîtriser. Ce qui a nécessité d'autres intermédiaires à Ouagadougou. Ces derniers assuraient la traduction littérale. A l'aide de l'observation faite sur le terrain et des cours de linguistique que nous avons reçus, nous avons assuré la traduction littérale. A l'Institut National d'Alphabétisation, un traducteur nous a demandé la somme de cent mille (100 000) francs cfa pour quatre micro-cassettes.

Enfin, les difficultés d'ordre matériel concernent les photos qui ont servi d'illustrations dans ce travail. Dans le cadre du prémémoire nous avons loué un photographe avec qui nous quittons Ouagadougou pour Soulgo. Avec les divers déplacements que nécessite le mémoire, il est difficile voire impossible de disposer d'un photographe quand et comme il faut. C'est ainsi que sans aucune formation en photographie , nous avons pris le risque d'assurer les prises de vues sur le terrain. L'appareil que nous avons utilisé n'était pas très difficile à manier. Par contre, nous avons parfois eu du mal pour cadrer certains objectifs.

L'étude que nous ferons comporte trois parties: les conditions naturelles et historiques, les aspects techniques et les aspects économiques et socio-culturels du tissage à Soulgo.



Première partie:

**LES CONDITIONS NATURELLES ET HISTORIQUES DU
TISSAGE**

A SOULGO.

Le milieu naturel constitue un facteur déterminant dans le mode de vie d'un peuple. A Soulgo par exemple, la spécialisation des habitants dans l'agriculture et le tissage sont sans aucun doute liée aux conditions naturelles favorables.

De nos jours , ces activités connaissent de plus en plus un recul. Pourquoi?

La réponse à une telle interrogation a nécessité une étude autour de certains aspects du milieu naturel comme la pédologie et la pluviométrie.

Les conditions historiques permettent de poser le problème de l'origine et de l'identité du groupe de populations habitant le village de Soulgo . En outre les différentes conceptions du tissage en Afrique ont été largement développées dans cette partie du travail.

CHAPITRE 1: LES CONDITIONS NATURELLES DU TISSAGE

A SOULGO

L'étude des conditions naturelles du tissage à Soulgo s'explique pour deux raisons essentielles:

- dans certaines régions du Burkina Faso (Oubritenga, Sourou, Yatenga), il existe des villages dénommés Soulgo et dont les habitants ne pratiquent pas forcément le tissage. Il apparaît alors important de préciser et localiser le village de Soulgo concerné par la présente étude.

- la recherche des causes scientifiques de l'abandon de la culture du coton à Soulgo que la tradition orale ne parvient pas à justifier.

Ainsi, ce chapitre s'articule autour de quatre points à savoir:

- * la présentation du village de Soulgo
- * site et situation
- * la pédologie
- * la pluviométrie

1.1 Présentation du village de Soulgo

Les termes utilisés pour désigner le village sur le lequel porte notre étude sont multiples et variés. Ainsi nous pouvons avoir: Sulgo (1), Soulougo (2), Soulgo (3), Soulgho (4) Soulgha (5), sulgo (6).

Cette variété de terminologie qui désigne une seule et même réalité est simplement liée à un problème d'articulation du langage humain. Ainsi Soulgo, Soulgho, Sulgo peuvent être l'expression contractée de Soulougo. Au cours de nos enquêtes, la terminologie d'usage courant

(1) C'est la forme transcrite du nom du village.

(2) Cette orthographe se retrouve sur la carte de situation

(3) Cette terminologie est la plus utilisée. C'est sa transcription qui donne la forme 1.

(4) Tiendrebéogo (Y), Histoires et coutumes royales des Mossi de Ouagadougou, presses africaines, Ouagadougou, 1964, 205 pages.

(5) Terminologie employée par Robert PAGEARD et qui désigne beaucoup plus un tisserand que le village de tisserand.

(6) IZARD Michel, Les archives orales d'un RoyaumeP.1211.

est Soulgo. De sorte que pour être compris par les uns et les autres, soit au sein ou en dehors de la province de l'Oubritenga, il est conseillé d'adopter l'appellation Soulgo.

Selon Lilliane DIALLO (1), " il y a deux Sulgo. Il faut donc préciser le Sulgo du *Moog-Naaba*. Car dans le commandement de loubila, il y a aussi un Sulgo Wangela ". Dès lors, la nécessité de préciser le village Sulgo qui intéresse notre étude s'impose. Il s'agit du " Sulgo du Moog-Naaba ". C'est d'ailleurs l'expression utilisée à Soulgo par la tradition orale pour désigner notre village d'étude. C'est un village de tisserands dont les habitants ont l'important privilège de tisser et coudre les vêtements en coton blanc dont s'habille rituellement le *Môogo Naaba* défunt et son successeur. Il est limité:

- au Nord par les villages de Dapané et Nakomtenga.
- au Sud par les villages de Séaba et Tamissi.
- à l'Est, par les villages de Sambiri, Datenga et Sawana.
- à l'Ouest, par le village de Zanbéga.

Soulgo est composé de cinq quartiers que sont: *Yiikodogo*, *Têngsobodgo*, *Googhin*, *Sâanbroto* et *Goabga-tênga*. Selon la chronologie de formation des quartiers fournie par la tradition orale, Soulgo était constitué au départ de *Yiikodogo* et *Têngsobodgo*. Les termes *Yiikodogo* et *Têngsobodgo* se rencontrent un peu partout dans le pays *moaga*. Ainsi à l'instar du Soulgo du *Môogo Naaba*, il existe des quartiers *Yiikodogo* et *Têngsobodgo* à Guilungu et à Goupana. *Yiikodogo* et *Têngsobodgo* seraient les plus anciennes habitations du village. Puis, *Googhin* qui signifie un lieu où il y a beaucoup d'arbres aurait été créé pour élargir l'aire du village qui devenait de plus en plus petite en raison de l'accroissement de la population.

Ensuite, *Sâanbroto* qui est le quartier des forgerons, aurait été fondé par l'un de leurs parents qui était parti apprendre à forger. Où ? La tradition orale ne situe pas l'endroit. En d'autres termes, il n'existait pas de forgeron à Soulgo avant la fondation de ce quartier. De retour, ce parent s'installe dans le quartier *Sâanbroto* c'est-à-dire "la maison des forgerons".

(1) DIALLO (Lilliane), Les origines du Wubr-tênga.....P.95.

Enfin, nous avons *Goabag-tênga* ou encore "la terre de gauche". C'est en fait, un quartier situé à l'ouest des quartiers d'origine.

Ceci étant, le mode de formation des quartiers peut en partie expliquer l'habitat espacé propre au plateau central du Burkina Faso.

Suivant les résultats du dernier recensement qui a concerné toutes les populations du Burkina Faso, les habitants de Soulgo sont estimés à quatre cent quarante sept. Leurs principales activités sont l'agriculture, l'élevage, le tissage et le travail de la forge (aujourd'hui abandonné).

A l'heure actuelle, un barrage est en construction dans les environs du village et les informateurs que nous avons rencontrés à Soulgo pensent qu'ils vont bientôt se convertir en jardinage.

Au niveau éducationnel, il est important de noter qu'il n'y avait pas d'école à Soulgo. De sorte que les élèves sont obligés de parcourir plus de cinq kilomètres à pied pour se rendre à Ziniaré où se trouve l'école la plus proche. Aujourd'hui, les bâtiments de la première école du village qui sont en construction ne sont pas encore fonctionnels. En quittant Ziniaré pour aller à Soulgo, Ces bâtiments se trouvent à droite . Les quartiers du village sont en effet répartis en deux blocs séparés par une route (1) .

D'une part, à l'Est, nous avons *Yiikodogo*, *Têngsobodgo*, *Googhin*, *Goabag-tênga* et d'autre part à l'Ouest se trouve *Sâanbroto* . Ce qui donne l'impression d'un certain isolement de *Sâanbroto* par rapport aux autres quartiers du village. De Ziniaré à Soulgo, les quartiers *Yiikodogo*, *Têngsobodgo*, *Googhin* et *Goabag-tênga* sont à droite tandis qu'un peu après ces quatres quartiers, se trouve *Sâanbroto* à gauche. Les quartiers du village sont alors situés de part et d'autre de la route.

(1) C'est la principale route qui va de Ziniaré à Soulgo. C'est elle que nous empruntons pour nous rendre à Soulgo dans le cadre de nos enquêtes.

1.2 Site et Situation

Le village de Soulgo s'étend entre 12°24' de latitude nord et 1°15' de longitude ouest. Il est situé à l'Est de Ziniaré (1) , chef lieu de la province de l'Oubritenga. La distance entre Ziniaré et Soulgo est de cinq kilomètres. Soulgo se trouve à huit kilomètres de Guilungu, poste de relevé pluviométrique de la région. Soulgo fait partie des villages que Oubri a parcourus avant d'arriver à Guilungu.

1.3 La Pédologie (2)

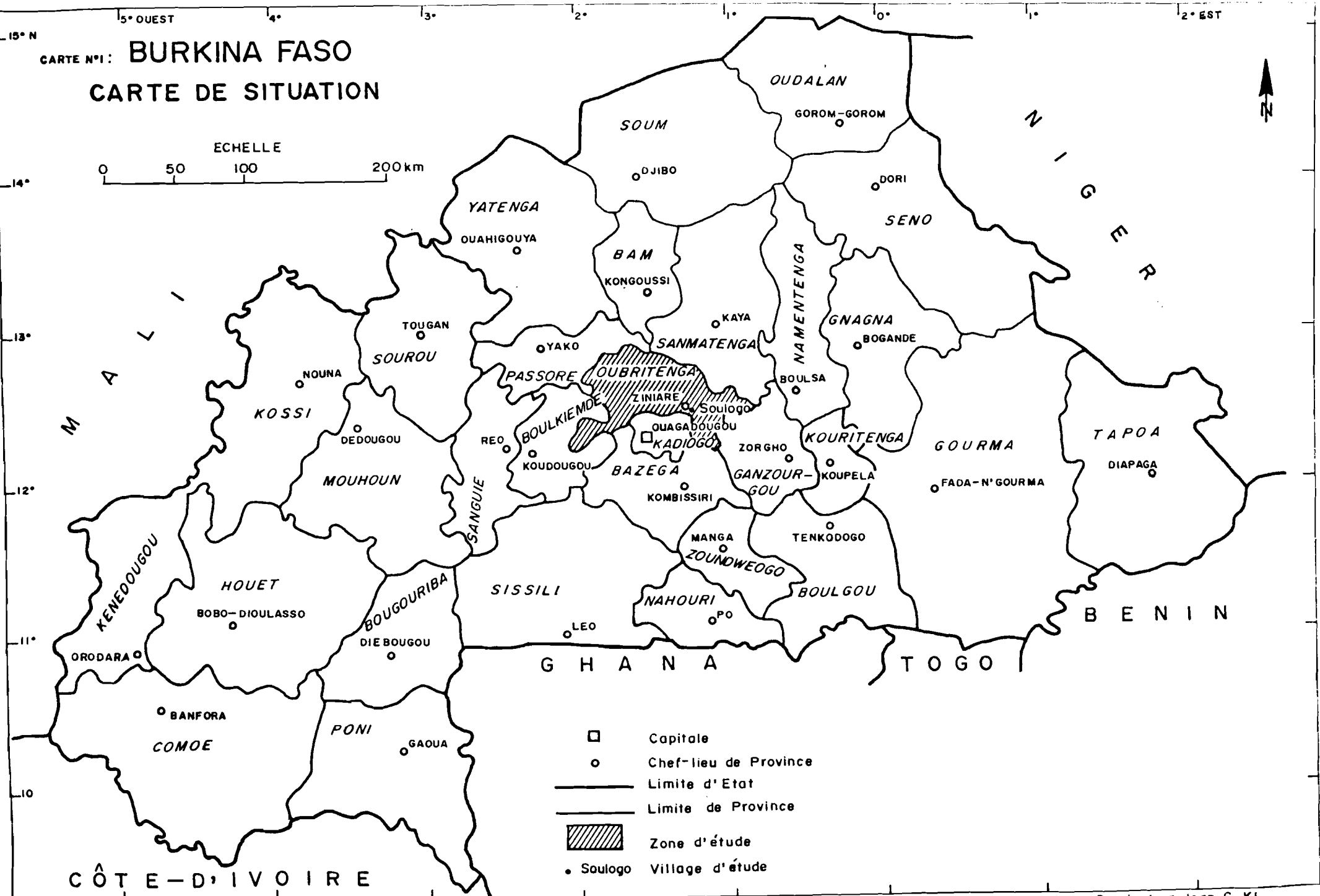
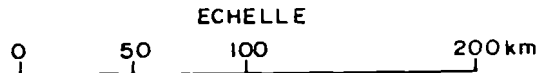
Les sols sont les résultats d'une longue évolution de roches très anciennes. Ce sont des formations cristallines du précambrien D ou antébirrimien caractérisées par la présence de granites rarement affleurant couvertes par une altération à fraction argileuse presque exclusivement constituée de Kaolinite. Ces roches anciennes occupent tout le bassin supérieur et moyen du *Nakambé*. Les sols que l'on rencontre à Soulgo sont de types ferrugineux. Ce type de sol s'étend sur presque la moitié de la superficie du Burkina Faso. Ce sont des sols qui se développent sur des matériaux argileux issus de la dégradation des roches granitiques. Ces sols sont épais et meubles. Le conglomérat ferrugineux et surtout l'argile rouge (silicate d'alumine) presque pure recouvrent des étendues de terrain considérables et noient en quelque sorte tout le relief. L'épaisseur de cette couche argileuse paraît beaucoup plus considérable dans le pays *moaga* que dans les pays situés au Sud du *Nazinon*.

Pourtant l'une des conditions essentielles pour une bonne production du coton est que le sol ne doit pas être sablonneux et ne doit pas contenir trop de pierres. Ce qui n'est pas le cas à Soulgo où le sol contient beaucoup de sables dans lesquels jonchent des blocs de pierres (granites).

(1) Confère carte N°1 P.14.

(2) La plupart des renseignements ont été tirés de: Le pays Mossi du Lieutenant Marc (1905) et de Géographie générale de la Haute-Volta de Ginette PALLIER (1978).

CARTE N°1: BURKINA FASO
CARTE DE SITUATION



- Capitale
- Chef-lieu de Province
- Limite d'Etat
- Limite de Province
- ▨ Zone d'étude
- Soulogo Village d'étude

Cet état de fait peut justifier en partie l'abandon de la culture du coton à Soulgo attesté par la tradition orale. La surface des sols ferrugineux est souvent nue et dépourvue de tapis graminés avec par endroit les petites termitières. Ces sols sont sensibles à l'érosion. En effet, le sol du "mossi" (1) est toujours couvert sur une épaisseur souvent considérable des produits de décomposition si caractéristiques que donnent les roches cristallines dans les pays tropicaux humides. Ce type de sol est très pauvre en matières organiques et chimiques. Lors de l'arrêt de la végétation, les feuilles mortes se dessèchent au lieu de pourrir, et les termites achèvent de détruire le peu de matière végétale qui pourraient contribuer par leur décomposition à enrichir le sol. Ainsi la fertilité chimique de ces sols est généralement faible avec un drainage modéré. Cependant, ils donnent de bons rendements pour certaines espèces telles que le mil, le sorgho, l'arachide et le maïs lorsqu'ils ne sont épuisés. Ce sont en effet, des sols qui se dégradent d'année en année à cause de l'augmentation de la population, le défrichement important et l'action des animaux.

1.4 La pluviométrie

Le village de Soulgo est situé dans la région baignée par la zone nord-soudanienne entre les isohyètes 700 mm et 600 mm (2). C'est la zone moyennement arrosée. Pourtant, lorsque Ginette Pallier publiait en 1978 son ouvrage intitulé Géographie Générale de la Haute Volta, la même zone se situait entre les isohyètes 900 mm et 800 mm. Cette variation s'explique par des perturbations climatiques qui se traduisent depuis 1971 par la persistance d'une faible pluviosité au niveau de certaines zones du pays (3).

La saison des pluies ou hivernage va de la mi-juin à la mi-septembre. La pluviométrie moyenne annuelle est de 800 mm. Cette moyenne varie considérablement d'une année à l'autre. Si nous observons la courbe pluviométrique de 1955 à 1990 (4) nous constatons que: de 1955 à

(1) Marc (Lieutenant), Le pays Mossi, Paris, 1905, P.74-75.

(2) Confère carte N° 2 P.16.

(3) Guinko (Sita), Végétation de la Haute-Volta, T1, Université de Bordeaux III, 1984, P.263.

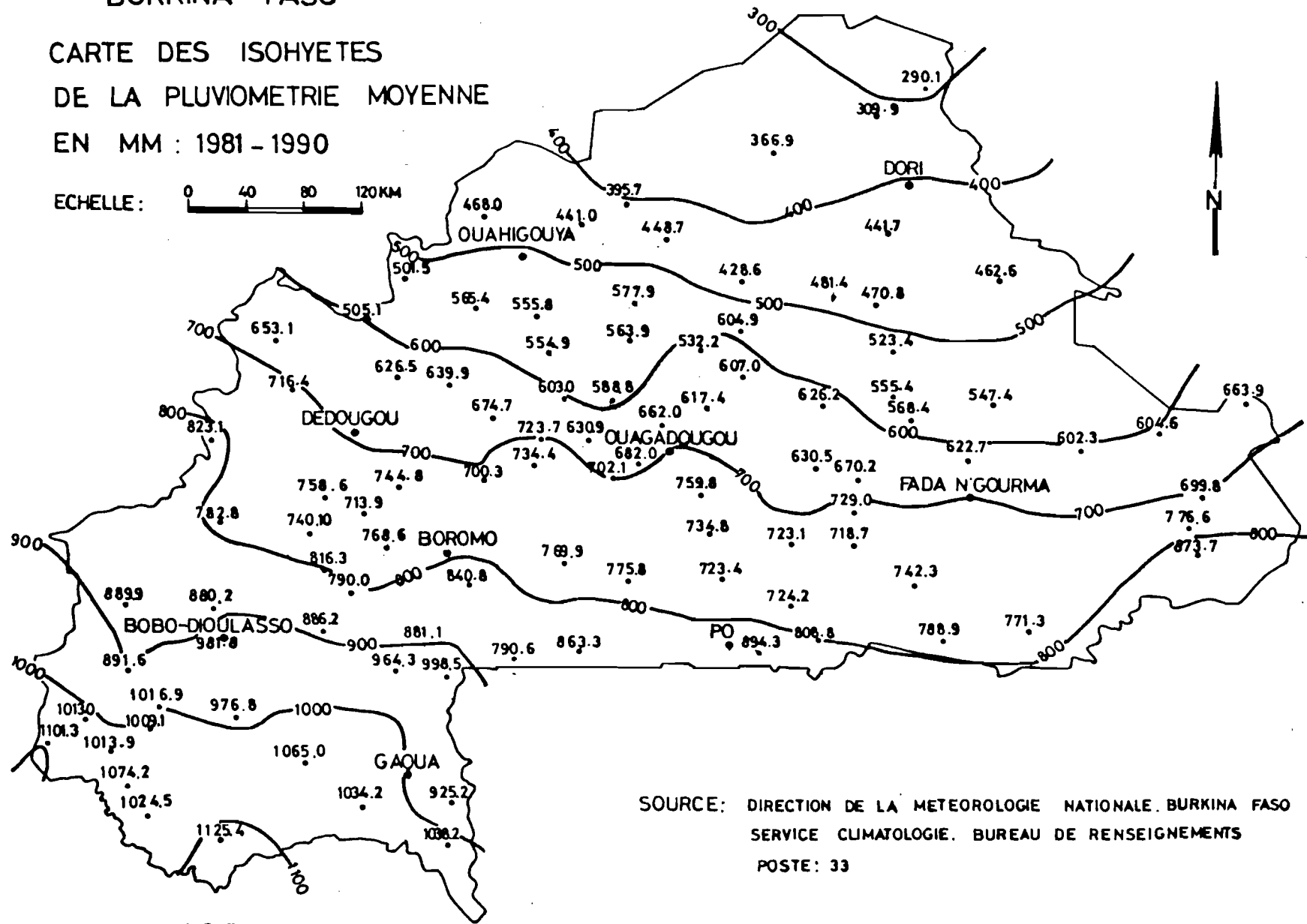
(4) Confère graphique P.17.

-6 -4 -2 0 2

CARTE N° 2 BURKINA FASO

CARTE DES ISOHYETES DE LA PLUVIOMETRIE MOYENNE EN MM : 1981 - 1990

ECHELLE : 0 40 80 120 KM

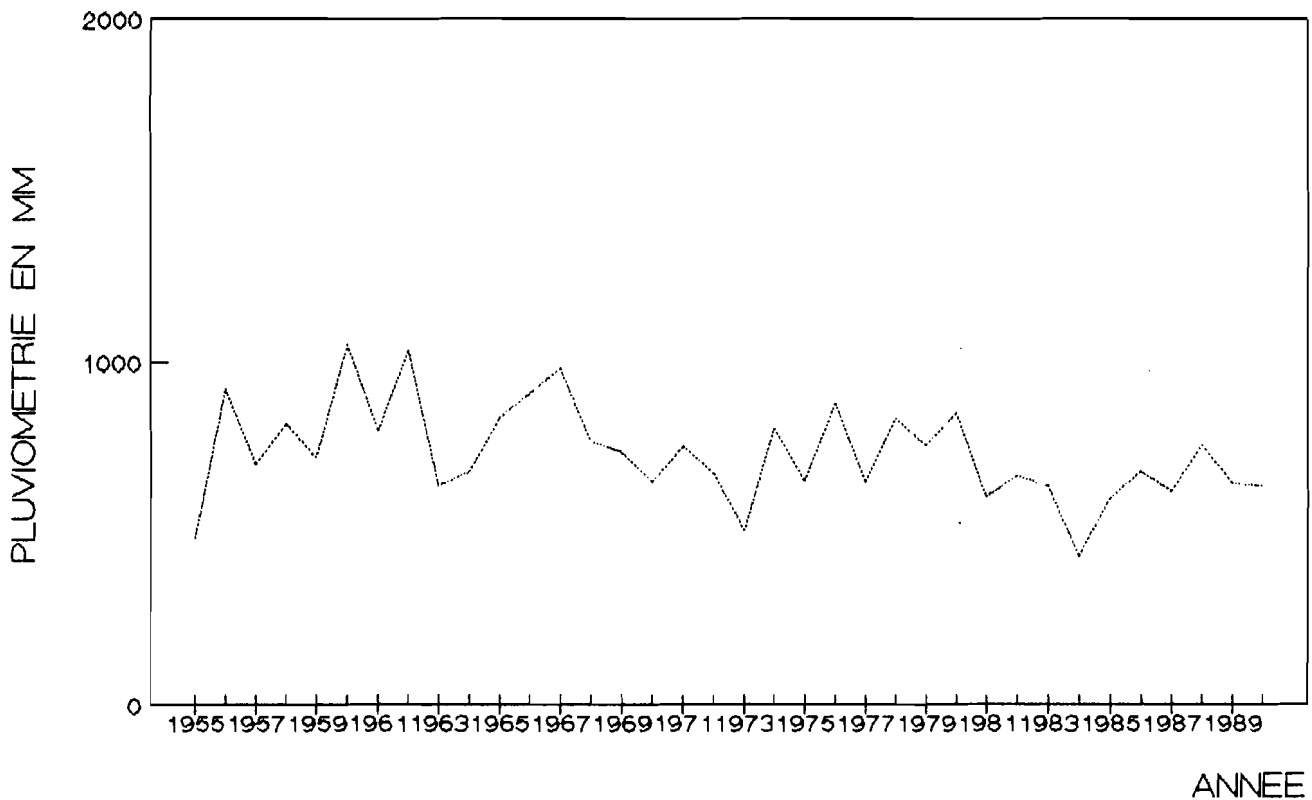


SOURCE: DIRECTION DE LA METEOROLOGIE NATIONALE. BURKINA FASO
SERVICE CLIMATOLOGIE. BUREAU DE RENSEIGNEMENTS
POSTE: 33

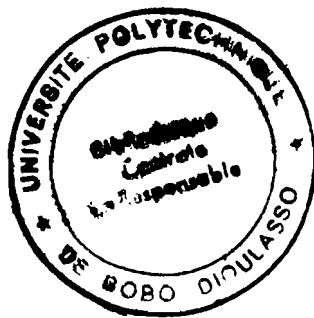
REPRODUCTION: I.G. B

PLUVIOMETRIE ANNUELLE 1955-1990

VILLAGE DE GUILUNGU



Source: Direction de la météorologie
nationale Burkina Faso
Service climatologie bureau
de renseignements poste 33



1967, la tendance est excédentaire. Ce qui nous permet d'affirmer que jusqu'à cette époque les cultivateurs pouvaient encore produire du coton à Soulgo. Car selon le service des renseignements de la SOFITEX (Société des Fibres Textiles) l'intervalle de pluviométrie dans laquelle on peut s'attendre à une bonne production du coton est de 500 mm. De 1968 à 1988, nous avons une tendance vers un régime déficitaire marqué par la sécheresse de 1983-1984. Donc depuis 1968, les paysans ne produisent plus du coton à Soulgo. Il y a vingt quatre ans environs qu'ils ont abandonné la culture de coton. Le manque de pluies est une des raisons avancées par la tradition orale pour expliquer l'abandon de la culture du coton à Soulgo. La zone a également connu une sécheresse entre 1913 et 1939.

En outre, sur le relevé pluviométrique de "Guilungu" (1) , nous pouvons observer des irrégularités des quantités d'eau tombées dans le temps. Ces irrégularités dans le temps se caractérisent par une mauvaise répartition mensuelle et annuelle des précipitations au cours de l'hivernage. Ces irrégularités influencent considérablement les rendements agricoles. Car il ne suffit pas d'avoir des précipitations abondantes dans une région; encore faut-il que celles-ci soient bien réparties.

Les faibles précipitations bien réparties sur les différentes phases de la saison agricole occasionnent de meilleures récoltes que des précipitations abondantes mais mal réparties.

En pays *moaga*, les pluies proviennent de l'Est pendant l'hivernage. Cela s'explique par le fait que cette partie du Burkina Faso se trouve dans les régions situées environ entre 11° et 15° de latitude Nord et entre 2° et 5° de longitude Ouest , c'est-à-dire un peu à l'Ouest du méridien de Paris. De juin à septembre, au plus fort de la saison pluvieuse, les pluies viennent régulièrement de l'Est (2) . Il paraît en être de même en pays Habé et au Hombori.

Un examen des conditions naturelles du tissage à Soulgo permet de situer avec précision notre village d'étude . Les renseignements pédologiques justifient l'abandon de la culture du coton à Soulgo que les données pluviométriques situent à 24 ans. Qu'en est-il au sujet des conditions historiques du tissage à Soulgo?

(1) Confère tableaux N° 1 et 2 PP.19-20.

(2) Marc (Lieutenant), Le pays Mossi, Paris, 1905, P.56.

TABLEAU 1 : RELEVÉ PLUVIOMETRIQUE DE GUILUNGU DE 1955 A 1977
HAUTEURS D'EAU ET NOMBRE DE JOURS MENSUELS

ANNEE	JANV.		FEV.		MARS		AVRIL		MAI		JUIN		JUILLET		AOÛT		SEPT.		OCT.		NOV.		DECEM		TOTAUX		
1955	-		-		-		-		-		-		-		202.0	12	209.6	11	75.8	5	.	.	TR	.	>487.4	28	
56	.	.	1.5	1	TR	.	48.2	6	63.7	9	149.3	8	237.0	11	267.2	17	145.9	10	10.3	3	TR	.	.	.	923.1	65	
57	TR	.	16.0	4	131.0	7	75.0	12	167.0	12	161.0	15	78.4	13	64.4	5	10.2	3	.	.	703.0	71	
58	6.8	2	TR	.	55.0	7	165.0	10	136.0	13	336.5	20	122.5	13	TR	.	0.7	2	.	.	822.5	67	
59	TR	.	2.0	1	.	.	TR	.	87.7	7	67.7	9	77.0	6	390.4	18	96.0	14	1.0	2	TR	.	.	.	721.8	57	
1960	30.5	2	6.6	1	122.0	10	109.7	10	266.4	19	215.8	12	279.7	12	18.6	2	1.0	1	0.2	1	1050.5	70	
61	TR	.	6.5	2	63.0	7	85.7	8	187.5	12	179.8	16	280.1	13	TR	802.6	58	
62	45.6	4	66.7	5	111.8	8	225.4	13	306.1	21	195.5	13	30.6	4	52.0	2	.	.	1033.7	70	
63	TR	.	.	.	1.0	1	14.7	5	61.4	2	99.3	10	148.7	11	125.7	16	115.9	10	74.4	5	641.1	60	
64	TR	.	83.8	4	50.5	6	142.3	11	156.0	11	-	-	192.9	10	32.4	5	.	.	18.9	2	676.8	49	
1965	2.7	2	3.0	1	51.8	4	136.8	8	251.7	13	162.4	12	190.0	11	42.6	6	841.0	57	
66	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-
67	.	.	-	-	-	-	18.1	3	32.4	6	118.1	8	270.5	12	372.8	15	164.9	13	2.2	1	979.0	58	
68	.	.	3.3	1	13.7	3	47.2	3	72.1	6	51.0	6	253.6	14	144.6	11	132.2	13	52.1	4	769.8	61	
69	5.9	2	15.2	3	55.3	6	102.5	8	157.2	10	231.2	17	144.3	12	27.4	6	TR	.	.	.	739.0	64	
1970	12.6	2	31.2	4	65.2	9	191.9	15	235.2	15	82.8	9	31.0	2	649.9	56	
71	9.4	2	20.5	2	20.6	2	64.2	6	250.7	12	228.4	11	153.5	7	5.5	1	.	.	3.6	1	756.4	44	
72	192	4	73.4	6	116.5	11	113.8	11	166.3	13	115.2	10	700	6	674.4	61	
73	.	.	176	1	.	.	63.8	3	26.0	2	46.4	7	148.9	11	132.6	9	58.9	8	14.9	2	509.1	43	
74	TR	.	TR	.	76.3	3	109.0	6	150.0	9	313.0	16	126.4	8	37.9	3	809.4	44	
75	77.3	5	64.4	9	175.4	10	218.5	11	100.1	8	18.8	2	654.5	45	
76	0.9	1	1.1	1	104.8	7	115.2	7	197.3	9	199.4	10	152.6	14	109.1	6	880.6	55	
77	1.6	1	.	.	31.7	4	137.7	7	134.8	6	193.4	11	127.8	9	23.2	3	650.2	31	

SOURCE : DIRECTION DE LA METEOROLOGIE NATIONALE BURKINA FASO
 SERVICE CLIMATOLOGIE BUREAU DE RENSEIGNEMENTS POSTE 33

**TABLEAU 2: RELEVÉ PLUVIOMETRIQUE DE GUILUNGU DE 1978 A 1990
HAUTEURS D'EAU ET NOMBRE DE JOURS MENSUELS**

ANNEE	JANV.		FEV.		MARS		AVRIL		MAI		JUIN		JUILLET		AOÛT		SEPT.		OCT.		NOV.		DECEN.		TOTAUX		
1978	135.8	3	74.0	4	98.1	5	281.0	8	146.8	10	102.3	11	-	-	TR	838.0	41
79	12.4	2	79.8	3	91.9	11	139.2	9	240.4	11	176.5	13	TR	.	16.6	1	.	.	.	756.8	50
80	8.2	1	48.0	2	139.1	8	243.6	8	299.8	14	57.6	5	52.2	3	851.5	41	
81	101.3	5	82.7	7	172.1	10	149.4	8	93.4	8	8.5	1	607.4	39	
82	1.0	1	70.5	1	72.9	5	122.2	6	104.9	8	254.8	11	17.6	2	26.0	3	669.9	37	
1983	56.7	3	91.6	7	200.2	10	170.5	8	106.6	7	15.1	1	640.7	36	
84	TR	.	16.2	1	74.9	4	58.1	5	108.3	8	95.7	8	56.1	4	8.5	2	17.5	1	.	.	435.3	33	
85	TR	-	53.6	2	103.9	6	112.9	8	178.6	12	143.8	10	6.3	1	599.1	39	
86	13.5	1	15.6	3	193.1	8	143.7	6	197.5	10	114.1	11	3.5	1	681.0	40	
87	14.6	2	.	.	19.1	2	105.5	6	137.5	11	204.1	9	126.2	8	13.5	2	620.5	40	
1988	65.5	5	54.3	2	92.0	5	132.7	9	354.7	11	52.3	5	7.8	1	759.3	38	
89	29.2	2	.	.	27.1	2	59.3	5	200.6	7	253.8	15	65.0	5	7.5	1	.	.	TR	.	642.5	37	
90	32.5	4	47.3	3	92.9	7	233.4	9	97.2	6	13.3	2	636.5	31	

**SOURCE : DIRECTION DE LA METEOROLOGIE NATIONALE BURKINA FASO
SERVICE CLIMATOLOGIE BUREAU DE RENSEIGNEMENTS POSTE 33**

CHAPITRE 2: LES CONDITIONS HISTORIQUES DU TISSAGE

A SOULGO

Avant l'arrivée de Oubri à *Guilungu*, ses oncles maternels l'avaient présenté comme le futur "chef" qui viendra lutter contre les *Nĩnsi*.

A la surprise des habitants de Soulgo qui sont tisserands, Oubri était vêtu d'une culotte, d'un boubou et d'un bonnet en peau de mouton. Pour eux, un chef devait porter des vêtements plus imposants et surtout pas en peau d'animaux. C'est ainsi qu'au passage de Oubri à Soulgo pour aller à *Guilungu*, les tisserands de Soulgo se mirent au travail et en une journée, ils reproduirent pour Oubri les mêmes vêtements en coton et dont il se revêtit avant de continuer sur *Guilungu*. Depuis lors, à l'intronisation d'un nouveau *Môogo Naaba*, ce sont les tisserands de Soulgo qui tissent les vêtements à l'image de ceux qu'ils avaient confectionnés pour Oubri, puis ils les envoient à Ouagadougou. Ces vêtements confèrent au nouvel élu sa légitimité. A la mort du *Môogo Naaba*, il est d'abord habillé de ces mêmes vêtements avant d'être enveloppé d'une peau de boeuf pour l'enterrement. C'est alors un rituel pour les tisserands de Soulgo qui confectionnent ces vêtements du *Môogo Naaba*. Ce rituel date de l'époque de Oubri et se poursuit encore de nos jours.

Mais le problème qui se pose est celui de l'identité et de l'origine de ces tisserands que nous allons essayer de rechercher à travers cette étude. De même, les circonstances de la fondation du village peuvent dans une certaine mesure justifier la paternité de leur activité attestée par la tradition orale. En effet, les informateurs rencontrés à Soulgo affirment que leur ancêtre fut le premier tisserand que le premier *Môogo Naaba*, en provenance de Gambaga a rencontré. Mais ils ne disent rien quant au début du tissage par leur ancêtre.

Sur ce, nous estimons qu'en remontant à la fondation de Soulgo, nous pourrions situer ne serait-ce que dans le temps et dans l'espace les origines du tissage en pays *moaga*. Les origines de l'activité peuvent expliquer l'identité et par conséquent l'origine des tisserands de Soulgo.

2.1 Genèse du village

Selon la tradition orale, les tisserands de Soulgo seraient arrivés dans le village avec Naaba Oubri.

Leur ancêtre, Rialé, était un chasseur. A propos du nom de leur ancêtre, la tradition n'arrive pas à nous situer; s'agit-il du Rialé que retient l'histoire des *Moosé* ou d'un quelconque Rialé?

En effet , dans la légende de Yennega (1) , Rialé est le nom du chasseur d'éléphants. C'était le père de Ouédraogo (2) . Mais lorsque Ouédraogo alla fonder le village de Tenkodogo, second berceau du peuple *moaga* après Gambaga, il abandonna son père et l'histoire ne sait plus ce que Rialé est devenu. Sa trace se perd dans la suite de la légende. Ainsi est-ce lui qui serait apparu à Soulgo comme ancêtre des tisserands ?

Les informateurs que nous avons rencontrés à ce sujet ne disent rien.

A propos de la fondation du village, nos informateurs soutiennent la thèse suivante: "notre ancêtre vivait en brousse et tissait à l'aide de son métier quand le *Môogo Naaba* et ses épouses en provenance de Gambaga et mal vêtus, le rencontra. Notre ancêtre tissa des vêtements au *Môogo Naaba* et à ses épouses. Après avoir ainsi rendu service au roi, celui ci lui demanda de se joindre à lui pour assurer la confection des vêtements de ses épouses. Notre ancêtre accepta et suivit le *Môogo Naaba* à l'aide d'un cheval que lui offrit le roi. Le *Môogo Naaba* le fit installer ici, lieu qu'il baptisa Soulgo".

A travers ce récit, nous remarquons que le site de l'ancêtre des tisserands de Soulgo a subi un déplacement. Il vivait auparavant à un endroit (brousse) où il pratiquait la chasse et le tissage. Mais ce lieu ne devait pas porter le nom de "Soulgo". Pourtant Rialé était un Sulga (3) et Soulgo désigne le lieu, l'endroit où habite un tisserand. C'est *Naaba Oubri* qui aurait fondé le village de Soulgo. C'est sans doute la raison pour laquelle on l'appelle " *Moog-Naaba Sulgo*",

(1) Tauxier (L), *Le noir du Yatenga*, Paris, Larose, 1914, P.58.

(2) Nom du fils issu de l'union de Rialé et de Yennega, fille du roi dagomba. Ouédraogo veut dire étalon en souvenir du cheval qui avait porté Yennega.

(3) Ce terme veut dire tisserand.

c'est-à-dire le Sulgo du *Môogo-Naaba*. Donc la fondation de Soulgo date de l'époque de *Naaba Oubri* (1495 - 1517) (1) .

A la suite des exactions commises par les *Ninsi*, les *Yônyôose* de Guilungu ont décidé de faire appel à leur petit-fils Oubri, fils de *Naaba Zoungrana* et de *Pug-twenga* (2) . Le jour de l'arrivée de Oubri à Guilungu, il traversa plusieurs villages parmi lesquels Soulgo. Ainsi après plusieurs étapes, où ils ont été bien accueillis, " Wubri et les siens continuant leur route arrivèrent dans un endroit alors que le soleil était haut et accablant. Il vit un grand arbre et décida d'y faire une pause. Or un homme se trouvait dans les environs. Il prit peur en voyant arriver le groupe, et grimpa sur l'arbre pour s'y cacher. Il ne savait pas que *Naaba Wubri* allait s'y attarder toute une journée. Tandis qu'il s'agrippait à l'arbre, ses membres s'ankylosèrent. En essayant de se raidir un peu , il buta contre une branche morte qui tomba. Wubri leva les yeux, le remarqua et lui dit de descendre. Il lui demanda d'où il venait, mais celui-ci refusa de répondre. Wubri alors impatienté donna l'ordre de le tuer parce qu'il n'avait pas le droit de se cacher sur l'arbre pour écouter ses paroles. Alors les *Yônyôose* qui l'accompagnaient et qui étaient les ancêtres de Guilungu le convinquirent de ne pas le tuer, car dirent-ils, il ne convenait pas qu'il tuât quelqu'un dès son arrivée dans le pays. Le chef pardonna mais il ne permit pas à l'homme de retourner d'où il venait. Cet homme est le premier habitant de Soulgo. L'homme se réjouit de cette issue et comme il était *Sulga* (3) , il tissa une étoffe dans laquelle il tailla un habit, une culotte et un bonnet qu'il présenta aux *Yônyôose* pour qu'ils l'offrirent à *Naaba Wubri* en signe de remerciement. C'est en souvenir de cet événement que son village fut appelé Soulgo et ses habitants *Sulse* (4) "

Ici, nous ne pouvons pas affirmer, comme cela a été le cas dans la première version, que Soulgo a été fondé par un *Naaba Oubri*. Mais son avènement a joué un rôle important dans

(1) Chronologie fournie par Kouanda (Assimi), les Yarsé: fonction commerciale, religieuse et légitimité cuturelle dans le pays moaga, thèse 3è cycle, Paris, 1984, P.140.

(2) Pug-twenga qui signifie femme-barbe est un don des *yônyôose* de Guilungu à Naaba Zoungrana.

(3) Pluriel = *sulse* (tisserands).

(4) Version extraite de: Les origines du Wubri-tênga et la formation progressive de Guilungu: esquisse historique des traditions orales recueillies dans cette région, mémoire de maîtrise, ESLSH, Ouagadougou, 1985, P.90 de DIALLO Lilliane.

l'emplacement actuel du village. Car en refusant à "l'homme de retourner d'où il venait", il a posé ainsi les premiers jalons de la fondation de Soulgo et son peuplement futur.

Pour Frédéric YERBANGA (1) , "l'histoire de Soulgo est liée a celle de Oubri". En effet selon lui, les habitants de Soulgo comme les autres populations de la région étaient informés de l'arrivée de Oubri à Guilungu pour sauver les *Yônyôse* du Joug *nînga*. Il était alors convenu que toutes les populations se trouvant le long de son parcours devaient lui réserver un accueil chaleureux. Mais les tisserands de Sulgo auraient eu une autre compréhension de la situation. Pour eux, Oubri est un méchant chef qui laisse rien sur son passage. Ainsi dès l'approche du cortège qui accompagnait Oubri, presque tous les habitants de Soulgo ont fuit et se sont cachés dans une brousse aux environs du village. Seul un vieillard " plus malin " selon notre informateur a demandé à rester afin de rapporter aux autres ce que Oubri et ses compagnons feront dans le village. Pour cela, il a demandé à être porté sur un arbre. C'est sous cet arbre que Oubri et les guerriers de Zoungrana qui l'accompagnaient ont malheureusement choisi de se reposer. Ils y sont restés pendant un long moment. Fatigué, le vieillard tente de mieux se positionner. Une branche morte tombe. Oubri et ses compagnons s'aperçoivent que quelqu'un se trouve perché là-haut. Oubri fit descendre le vieillard. Les guerriers de Zoungrana demandent son exécution immédiate. Oubri refuse et chercha plutôt à savoir où se trouvaient les autres habitants du village. Le vieillard répond qu'ils se sont cachés et que seul il peut les faire venir. Le vieillard sollicita quelques compagnons de Oubri pour le transporter à une des habitations du village. Là-bas, à l'aide d'un tambour, il donna un signal qui rassembla tous les habitants de Soulgo. A leur arrivée, le vieillard expliqua tout ce qui s'est passé et surtout comment il est resté en vie grâce à Oubri. En retour , les habitants de Soulgo qui sont tisserands ont décidé de confectionner des vêtements " plus jolis" sinon plus imposants pour Oubri, désormais considéré comme un chef sauveur. Car à son arrivée, Oubri était vêtu d'une culotte, d'un boubou d'un bonnet en peau de mouton. Selon les tisserands de Soulgo un chef ne doit pas s'habiller en peaux de mouton. Pour cela, ils se sont chargés de lui confectionner des vêtements en coton qu'il va

(1) Frédéric YERBANGA, 39 ans, Potier-céramiste, Entretien du 19 février 1992 à Guilungu.

porter avant de poursuivre son chemin sur Guilungu. Tout le village se mit aussitôt au travail. Les femmes égrainent et filent le coton, tandis que les hommes préparent la chaîne et la trame et tissent les bandes d'étoffes. En un temps record, ils ont cousu des vêtements à l'image de ceux en peau que portait Oubri. Surpris par la rapidité avec laquelle s'est déroulé le travail, Oubri dit ceci : " *ad bânba sid ya Sulse* ", c'est à dire " ceux-ci sont vraiment des tisserands".

La parenté à plaisanterie entre Soulgo et Guilungu est né de la bagarre qui va opposer les tisserands de Soulgo et les *Yônyôose* de Guilungu à propos des anciens vêtements de Oubri. Les premiers ont voulu les garder tandis que les seconds ont refusé. Ils se sont lancés des injures et après des tractations par-ci par-là, ce sont finalement les gens de Guilungu qui emportèrent les vêtements en peau de Oubri.

La première remarque qui s'impose est que le tam-tam a joué un rôle important dans le contact entre Oubri et les tisserands de Soulgo. Ensuite lorsque Oubri approuve que les habitants de Soulgo sont " vraiment des tisserands ", cela veut dire qu'il les a trouvés pratiquant déjà l'activité du tissage. Dans ce cas, le terme Soulgo ne peut être qu'une façon de désigner, sur le plan linguistique, le lieu ou l'endroit habité par des tisserands. Selon les règles de la linguistique *moaga*, le *go* est considéré comme un suffixe locatif qui indique un lieu.

Enfin, la fondation de Soulgo est antérieure à l'arrivée de Oubri à Guilungu. Mais l'appellation " Soulgo " peut être considérée comme contemporaine à Oubri.

Dans le cadre de la relation à plaisanterie qui existe entre les tisserands de Soulgo et les *Yônyôose* de Guilungu, Lilliane DIALLO a recueilli une version à Soulgo. A partir de son récit, nous avons essayé de ressortir les informations en rapport avec la fondation de Soulgo. Ainsi, leur ancêtre Yaooda qui, avec la complicité de *Wub-poko* (1) avait réussi à rendre *Wargôândga* (2) inoffensif possédait un fils qui s'adonnait à la chasse et que, pour cette raison, on appelait Tâoosa (chasseur). Dans ses sorties cynégétiques, il fréquentait des brousses éloignées où il rencontrait *Naaba* Wubri avec lequel il lia amitié. Tâoosa en fit part à son père qui lui proposa de

(1) C'est la soeur de Oubri.

(2) Localité située à l'Est de Soulgo.

le faire venir à Soulgo. L'invitation fut transmise, mais Wubri se donna encore un délai de 9 années. Passé ce temps, Wubri se présenta, probablement sous la conduite des ancêtres de Guilungu. Quel ne fut pas l'étonnement de constater que cet homme illustre était habillé de peaux ! Yaooda mobilisa tout son monde. Dans la journée qui suivit, tous les habitants de Soulgo se mirent à l'œuvre et lui confectionnèrent un ensemble: bonnet, habit, pantalon, que Wubri revêtit. Alors éclata une querelle entre les gens de Soulgo et les guides de *Naaba* Wubri; chacun voulant garder en souvenir les habits en peau devenus inutiles. Ce fut les seconds qui s'imposèrent et emportèrent le précieux dépôt. Telle est pour cette version, l'origine du *dakuré* ou relation à plaisanterie suivant cette version (1), Soulgo a été fondé avant que Oubri n'en prenne connaissance. Mais ne sachant pas quand l'invitation de Oubri par Tâoosa a été proposée, il nous est difficile de situer ne serait-ce que chronologiquement par des calculs l'époque à laquelle Oubri a honoré l'invitation de son ami Tâoosa. Dans ce cas *Naaba* Oubri ne peut être considéré comme le fondateur de Soulgo.

En conclusion, nous disons qu'en ce qui concerne les noms de l'ancêtre des tisserands de Soulgo, les données de la tradition orale ne sont pas unanimes. Nous avons Rialé, Yaooda et Tâoosa. Mais toutes les versions se recoupent dans le fond et nous convenons que c'est *Naaba* Oubri qui a dénommé le village habité par les tisserands " Soulgo ".

Autrement ces tisserands devaient habiter, avant l'arrivée de Oubri à Guilungu, un lieu dont nous ignorons le nom. La tradition retient " brousse " ou exprime l'idée d'un quelconque déplacement. Mais cela ne suffit pas pour déterminer exactement le nom de cet endroit. Donc les tisserands de Soulgo occupent un deuxième site actuellement. Il s'agit d'une migration à l'intérieur d'une même zone. En d'autre terme, le site actuel de ces tisserands était anciennement celui d'autres groupes. Ce fait est attesté par la tradition orale à Soulgo et des vestiges matériels composés de mortiers et meules taillés dans de gros blocs de granites. Les tisserands de Soulgo ne reconnaissent pas les auteurs de ces traces d'une ancienne activité humaine. Ils les attribuent à d'autres groupes qu'ils n'arrivent pas identifier.

(1) DIALLO Lilliane, op.cité, 1985, PP.91-92.

2.2 Les origines des tisserands de Soulgo

L'histoire du peuplement du village de Soulgo pose le double problème de l'identité et de l'origine de ses habitants qui sont des tisserands spécialisés dans la confection des habits rituels des rois.

En effet, Tendaogo ILBOUDO (1) nous a affirmé que certains de leurs parents se trouvent au palais royal de Boussouma ou ils confectionnent les mêmes types de vêtements que ceux d'Oubri et des autres *Môogo Naaba* de Ouagadougou. Sans doute, à cause du lien de parenté qui existe entre Oubri et le chef de Boussouma. En effet, Séré, Oubri et Kouda étaient les trois fils que *Naaba Zoungrana* eut. Le premier (Séré) devint *Naaba* de Boussouma, le second *Naaba* Oubri conquiert Ouagadougou. *Naaba* Oubri est considéré par les *Moosé* comme le premier *Môogo Naaba* et le fondateur de la dynastie actuelle. *Naaba* Oubri eut pour successeurs son frère Kouda puis son fils

Nigamenda (2). Donc c'est dans le cadre des liens de fraternité qui existent entre le Boussouma et le *Wogdogo Naaba* qu'il faut comprendre l'intervention des tisserands de Soulgo au palais royal de Boussouma.

L'identité et l'origine de ces tisserands varient en fonction des auteurs. Selon Michel IZARD (3) , les tisserands de Soulgo qui tissent et cousent le vêtement d'intronisation des nouveaux *Môogo Nanamse* sont présentés comme étant des *Yarsé*. Cette identité *Yarga* des tisserands de Soulgo provient d'une remarque de Yamba TIENDREBEOGO selon laquelle " le bonnet pointu à deux Mabats dit" Pougoul-Maka " paraît être d'origine étrangère. Ce bonnet est particulièrement porté par les Bambara et dans le pays *moaga* par les Yarcé" (4) . En réalité, c'est par comparatisme que Yamba TIENDREBEOGO et Michel IZARD considèrent les

(1) Tendaogo ILBOUDO, 67 ans, Tisserand-cultivateur, Entretien du 17 mars 1992 à Soulgo.

(2) Marc (Lieutenant), Le pays Mossi, Paris, 1905, P.131.

(3) IZARD (Michel), Les archives orales d'un royaume africain: Recherche sur la formation du Yatenga, Tome premier, volume 4, Paris, 1980, P.1211.

(4) TIENDREBEOGO (Yamba), Histoire et coutumes royales des Mossi de Ouagadougou, Presses africaines, Ouagadougou, 1964, P.172-173.

tisserands de Soulgo comme des *Yarsé*, donc originaires du Mali et plus précisément du Mandé de l'Ouest.

Quant à Robert PAGEARD (1) , " les tisserands de Soulgo paraissent avoir la même origine méridionale que les ancêtres de Oubri ". Ces tisserands semblent intimement liés à l'origine du groupe Mossi. Les tisserands installés à Soulgo sont venus de Gambaga (Nord Mampursi). Leur ancêtre Ayoadà serait venu de Gambaga " .

Robert PAGEARD ne nous donne pas ici l'identité de ces tisserands. Ce qui pourrait faire penser que ce sont des *Moosé*. Pourtant, ils se disent *Yônyôose*. A partir des renseignements recueillis dans le quartier de Zémado DAOGO, nous apprenons en outre que " les ancêtres des gens de Soulgho sont venus sur terre appelés par les nionoossé, maîtres des vents. Le nom du créateur n'est pas connu " (2). Il ressort fondamentalement une contradiction entre l'identité et l'origine des tisserands de Soulgo. Car s'ils se sont installés à la demande des *Yônyôose*, c'est qu'ils sont originaires d'ailleurs et par conséquent ne peuvent être considérés comme des *Yônyôose*.

De même, " les tisserands de Soulgho sont sous l'autorité du chef de Loumbila, le Loumbila *Naaba*, qui est peut être aussi leur "*boud'naaba*", leur chef de lignage " (3). Dans la réalité des choses, il existe deux Loumbila: Loumbiraogo et Loumbipoko. Ce sont deux villages fondés par un frère et une sœur. C'est ce qui explique d'ailleurs l'utilisation des termes loumbiraogo ou encore loumbila mâle et loumbipoko ou loumbila femelle pour désigner respectivement le village du frère et celui de la sœur. Selon Zakaria LINGANE (4), le village de loumbipoko serait commandé par un eunuque. Pour quelles raisons: le décès de la sœur? La place qu'occupe la femme dans la société *moaga*? Le chef de loumbiraogo est le doyen de la

(1) PAGEARD (Robert), "Une enquête historique en pays Mossi: (Ziniaré, Gaongo, Koubri, Kombissiri, Saponé, Tanghin-Dassouri, Niou, Yako)", Journal de la société des africainistes, vol 35, série 1, 1965, PP.21,16.

(2) PAGEARD (Robert), op.cité, 1965, P.20.

(3) PAGEARD (Robert), op.cité, 1965, P.21.

(4) LINGANE (Zakaria), la métallurgie du cuivre et des alliages cuivreux à Ouagadougou, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Ouagadougou, 1987-1988, P. 116.

région de l'Oubritenga. Il est assisté de son collègue du loubipoko. Les chefs des deux loubila sont les fidèles gardiens de la tradition authentique. En effet, selon la tradition *moaga* (1), à la mort de *Naaba* Oubri, fondateur de la dynastie de Ouagadougou, ses lances furent déposées à Loumbiraogo et en vertu de ce rituel, celles de ses descendants ont été réunies au même endroit. Depuis lors, les chefs des deux loubila sont demeurés les dépositaires des fétiches, statuettes, masques et autres objets marquant les règnes des différents empereurs qui se sont succédés sur le trône d'Oubri. En accord ou après consultation des grands *têngsobendamba* tels que ceux de Guilungu, Raboghin, Seusseko, Oubriyaoghin, ils règlent les normes, calendriers et sacrifices invariables et cycliques qui doivent être réalisés pour assurer bonheur et santé à l'empereur et ainsi à tout le royaume. Conservateurs des musés royaux, ils gardent les objets particulièrement remarqués dans l'apparat quotidien de tel ou tel empereur: bagues, sandales, pipes, lances, bracelets etc . Andm Tâmpsoba (2) , nous a également confirmé qu'avant d'atteindre Ouagadougou avec les vêtements du nouveau *Môogo Naaba*; les émissaires de Soulgo font toujours escale auprès du chef de Loumbila. Mais il ne sait pas le lien qui existe entre Soulgo et Loumbila, ni les raisons de cette escale. Il pense quand même qu'ils doivent être *budu* (3) . Le lien de parenté qui rattache les tisserands de Soulgo au chef de Loumbila n'est pas très prouvé.

A travers la géographie des *Yônyôose* établie par Robert PAGEARD (4) , il signale la présence de *Yônyôose* au Ghana. Ainsi est-ce des *Yônyôose* qui auraient migré tout comme les *Nakomsé* du Nord-Ghana au *Môogo* ? Ce qui semble contradictoire par rapport à la réalité des faits. D'autant plus que le *Yônyôaga* est considéré comme autochtone. A Soulgo, les tisserands affirment n'être venus d'ailleurs. Ils ont toujours été là où ils sont.

L'autre éventualité est qu'ils peuvent ne pas avoir été des *Yônyôose* au départ, mais le sont devenus par la suite comment et pourquoi ?

(1) LINGANE (Zakaria), *op.cité*, P. 26.

(2) Andm TANPSOBA, 50 ans, tisserand-maître coranique, entretien du 21 mars 1992 à Bangrin.

(3) Ce terme indique tout lien de parenté existant entre individus ou groupes d'individus.

(4) PAGEARD (Robert), "Recherche sur les Nioniossé", *Etudes voltaïques*, vol 4, 1963, P.13.

Un des descendants des tisserands de Soulgo qui faisaient parti de la vague des *Yônyôose* qui ont accompagné Oubri de Guilungu à Ouagadougou nous a avoué un certain nombre de choses à partir desquelles nous allons fonder notre raisonnement. Ainsi, à partir du moment où Oubri a fait de Soulgo le village de ses ancêtres qu'aucun danger ne pourra menacer, il leur aurait demandé d'abandonner le *Yônyôore* (1) . Car ce n'est pas une bonne pratique. Dans la mesure où ils l'utilisaient pour s'entre-tuer et donc se faire du mal. Dès lors, la vague des tisserands de Soulgo qui a suivi Oubri de Guilungu à Ouagadougou y est restée jusqu'à nos jours et a déposé " la hache ". Ils ne pratiquent plus le *Yônyôore*. A partir de ces renseignements, nous pouvons conclure que les tisserands de Soulgo sont des *Yônyôose* de conversion. Tout d'abord, parce que si le pouvoir du *Yônyôore* leur était inné, ils n'allaient pas déposer aussi facilement " la hache ", un des insignes des *Yônyôose*. Par prudence notre informateur (2) précise qu'il ne peut plus savoir si leurs parents résidant actuellement à Soulgo ont abandonné le *Yônyôore* ou non. A notre avis nous pensons qu'ils continuent à le pratiquer. Lors de nos différentes enquêtes à Soulgo, les informateurs n'avaient jamais voulu nous dire un mot concernant le *Yônyôore* sous prétexte que cela relève du domaine des sages.

Ensuite selon Martial HALPOUGDOU (3) , à la différence du *Yônyoaga* de naissance, le *Yônyôaga* de conversion a pour intérêt dans sa démarche, l'acquisition d'un certain pouvoir , et l'utilisation des forces de ce pouvoir à des fins personnelles.

Le " *Yônyoaga* de naissance " exerce parce que ses ancêtres et ses pères l'ont fait. Il pratique le *Yônyôore* en tant que culte aux ancêtres, pensant ainsi bénéficier de leur protection. Mais le problème, comme le souligne Lilliane DIALLO (4) , est que dans la pratique, aucun groupe n'avoue avoir acquis le *Yônyôore*, sauf s'il l'a ensuite abandonné pour retourner à son

(1) C'est une pratique culturelle basée sur le culte des ancêtres, et entachée de manifestations de puissances occultes liées aux forces atmosphériques.

(2) Paul Bila NAKOULMA, tailleur-cultivateur, Entretien du 28 mars 1992 à Ouagadougou.

(3) HALPOUGDOU (Martial), Approche du peuplement pré-Dagomba du Burkina Faso. Les yônyôose et les Ninsi du Wubr-tènga, M.M, Ouagadougou, 1984-1985, P.67.

(4) DIALLO (Lilliane), Les origines du Wubri-tènga et la formation progressive de Guilungu, Ouagadougou, 1985, P. 36.

état antérieur. Si nous convenons que les tisserands de Soulgo sont des *Yônyôose* de conversion, il nous est difficile, à l'état de nos recherches, de déterminer avec exactitude leur identité avant la conversion, ni quand cela a eu lieu et d'où ils sont originaires. Ils se disent actuellement être " *budu* " avec les *Yônyôose* de Guilungu. Mais nous pensons qu'il s'agit beaucoup plus de la relation à plaisanterie, née lors du passage de Oubri à Soulgo pour aller à Guilungu, que d'une relation parentale au vrai sens.

Enfin, en se réclamant de Rialé comme ancêtre (1), ils s'apparentent aux habitants de Zâg-beega, un village de chasseur dont les habitants sont considérés comme des *Yônyôose* par achat. Ces derniers ne pratiquent plus le *Yônyôore*.

2.3 Les Origines du tissage à Soulgo

Le tissage en tant qu'activité artisanale peut avoir deux origines: une origine divine, mythique et une origine historique.

En ce qui concerne l'origine céleste du tissage, Seïdou SAWADOGO (2) dit ceci: " Dieu en créant l'homme, lui a donné les moyens de s'habiller. Il a envoyé quelqu'un à cet effet pour l'initier dans ce métier. Je ne saurais vous donner la vraie version, car je ne sais que ce que j'ai entendu ". Il existe dès lors des lacunes concernant la version intégrale de l'origine céleste du tissage chez les *Moosé*. Mais nous sommes obligée de nous contenter de celle donnée par Seïdou SAWADOGO quoique brève pour démontrer que les *Moosé*, à l'instar d'autres peuples de la sous région, connaissent une origine céleste du tissage. Car c'est lui seul qui a été à mesure de donner une origine céleste du tissage en pays *moaga*. Tous ceux que nous rencontrons à ce sujet

(1) Confère Genèse du village P.22.

(2) Seïdou SAWADOGO, 66 ans, cultivateur, têngsoba de Goupana, Entretien du 26 mars 1992 à Goupana.

s'exprimaient en ces termes: " *ya rog mika* ", c'est-à-dire ce qu'on " est né trouvé ". En d'autres termes, c'est ce qui est inné en l'homme.

Chez les Ashanti par contre, l'homme aurait été créé par une grande araignée. Tissant sa toile, l'araignée est l'image des forces qui tissent nos destinées. Elle est la maîtresse du destin; elle le tisse et le connaît. C'est l'artisan du tissu du monde. ce qui explique sa fonction divinatoire dans beaucoup d'ethnies africaines. Chez les *Yônyôose*, l'origine du tissage est liée au mythe de *Guisga* (1) et *Pandé* (2) . L'ancêtre des *Yônyôose* se nommait *Guisga* et son épouse *Pandé*. Ces ancêtres vivaient à l'origine au ciel et descendaient de temps à autres sur terre en glissant le long d'une corde. Sur terre, ils virent un jour les enfants de *Naaba Oubri* qui se baignaient dans un marigot. Ils jouèrent avec eux, puis remontèrent au ciel en grim pant le long de la corde. Cette scène se renouvela souvent, mais, un jour, les enfants de *Naaba Oubri* révélèrent ce fait à leur père. *Naaba Oubri* leur conseilla de dissimuler un couteau dans les parages et de couper la corde de façon à retenir le couple sur terre. Ce qui fut fait. Désormais prisonnier, le couple fut conduit à *Naaba Oubri* qui lui promit "tout ce qu'il voudrait" pour lui-même et ses descendants, en échange de sa loyale soumission (3) .

Selon Robert PAGEARD (4) , les noms *Guisga* et *Pandé* apparaissent à Soulgo. Mais il n'est pas question d'une origine céleste.

A Soulgo, on fait des ancêtres *Guisga* et *Pandé* les premiers tisserands venus de Gambada. Ainsi lorsque Bassi (5) , fils de Tenghin-Poussoumdé (6) alla chercher *Naaba Oubri* dans le Sud et le ramena dans l'Oubritenga, les deux tisserands lui offrirent des vêtements en coton blanc filés, tissés et cousus dans la même journée. En échange des vêtements en coton blanc, *Oubri* remit à *Guisga* et *Pandé*, la peau de mouton noire qu'il portait à son arrivée. Bassi et les siens demandèrent à *Guisga* et *Pandé* une partie de cette peau. Cette faveur leur fut accordée. De ce

(1) En *mooré*, *gisga* ou *guisga* signifie "fil de chaîne".

(2) *Pandé* en *mooré* signifie " fil de trame".

(3) PAGEARD (Robert), op. cité, 1963, PP. 25-26.

(4) PAGEARD (Robert), op. cité, 1963, P. 29.

(5) Bassi et Tenghin-poussoumdé sont les deux ancêtres communs aux *Yônyôose* et aux *Sikomsé*. Le mot "Bassi" veut dire "laisser".

(6) C'est celui qui est issu de la terre.

partage naquit une parenté à plaisanterie («dakiré ou rakiné») entre notamment les *Yônyôose* de Guilungu d'une part et les tisserands de Soulgo, d'autre part. A notre avis, ce mythe justifie beaucoup plus la domination des *Moosé* sur les *Yônyôose* (attitude de *Naaba Oubri* vis à vis de *Guisga* et *Pandé*). De même, les tisserands de Soulgo ne peuvent pas se réclamer des ancêtres mythiques *Guisga* et *Pandé*. En ce sens que le mythe est postérieur à l'arrivée de Oubri à Guilungu. Et comme nous l'avons vu plus haut, Soulgo a été fondé soit avant l'arrivée de Oubri et pas après lui.

Du point de vue de l'anthropologie économique, ce mythe nous fait penser au phénomène de procréation, très important pour la société *Yônyôaga* où l'agriculture occupe une place de choix. *Guisga* qui est le fil de chaîne peut symboliser l'homme tandis que *Pandé* qui est le fil de trame, la femme. Le fil de chaîne est de nature plus résistant que le fil de trame qui est beaucoup plus lâche et facilement cassable. Cet état de fait peut traduire la position de l'homme (le sexe fort) et celle de la femme (le sexe faible) au sein de la famille.

Le produit du tissage est la bande d'étoffe. Elle est issue de l'entrecroisement du fil de chaîne et du fil de trame sous l'action du métier à tisser. La bande d'étoffe peut également être considérée comme le symbole de l'enfant. Celui-ci étant le produit de l'homme et de la femme.

A Soulgo, les mots *Guisga* et *Pândé* entrent dans la composition de l'un de leur sonde ou devise familiale (1) . Ainsi comme devises, nous avons:

- " *Gî-lobre kudog belem Pânde*", c'est-à-dire que "la vieille bobine de fil de chaîne fait la cour au fil de trame" ce qui est une allusion directe à leur métier de tisserand.

- " *Sulog yaa gîsga la pânde* ": " Sulgo est fil de chaîne et fil de trame ". Cela signifie que l'on y jouissait du droit d'asile. Car, dire que: " *A zagal yaa m gîsga la m pânde* ", c'est-à-dire que "un tel est mon fil de chaîne et mon fil de trame", c'est faire savoir qu'il est tout pour moi et que je puis m'en remettre totalement à lui.

A Soulgo, le tissage est antérieur au mythe de *Guisga* et *Pandé*.

(1) DIALLO Lilliane, OP. cité, 1985, P.P. 94-95.

Sur le plan historique (1) le tissage est une très ancienne forme d'art et ses origines remontent à l'ère préhistorique. Dès l'époque néolithique en Afrique de l'ouest, certains peuples utilisaient des pagnes d'écorces battues, technique qui se retrouve encore en Côte d'Ivoire et au Nigéria.

A l'époque préislamique, c'est-à-dire avant le VIII^{ème} siècle, de nombreux peuples Ouest africains allaient nus ou nantis d'un simple étui pénien pour les hommes et des bouquets de feuilles pour les femmes, pratique qui a également survécu jusqu'à nous et qui est en voie de disparition. Les populations de la forêt et de la zone voisine ont vécu longtemps nues ou avec des étuis péniens et des bouquets de feuilles ou avec des vêtements d'écorce ou de peau chèvre. Chez les Lobi qui sont un peuple de chasseur, l'habillement a consisté en feuilles d'arbres et d'arbustes pour les femmes et en peaux d'animaux domestiques et sauvages pour les hommes. Les hommes gurunsi se vêtaient d'une peau de chèvre placée entre les cuisses de façon à former une sorte de caleçon. Les femmes portent un double bouquet de feuilles attachées à une ficelle qui fait le tour des reins.

En pays *moaga*, la nudité est présentée par la tradition orale comme étant la première étape de l'art vestimentaire. A ce propos, les informateurs que nous avons rencontrés s'expriment en ces termes: " *Yaa ni bâan n'ga* ", c'est-à-dire que " cela faisait pitié ". Car c'est un état qui laissait en exergue la pudeur de l'homme traduite ici par l'expression "*a yândé*" en *mooré*, c'est-à-dire "sa honte".

A Soulgou et à Guilungu, la tradition orale affirme que Oubri était vêtu d'un boubou, d'un pantalon et d'un bonnet en peau de mouton lorsqu'il a quitté Tenkodogo pour Guilungu. Ainsi, le tissage des vêtements en coton serait né à partir du moment où l'homme eut sentir la nécessité de s'habiller autrement qu'avec les peaux d'animaux.

(1) La plupart de nos informations ont été extraites des ouvrages des auteurs suivants:

- Bordas (Pierre), Tissage, Dessain et Tolra, Paris, 1979
- Mauny Raymond), Tableau géographique de l'Ouest-africain au moyen âge d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie, IFAN, Dakar, 1961, 590 pages.
- Marc (lieutenant), Le pays moosi, Paris, 1905, 187 pages.
- PAGEARD (Robert), "recherche sur les Nionioossé", Etudes Voltaïques, vol 4, 1963, P. 5-71.

Selon Raymond MAUNY (1) , les premiers vêtements tissés ont dû être importés du Maghreb au Soudan. L'islam obligeant les convertis à se vêtir. C'est au pays des Toucouleurs, première région islamisée d'Afrique noire occidentale, que le tissage du coton est mentionné pour la première fois.

A notre avis, l'impact des religions révélées en particulier l'islam, sur le port du vêtement n'est pas valable partout en Afrique de l'Ouest. Au Nigéria, par exemple un pays à fort taux de musulmans, où Kano était un marché de coton depuis le neuvième siècle, la méthode du tissage fut antérieure à l'islam et pouvait, selon J.M. Daziél (1) provenir de l'Inde en passant par l'Afrique de l'Est.

En pays *moaga*, l'islamisme n'a fait son apparition qu'au XVII^{ème} siècle (2).

Nous pensons dès lors que le port du vêtement va de paire avec l'évolution de la conscience humaine. L'évolution des modes vestimentaires étant liée à celle de la nature dont l'homme était dépendant. Car quoique ayant appartenu à la "race inférieure", les *Mossé* avaient déjà une notion du vêtement avant le XVIII^{ème} siècle. Cet état de fait est attesté par le Lieutenant Marc qui écrit, dans son chapitre intitulé "Renseignements ethnographiques" (3) , que "les Mossi ne sortent jamais complètement nus". En 1860, Barth (4) signale également que les *Moosé* fournissent le marché de Dori de *Gabaga* ou *Tari*, c'est à dire des bandes de coton bon marché qui constituent la monnaie de troc entre le Liptako et la ville de "Timbouctou".

Avant l'arrivée des Français (1896), les *têngsobêndâmba* (5) avaient été soumis à de rigoureux interdits vestimentaires. Le principal vêtement était, semble t-il, une couverture de couleur noire. Le blanc était un de leurs interdits. Ceci pourrait être lié à la légende selon laquelle les *têngsobêndâmba* se seraient partagés avec les tisserands de Soulgo la peau de mouton noire que portait Oubri à son arrivée. Les *têngsobêndâmba* âgés pouvaient porter des peaux

(1) Mauny (Raymond), OP. cité, 1961, PP. 343-344.

(1) Daziél (J.M), The usful plants of West Tropical Africa, London, 1955, P. 124.

(2) Marc (lieutenant), OP. cité, 1905, P. 10.

(3) Marc (Lieutenant) OP. cité, 1905, P. 118.

(4) Barth in Boser-Sarivaxevanis (Renée), les tissus de l'Afrique Occidentale, Bâle, 1972, P. 108.

(5) Pluriel de *tengsoba*.

tannées (6) . Le village *Yônyôaga* de *Yelgh'gand'ziga* (1) dans le département de Ziniaré évoque par son nom cette particularité vestimentaire des *Yônyôose*. De nos jours encore, les *têngsobêndâmba* portent encore des morceaux de peau tannée sous les vêtements usuels. Ces peaux les protégeaient contre les coups, notamment contre les flèches. En effet, la peau tannée constitue la cuirasse du guerrier en pays *moaga*.

En somme, à la nudité avec étui pénien et bouquets de feuilles, a dû succéder une période d'utilisation de peaux d'animaux sauvages ou domestiques, de fibres végétales et, pour les gens, les plus aisés, d'étoffes importées de la Méditerranée (pays toucouleur). L'existence d'étoffes tissés, dans nos régions, reste étroitement liée à celle des matières premières (laine, coton) et à celle de l'outil (le métier à tisser).

L'étude des conditions naturelles et historiques du tissage fournit de riches informations sur l'évolution de la culture du coton, de l'art vestimentaire et les origines du tissage en Afrique occidentale en général et en pays *moaga* dont Soulgo en particulier. La pédologie et la pluviométrie font état de la dégradation des sols et du rythme des pluies de 1955 à 1990 à Soulgo et certains villages environnants.

En dépit des différentes hypothèses de travail, l'origine et l'identité des tisserands de Soulgo demeurent une question. Cependant cette problématique ne peut constituer, en aucun cas, un obstacle à l'étude des aspects techniques du tissage à Soulgo.

(6) Peau tannée = "gânôndo" (singulier); pluriel = "gâando".

(1) " Yelge" = porter un vêtement; gâando = peaux; Ziga est un village situé dans la province de l'Oubritenga.



Deuxième partie

LES ASPECTS TECHNIQUES DU TISSAGE à SOULGO.

Comme la plupart des activités artisanales, le tissage a lieu généralement pendant la saison sèche ou saison morte qui s'étale de la mi-novembre à la mi-juin. Pendant l'hivernage, les activités agricoles occupent toutes les énergies.

Dans cette partie de notre travail, nous allons évoquer les différentes étapes de la manufacture des étoffes à Soulgo depuis la production de la matière première en passant par l'égrenage, le filage, la préparation de la chaîne, de la trame, l'installation des fils sur le métier, la description et la signification des éléments du métier à tisser, le tissage proprement dit pour aboutir au produit fini (la bande d'étoffe).

CHAPITRE 3: LES TRAVAUX PRELIMINAIRES

Les travaux préliminaires sont l'ensemble des tâches qui se déroulent hors de l'atelier et qui constituent les premières étapes des techniques du tissage.

Ces travaux concernent précisément :

- la production de la matière première.
- l'égrenage.
- le filage
- et enfin la préparation de la chaîne et de la trame.

3.1 La production de la matière première

La nature offrit à l'homme primitif les outils essentiels et les matières premières pour se vêtir. Ainsi, avec l'écorce des arbres, les feuilles, la peau, la fourrure, assemblés grâce au fil et à l'aiguille, l'homme primitif confectionna, sans doute, ses premiers vêtements. En effet, en Afrique de l'Ouest, écorce et raphia ont été les premières matières végétales à entrer dans la confection de l'habillement. En Côte d'Ivoire par exemple, l'usage des tissus d'écorce a été développé jusqu'à une époque relativement récente, en particulier chez les Bété, Godié, Dia, Baoulé et Djimini. Sans avoir totalement disparu aujourd'hui, cet usage est désormais limité à des circonstances particulières telles que les funérailles, les veuvages et les cérémonies rituelles.

Mais, il arrive aussi que dans les régions où la vannerie et le tissage sont moins développés, les écorces battues remplacent nattes et couvertures souvent teintées.

Selon Raymond MAUNY (1) , avant l'arrivée des Arabes (VIII ème siècle) et l'introduction du coton qui en fut l'un des résultats, pratiquement tous les sahariens au Sud du Tropique étaient vêtus de cuir, alors que plus au Nord, ils connaissaient les vêtements de laine en concurrence avec ceux du cuir. La laine était un produit d'importation; l'ouest africain étant le pays du mouton à poil (*Ovis longipes*) qui ne fournit pas de laine.

(1) Mauny (R), tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen âge d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie, IFAN, Dakar, 1961, P.345.

Pourtant, BOSER-S (1) affirme que l'industrie de la laine était centrée surtout dans la boucle du Niger et plus particulièrement dans le Macina.

Dans tous les cas, ce qu'il importe de retenir ici, c'est que la première véritable étoffe tissée aurait été faite avec des fils de laine de mouton. C'est seulement beaucoup plus tard que l'homme apprit à filer des fibres de coton, de lin et enfin, la soie. Au Nigéria par exemple, la soie sauvage est filée et tissée. On y file et tisse beaucoup plus rarement les fibres de bombax.

A Soulgo par contre, la matière première essentiellement utilisée pour la manufacture des tissus est le coton. Il est du genre *Gossypium*, de la famille des malvacées. Selon les traditions recueillies à Soulgo, les toutes premières graines du cotonnier seraient tombées du ciel. Ce fut l'oeuvre du créateur.

En attribuant une origine céleste au cotonnier, la tradition orale prône, à notre avis, une auto-découverte. Ce qui signifie que le cotonnier n'est pas originaire d'ailleurs comme le soutiennent la plupart des auteurs qui se sont penchés sur la question de l'origine du cotonnier. Selon Raymond MAUNY (2), le cotonnier est une plante originaire de l'Inde; c'est par l'Abyssinie, puis la Nubie et en Haute Egypte que le cotonnier cultivé se soit introduit vers "notre ère" en Afrique. Mais là où se situe la contradiction est que le même auteur (Mauny) évoque l'existence d'espèces spontanées en Afrique et en Amérique. Ainsi, en reconnaissant que "d'autres espèces spontanées existaient en Afrique et en Amérique", nous pensons que Raymond Mauny démontre indirectement que le cotonnier peut avoir des origines africaine et américaine. En effet, le caractère spontané de ces espèces signifie qu'elles ont une origine locale. En outre, Levis

STRAUSS (3) affirme qu' " il n'est pas toujours facile de distinguer les plantes spontanées des

(1) Boser-S. (Renée), Recherche sur l'histoire des textiles traditionnels tissés et teints de l'Afrique Occidentale, Bâle, 1977, 339 P.

(2) Mauny (R), "Notes historiques autour des principales plantes cultivées en Afrique Occidentale", bulletin de l'IFAN, vol 15, serie 2, avril 1953, P. 697.

(3) Levis-STRAUSS (1950) Les plantes cultivées et l'homme, PUF, Paris, 1987, P.73 de J.R. Harlan.

plantes cultivées en Amérique du Sud. Il existe en outre diverses étapes intermédiaires entre l'utilisation des plantes sous leur forme spontanée et leur introduction dans un système agricole " .

De même, " les peuples font parfois des choses identiques pour des raisons entièrement différentes et ailleurs, ils trouvent des solutions très différentes à des problèmes identiques.

Ce qui est applicable à l'Asie du Sud-est ne l'est pas forcément pour l'Asie du Sud-ouest. Les modèles valables pour l'Afrique peuvent ne pas être identiques à ceux identiques pour le Mexique "(1) . Ainsi huit ans après la publication de son article intitulé " notes historiques autour des principales plantes cultivées en Afrique occidentale " (1933), Raymond Mauny écrit dans son tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen âge d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie publié en 1961 qu'"il existait cependant au Sud du Sahara une espèce, le *G. Obtusifolium*, à fibres textiles, qui est encore cultivée aujourd'hui " (2) . Cette thèse donnera raison à Murdock (3) qui pense que le coton serait originaire de l'Afrique occidentale. Contrairement à Mauny, Murdock propose l'itinéraire suivant: " le *G. herbaceum* croisé à l'origine dans le Soudan de l'Ouest avec l'espèce sauvage *G. anomalum* fut transmis à une date très précoce en Inde mais n'atteignit l'Egypte que vers le VIe siècle avant J-C"(4) .

Au Burkina Faso, des controverses existent également autour de la production du coton. En effet, Ginette PALLIER (5) affirme que le coton a été introduit en Haute Volta (actuel Burkina Faso) par la Compagnie Française du Développement des Textiles (C.F.D.T.) en 1951. Ce qui est très peu probable. D'abord parce que selon Célestin Pegda BELEM (6) , l'installation de la C.F.D.T. au Burkina Faso date de 1952. Dans tous les cas, la C.F.D.T. a été créée en 1949 en remplacement de l'Union cotonnière de l'empire français. Par rapport à cette date (1949), nous

(1) J.R. Harlan, Les plantes cultivées et l'homme, PUF, Paris, 1987, P. 69.

(2) Mauny (R), Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen âge d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie, IFAN, Dakar, 1961, P. 245.

(3) Murdock in Boser-S (Rennée), Les tissus de l'Afrique Occidentale, Bâle, 1972, P. 132.

(4) Idem, Ibidem, P.32.

(5) Ginette PALLIER, Géographie générale de la Haute-Volta, Ouagadougou, 1978, P. 145.

(6) BELEM Pegda Celestin, Coton et systèmes de production dans l'Ouest du Burkina Faso, thèse de 3^e cycle, Université Paul Valéry, Montpellier, Novembre 1985, P. 150.

pensons que la C.F.D.T. peut avoir fait de l'expérimentation et des recherches agronomiques sur le coton en Haute-Volta (actuel Burkina Faso) en 1951. A partir de 1952, les résultats positifs obtenus encouragent la compagnie à s'y installer. Ainsi, l'année 1951 peut être considérée comme celle des premiers essais de la C.F.D.T. sur le coton en Haute-Volta, et 1952, l'année de son installation sur le territoire voltaïque (burkinabè de nos jours).

Puis, les informateurs que nous avons rencontrés à Soulgo soutiennent la thèse contraire suivante: "avant, nous cultivions du coton. Mais aujourd'hui, nous n'en cultivons plus compte tenu du manque de pluies" (1). Cette assertion est d'autant plus vérifiée que les tisserands de Soulgo reconnaissent qu'il a existé un coton ancien (*lamkuda*) qui, selon eux se diffère du coton moderne (*lampaala* ou *nasalamdo*). Selon le témoignage des femmes à Soulgo, les graines (*lambiisi*) de l'ancien coton sont plus petites que celles du coton moderne.

Ensuite, Robert DELAVIGNETTE (2) vient renforcer les données de la tradition orale en affirmant que le coton était cultivé depuis fort longtemps dans les pays noirs africains. A ce propos, il écrit: " nous l'avons trouvé cultivé un peu partout aux alentours des villages lorsque nous sommes avancés dans l'intérieur. Les fibres servaient uniquement aux usages domestiques. Elles étaient utilisées dans la plupart des régions pour des besoins familiaux. Le coton n'était pas exporté. Il importait donc d'abord de faire appel à cette production, puis de l'améliorer". Enfin, le témoignage de Robert DELAVIGNETTE sera confirmé par Binger (3) qui atteste que "le coton et l'indigo n'étaient cultivés qu'aux alentours des villages. Il est regrettable que ces cultures ne soient pas poussées avec plus de rigueur. Ce sont des produits relativement chers, à l'aide desquels les Mossis pourraient se créer des ressources". Ainsi, nous pensons plutôt que la Compagnie Française du Développement des Textiles (C.F.D.T.) n'a pas introduit le coton au Burkina Faso. Elle a, au contraire, contribué au développement de la culture du coton en améliorant les techniques de production et en introduisant de nouvelles semences. En somme,

(1) Enquête du 10 février 1991 à Soulgo auprès de la population.

(2) Delavignette (Robert), "le coton", Afrique Occidentale Française, Sociétés d'éditions, Paris, 1931, PP; 225-227.

(3) Binger (L.G.C), Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Moosi, Librairie Hachette, Paris, 1892, T1, P. 484.

avec la C.F.D.T., la culture du coton prendra un caractère beaucoup plus industriel. En effet, la C.F.D.T. est un organisme d'assistance technique spécialisé en matière de vulgarisation de la production cotonnière. Le rôle de la C.F.D.T., en s'installant au Burkina Faso, était le remplacement des méthodes d'interventions administratives dans la production cotonnière par des méthodes d'encadrement et de vulgarisation, l'amélioration de la productivité des cultivateurs en introduisant des facteurs de production tels que les engrais, les insecticides et les matériels agricoles.

Avant la période coloniale les espèces cultivées au Burkina Faso étaient: le *Gossypium punctatum* (ou *korobina* en Dioula), le *Gossypium hirsutum* (ou *koronini* en Dioula), le *Gossypium piruviannum* et le *Gossypium bardadense*. Le *Gossypium punctatum* est un cotonnier vivace donnant une fibre courte de 20 à 24 mm, avec un rendement à l'égrenage très faible de 20 à 25%. Le *Gossypium hirsutum* est un cotonnier annuel. Dans la zone centrale de la République du Bénin, le type ordinaire est le *Gossypium hirsutum*. Au nord par contre le *Gossypium piruviannum* prédomine. Le *Gossypium piruviannum* et le *Gossypium bardadense* sont des cotonniers pérennes cultivés dans le sud du Burkina Faso. En Côte d'Ivoire, l'une des espèces les plus convenables à l'exploitation locale est le *Gossypium bardadense*.

Au Burkina Faso, ces cotonniers étaient cultivés en association avec les cultures vivrières. La culture pure du cotonnier était rarement pratiquée dans le système traditionnel de culture. Les techniques traditionnelles de la culture du coton sont variées, mais le coton était toujours associé à une plante hâtive qui libère le terrain dans les mois de septembre-octobre, permettant ainsi au cotonnier de se développer normalement. Cette pratique permettait au paysan d'obtenir sur un bon terrain, de bons rendements de céréales et de coton. On distingue deux types de culture associée. Le premier type est celui qui consiste à semer quelques cotonniers à la volées au travers de la dernière culture du cycle culturale. Pour qu'ils puissent supporter les saisons sèches, les cotonniers étaient semés sous des arbres. Ce type de culture, très extensif, a une production nulle la première année et ne donnait que des récoltes maigres les années suivantes.

Le second type est le plus fréquent. Il consiste à semer le coton en association avec le sorgho ou le maïs, tous les deux hâtifs et en général, seulement dans les champs du village . Ces champs, généralement fumés, bénéficient d'apports occasionnés par la présence d'*Accacia albida*. C'est, en effet, une plante légumineuse dont les vertus engraisantes sont connues et dont la feuillaison a lieu en saison sèche et sous laquelle les animaux qui se reposent pendant les grandes chaleurs laissent leurs déjections enrichissantes. A Soulgou, les semis du mil précèdent ceux du coton. La tradition orale atteste que, avant de semer l'ancien coton, le cultivateur entourait les graines d'une couche de bouse de vache. La bouse de vache peut être considérée comme de l'"engrais traditionnel" à base de matières organiques. L'ancien coton était une espèce qui nécessitait une quantité d'eau énorme.

Le cycle annuel du cotonnier était le suivant: les semailles ont lieu au début du mois de juillet et la récolte qui est permanente se fait entre décembre et janvier. Ce qui correspond à un cycle d'environ 210 jours au minimum si nous prenons en moyenne 30 jours pour chaque mois. Les espèces actuelles ont un cycle de 120 jours selon les renseignements fournis par les services compétents par la Société des Fibres Textiles (SOFITEX) de Ouagadougou. A l'exception des sols hydromorphes ayant un mauvais drainage, asphyxiant de ce fait les plants et les sols sablonneux, très pauvres en éléments minéraux et faible capacité de rétention en eau, le cotonnier peut être cultivé sur les autres types de sols. Il donne néanmoins de meilleurs résultats sur les sols profonds, ayant une bonne structure, riches en éléments minéraux et en matières organiques. Les sols bruns eutrophes du birrimien sont les meilleurs sols pour le cotonnier au Burkina Faso.

La plante demande des pluies régulières et suffisantes à partir du semis jusqu'à la capsulaison . Elle doit recevoir pendant cette période 500 à 600 mm d'eau régulièrement répartie pour bien s'exprimer. Après la capsulaison jusqu'à la maturation, les pluies peuvent s'espacer et diminuer d'intensité; par contre, elle exige pendant cette deuxième phase un ensoleillement suffisant. Les températures doivent être situées entre 25° et 27°. Selon Celestin P. BELEM (1) , le facteur le plus limitant est la pluviométrie dont les hauteurs annuelles doivent se situer entre

(1) BELEM Pegda Celestin, Coton et systèmes de production dans l'Ouest du Burkina Faso, thèse de 3^e cycle, Université Paul Valéry, Montpellier, Novembre 1985, PP. 141-142.

650 et 1000 mm étalées sur quatre à cinq à mois. Or, l'étude de la pluviométrie, que nous avons faite dans la première partie de notre travail, a montré que ces conditions ne sont plus réunies depuis un certain temps à Soulgo. Ce qui fait que de nos jours, la culture de l'ancien coton a disparu au profit de l'espèce introduite par la C.F.D.T. à savoir le *Gossypium hirsutum*. En dépit de l'apport de la C.F.D.T., il arrive des périodes de mauvaises récoltes obligeant les tisserands à acheter le coton produit dans les régions voisines et vendu dans le marché de Ziniaré.

Le cotonnier traditionnellement cultivé, était bien intégré au système de culture et les quantités produites, si minimes soient-elles, permettaient la satisfaction des besoins domestiques. Le cotonnier ainsi cultivé donnait suffisamment de fibres pour les besoins de l'artisanat local de tissage et filage dont les produits donnaient lieu à un commerce relativement important avec des régions parfois très éloignées. Les dérivées du cotonnier (graines, écorces, feuilles, fleurs, coton, tiges) sont utilisées pour des besoins alimentaires (huile, sauces, beignets), sanitaires (dysenterie, hémorroïdes, pansements, migraines, avortements) et divers (teinture, combustibles, broches, cure-dent).

A la suite des récoltes, le coton est transformé à l'aide de procédés traditionnels avant d'être utile au tissage. C'est l'ensemble de ces procédés que nous avons appelés "opérations de traitement du coton".

3.2 Les opérations de traitement du coton

L'égrenage et le filage sont essentiellement les deux opérations de traitement du coton à Soulgo.

3.2.1. L'égrenage

C'est la première opération de traitement du coton. Il consiste à extraire les graines de coton pour obtenir des fibres.

L'égreneuse traditionnelle est composée de :

- un bloc en pierre ou *gursa* en *mooré*. Il est obtenu à partir de gros blocs de granite exposé à la nature et cassé, manuellement à l'aide d'un autre bloc pris à la nature, par les femmes elles-mêmes. C'est un procédé rudimentaire, archaïque et pénible.

- une tige en fer d'environ 30 cm ou *Kurs-Kânde* en *mooré*. Le milieu de cette tige est généralement plus gros que les deux extrémités.

La femme assise, la pierre devant elle, presse le coton avec la tige contre la pierre pour enlever les graines (1). Le coton non-égrené (2) est désigné par le terme *lamkare* et le coton égrené (3), *Palse*. L'apprentissage de l'égrenage est quasi quotidien et pénible selon le témoignage des fileuses. Il se déroule généralement après les travaux ménagers, c'est à dire dans l'après-midi ou le soir. Les fibres de coton issues de l'égrenage contiennent des impuretés qui sont évacuées ou battues à la main. Traditionnellement, les femmes n'ont pas connu de cardes à Soulgo.

3.2.2. Le filage

C'est la transformation des fibres du coton en fil. Il consiste à tordre les fibres (4) pour en faire un fil. Pour le filage, les femmes emploient une quenouille (5) ou *djen'dré* en *mooré*. La quenouille est composée d'une fusaiöle (boule en terre cuite) et d'un bâtonnet en bambou ou encore *tânwînga*.

Selon le lieutenant Marc (6), c'est environ entre le 8ème et le 11ème parallèle que l'on rencontre le bambou. Il est assez connu dans les dépressions humides. Il devient très rare au nord du *Nazinon*; on en trouve encore quelques touffes dans le Sud du "mossi" (7).

(1) Confère figure N°1 P.47.

(2) Confère planche photo N° 1 P.48 photo 1.

(3) Confère planche photo N° 1 P.48 photo 2
le terme *Palse* est le pluriel de *Palga*

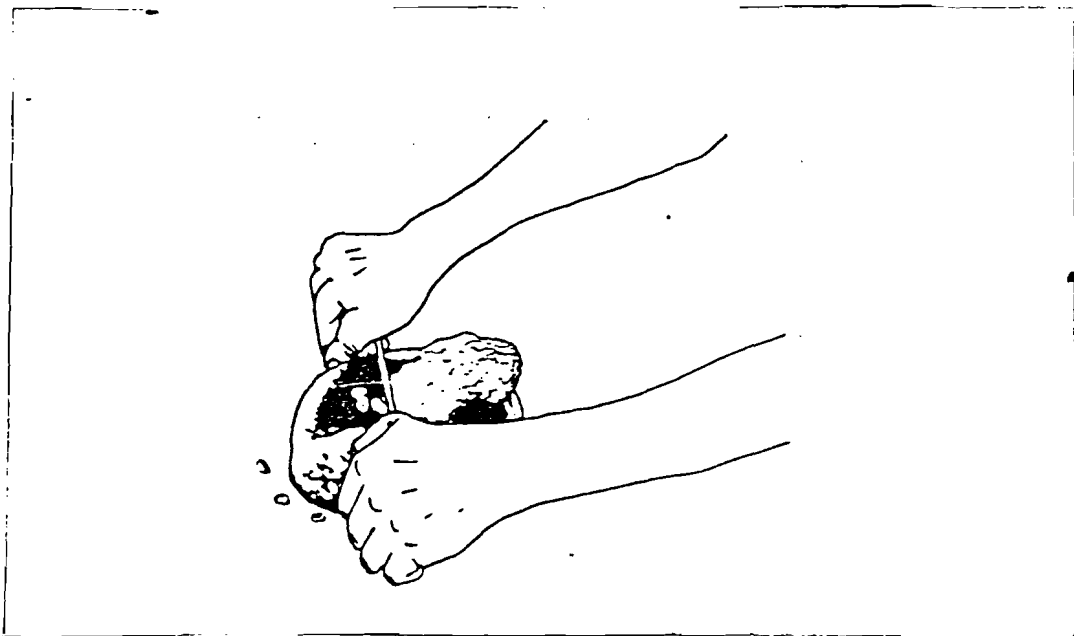
(4) Confère figure N° 2 P.49.

(5) Idem, ibidem, P.49.

(6) Lieutenant (Marc), le pays moosi, Paris, 1905, P. 86.

(7) Idem, Ibidem, 187 pages.

Figure N°1 : TECHNIQUE D'EGRENAGE



Source : Dessin de Gunrum Geis-Tronich, Les métiers traditionnels des Gulmace,
Bonn, 1989, P.67

Planche photo N°1 : L'égrenage du coton.

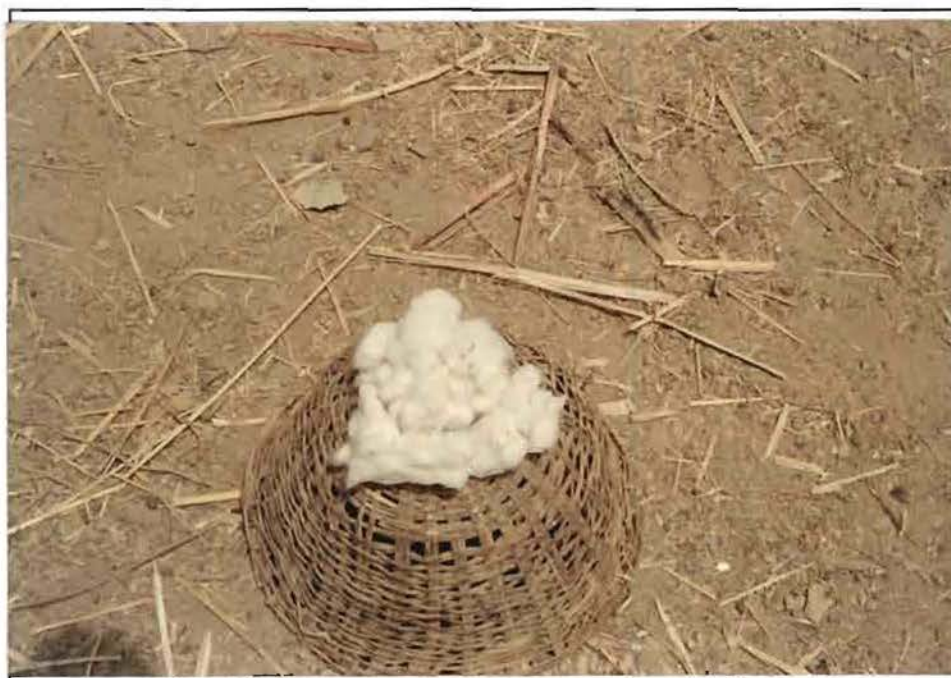


Photo 1



Photo 2

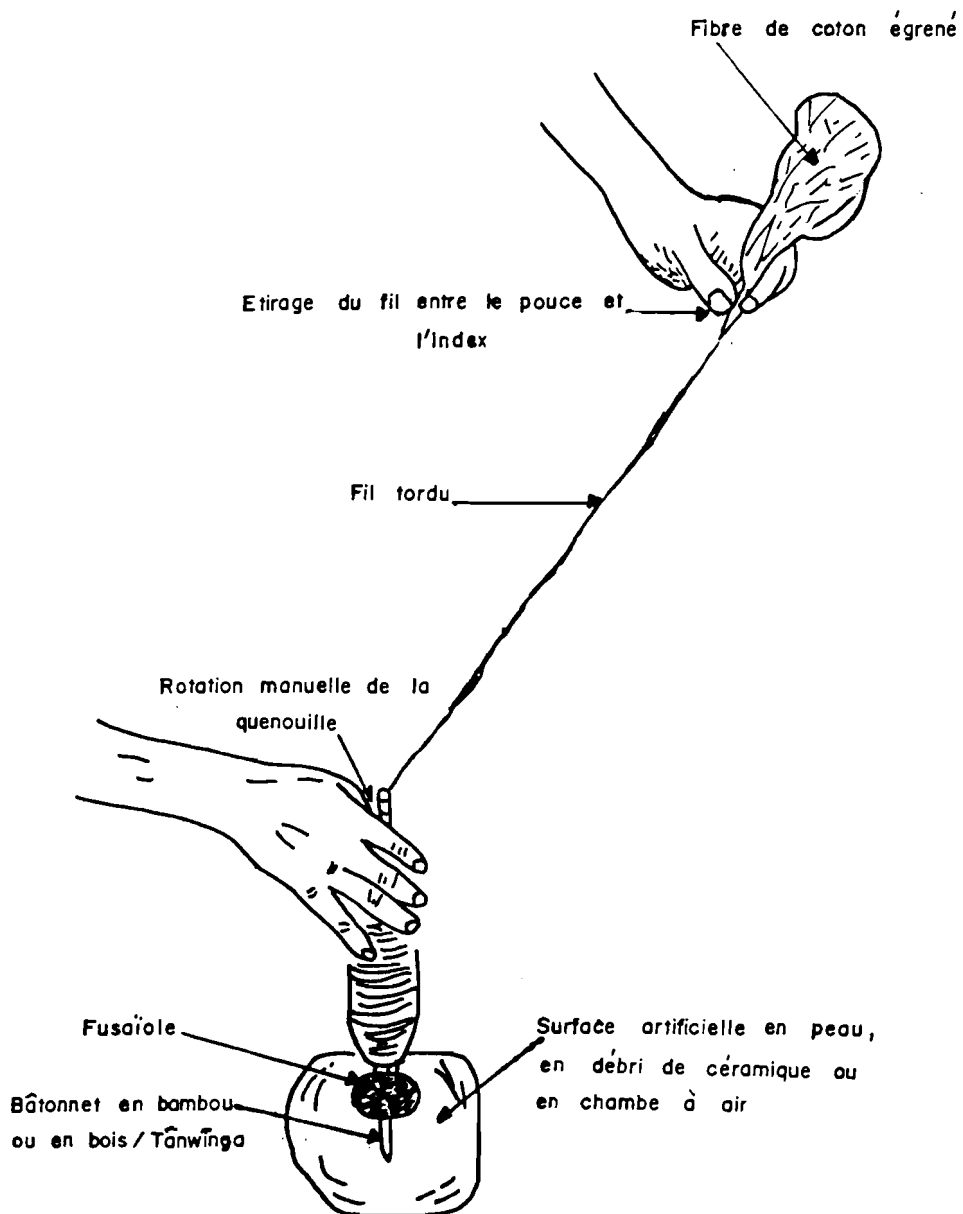
Photo 1 : Coton non-égrené

Photo 2 : Coton égrené

(Enquête du 23 mars 1992 à Soulgo auprès de Bila NANA, 45 ans, ménagère.

Figure N° 2 :

PRESENTATION DE LA TECHNIQUE DE FILAGE



Source : Rapport technique : Projet d'assistance technique

PNUD/ONUDI. D'après l'étude de M.E. Callne,
consultant textile ONUDI, p. annexe VII

Dessin: DABIRE E.

U.O.

En outre les fileuses utilisent un morceau de peau, une écuelle, un tesson de céramique ou dans certain cas un morceau de chambre à air d'automobile (usage récent) qui sert de surface lisse à la quenouille. Enfin, la fileuse se sert d'un morceau de kaolin ou de la cendre dont elle saupoudre le fil afin de faciliter l'action des doigts autour de la quenouille. Assise par terre, la fileuse tient la quenouille de la main gauche, tandis que de la main droite étire peu à peu les fibres en les maintenant entre le pouce et l'index préalablement induits de cendre ou de kaolin. Elle fait tourner la quenouille en la lançant près d'elle. Lorsque la quenouille ralentit et s'arrête, le fil tordu est enroulé de façon équilibrée. Selon l'habileté des fileuses, le fil obtenu est plus ou moins fin, plus ou moins régulier. Comme l'affirment les fileuses elles-mêmes, le maniement de la quenouille est pénible à l'initiation. L'apprentissage du filage se situe dans le cadre général de la formation des jeunes filles pour leur rôle de ménagère et de mère de famille. Les fileuses sont généralement formées par leurs mères. C'est une formation qu'elles reçoivent dans leur famille d'origine par un membre de cette famille (mère, tante, grand-mère) et la plupart avant l'âge de 15 ans. Cela montre que, formées assez jeunes, les filles ne commencent à produire pour elles-mêmes que lorsqu'elles sont mariées et stabilisées dans leur foyer. Autrement dit, pendant tout le temps qu'elles sont dans leur famille d'origine, elles sont tout d'abord des apprenties jusqu'à l'âge de 15 ans, puis, des aides jusqu'à leur mariage.

A Goupana (1) , la quenouille symbolise la femme. Car c'est elle qui file le coton. Lorsqu'une femme meurt par exemple, la quenouille est symboliquement déposée sur sa tombe pour montrer que c'est une femme qui s'y repose. Par ce rituel, c'est son métier de fileuse qui est représenté. Une autre pratique consiste à filer un peu de coton que l'on associe à la quenouille et des céréales. Le tout est envoyé aux parents de la défunte pour expliquer qu'elle n'est plus.

L'égrenage tout comme le filage sont des tâches purement féminines. Pendant la saison des pluies, la production est minime compte tenu du fait que la majorité des femmes (79,6%) participent aux travaux champêtres.

(1) Enquête du 26 mars 1992 auprès de Seïdou SAWADOGO à Goupana.

3.3. La préparation de la chaîne et de la trame

La préparation de la chaîne et de la trame remonte à l'étape du filage où la fileuse choisit et manipule la quenouille (grosse ou petite) selon qu'elle veut filer la chaîne ou la trame. Ainsi grosse ou petite, la quenouille est lancée de sorte que le fil se présente sous une forme grossière (la trame) ou fine (la chaîne). La raison évoquée par la tradition concernant la qualité des fils est la suivante: dans la mesure où c'est la trame qui passe en-dessous de la chaîne, on n'a pas besoin qu'elle soit fine. Ce qui fait que, en fonction de l'importance de la chaîne dans le tissage traditionnel, elle est plus dure que la trame qui est facilement cassable. Ces deux types de fils que nous venons de voir sont préparés par le tisserand après l'étape du filage. La préparation de la chaîne et de la trame sont des tâches purement masculines.

3.3.1. La préparation de la chaîne

Le fil résistant obtenu à partir du filage est enroulé autour de deux tiges en bois et qui serviront à la préparation de la chaîne. Les tiges forment alors deux fuseaux (1) à partir desquels le tisserand fait le travail. Il enfonce quatre piquets verticalement (2) dans le sol à l'aide d'une pierre ou d'un marteau. Ces piquets peuvent être en bois ou en fer. La longueur entre deux piquets est de 10m60 tandis que la largeur est de 2m93. Les dimensions entre les piquets varient selon que l'on veut confectionner une couverture ou non un pagne. Dans le sens de la largeur, deux autres piquets sont disposés de façon oblique de part et d'autre des piquets rectangulaires disposés verticalement (3). Les piquets verticaux et obliques forment un angle. Les deux fuseaux sont reliés l'un à l'autre par les bouts des fils. Le tisserand prend les fuseaux avec lesquels il fait le tour des piquets (4). C'est un mouvement de va et vient que fait le tisserand jusqu'à ce que les fuseaux soient complètement dévidés et tendus autour des piquets. C'est une tâche très pénible. Les fils pouvant se casser pendant que le tisserand fait le tour des piquets. Dans ce cas, il les renoue et reprend le tour des piquets.

(1) Confère planche photo N° 2 P.52. photo 3

(2) Ces piquets sont appelés *bare* en moore

(3) Confère planche photo N° 3 P.53. photo 5

(4) Confère planche photo N° 2 P.52. photo 4

Planche photo N°2 : Préparation de la chaîne

Photo 3

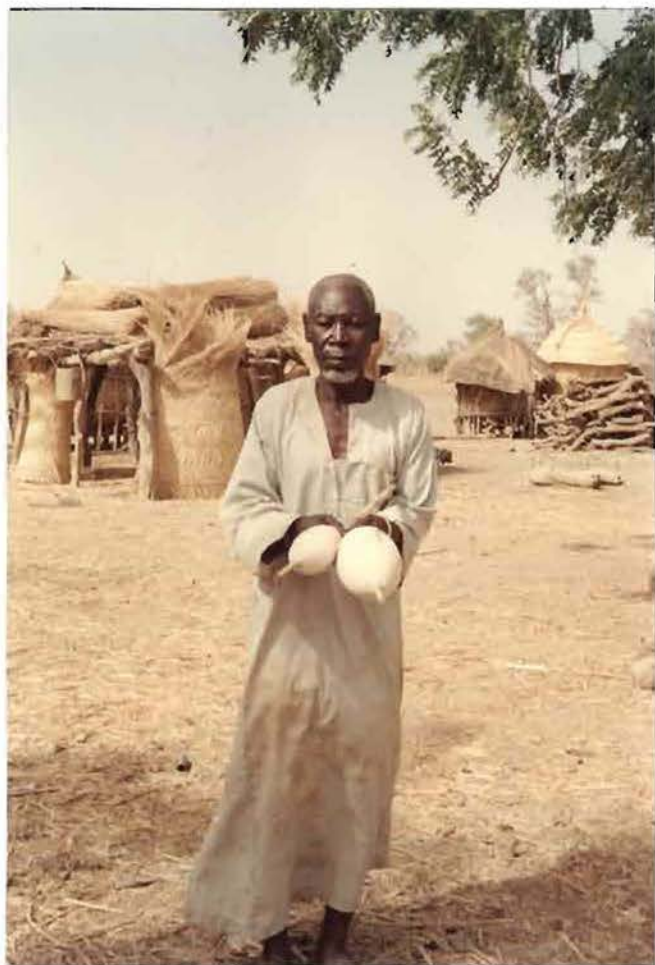


Photo 4

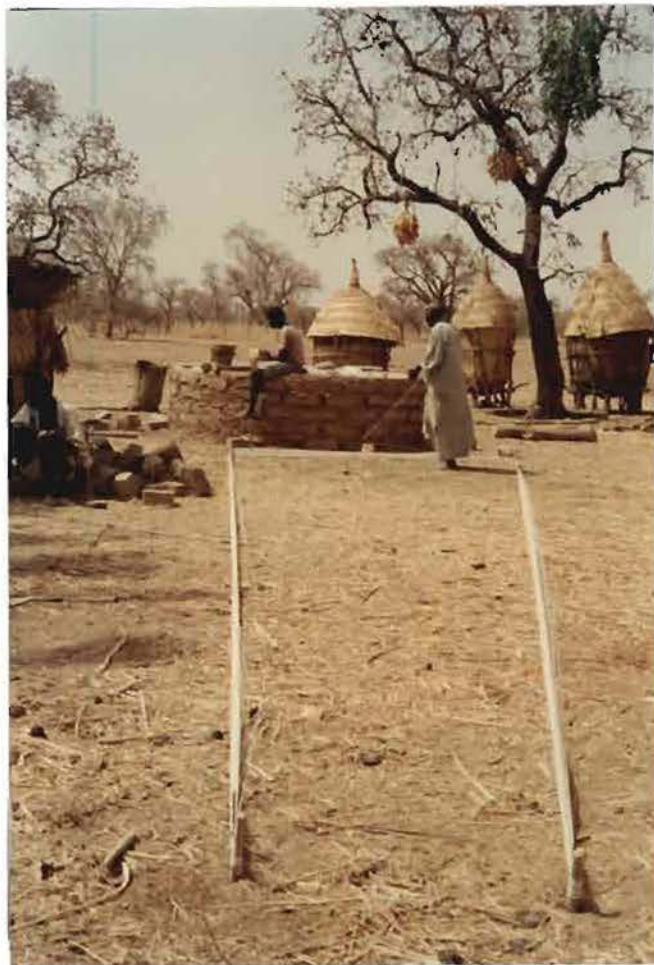


Photo 3 : Fuseau de fils servant à réaliser la chaîne.

Tisserand : Tendaogo Ilboudo, 67 ans, tisserand agriculteur,
enquête du 31 mars 1992 à Soulgo.

Photo 4 : Un tisserand au travail.

tisserand : Tendaogo Ilboudo, 67 ans, tisserand-agriculteur,
enquête du 31 mars 1992 à Soulgo

Planche photo N°3 : Matériaux servant à préparer la chaîne.

Photo 5



Photo 6

Photo 5 : Piquets verticaux et obliques.

Photo 6 : Fils entrecroisés lors de la préparation de la chaîne.

Source : Enquête du 31 mars 1992 à Soulgo auprès de Tendaogo ILBOUDO, 67 ans, tisserand-agriculteur.

Au niveau de l'angle que forme les piquets obliques et rectangulaires, s'observe un entrecroisement des fils de chaque côté du rectangle (5) . L'entrecroisement des fils est réalisé à l'aide d'un bâton de tige de mil avec un bout recourbé . Ce bâton est appelé *kânkare* en *mooré*. L'entrecroisement permet de diviser les fils en deux nappes de fils pairs et impairs. C'est un procédé qui consiste à prendre des fils et à laisser d'autres. C'est pourquoi dans le jargon du tissage on parle de "fils pris" et "fils laissés". Le nombre varie en fonction de la grosseur des fuseaux. Ainsi, on peut avoir:

$$13 \times 4 = 52 \text{ fils}$$

$$20 \times 4 = 80 \text{ fils}$$

$$24 \times 4 = 96 \text{ fils}$$

$$25 \times 4 = 100 \text{ fils}$$

La présence du chiffre 4 s'explique par le fait que les fils dévidés des fuseaux se comptent par nombre de quatre. On les appelle *djînbila* (1) . A la séance de préparation de la chaîne à laquelle nous avons assisté à Soulgo, la chaîne était composée de $17 \times 4 = 68$ fils. Ce qui, selon le tisserand, correspond à un pagne de sept bandes.

Après avoir obtenu le nombre de fils désiré, le tisserand attache les fils impairs et surtout éviter qu'ils se mélangent. La chaîne ainsi préparée se présente sous forme de pelote (2) prête pour être montée sur le métier.

La préparation de la chaîne peut durer environ deux heures de temps ou plus. Tout dépend du nombre de personnes qui font le travail.

3.3.2 La préparation de la trame

Le fuseau qui doit servir à la préparation de la trame se compose de fil grossier. Le fil obtenu est alors enroulé sur un tourniquet qui est un instrument fait de deux planchettes croisées sur un axe vertical et prolongées chacune par un tige à droite de chaque extrémité.

(5) Confère planche photo N° 3 P.53.photo 6

(1) 1 djînbila = 4 grains de fils.

(2) Confère planche photo N° 4 P.55.photo 7

Planche photo N°4 : Présentation finale de la chaîne.



Photo 7

Photo 7 : Pelote de chaîne qui sera installée sur le métier à tisser.

Source : Enquête du 31 mars 1992 auprès de Tendaogo ILBOUDO, 67 ans, tisserand-agriculteur.

La trame s'obtient par canetage. Le canetage est le bobinage du fil autour de la canette. A Soulgo, le canetage se fait à l'aide d'un outillage fabriqué par le tisserand. Mais il peut également se faire de façon mécanique. Le fil ainsi bobiné sera introduit par la suite dans la navette pour constituer la trame.

Après l'exécution de la première étape des travaux, le reste des tâches se déroule à l'atelier.

CHAPITRE 4: LE TRAVAIL A L'ATELIER.

Le travail à l'atelier constitue la deuxième étape importante du tissage. C'est cette étape qui aboutit à la réalisation de la bande d'étoffe. Afin de mieux percevoir l'organisation du travail au sein de l'atelier, nous allons aborder les aspects suivants à travers ce chapitre :

- présentation de l'atelier.
- le type de métier à tisser.
- description et signification des éléments constitutifs du métier à tisser.
- l'installation des fils sur le métier.
- le tissage proprement dit.
- le produit fini.

4.1 Présentation de l' " atelier ".

Contrairement au forgeron, le tisserand n'abrite jamais son atelier construit (1). Pourquoi ? C'est une question de à laquelle la tradition orale n'apporte pas de réponse. Pourtant Seïdou SAWADOGO (2) avec qui nous sommes d'avis reconnaît que " rien ne se fait au hasard chez l'Africain ". Le choix, l'emplacement et la disposition de l'"atelier" doivent avoir des raisons que la tradition orale ne donnent pas. Tantôt, le tisserand s'installe sous un gros arbre ombrageux (3) tantôt sous un hangar. Il travaille individuellement ou regroupé. En groupe, les tisserands présentent des alignements spectaculaires de métiers à tisser. Chacun construit son cadre, prépare lui-même ses accessoires qu'il range en fin de journée.

4.2 Le type de métier à tisser

Comme dans toute l'Afrique de l'Ouest, le métier à tisser, ou *Suntedo* en *mooré*, utilisé à Soulgo est un modèle très simple. Il est dit de " type soudanais ". Son origine est controversée

(1) C'est la raison pour laquelle nous avons mis le terme atelier entre guillemets.

(2) Têgsoba de Goupana (enquête du 26 mars 1992).

(3) Confère planche photo N° 5 P.58 photo 8

Planche photo N°5 : L'atelier de tissage.**Photo 8**

Photo 8 : Atelier de tissage à Soulgo.

Tisserands : (de gauche à droite) :
Noraogo DAKOURE (Tengsoba de Soulgo, Landaogo KABORE et Barthie
NANA (chefs coutumiers de quartiers).

Source : Enquête du 10 février 1991 à Soulgo auprès des habitants du village
parmi lesquels les tisserands ci-dessus cités.

par tous les auteurs qui se sont penchés sur la question. En fondant sa théorie à partir des travaux de ses prédécesseurs à savoir Delafosse, Baumann et Westermann, Ch. Monteil, Boser affirme qu'en Afrique de l'ouest, deux grands centres de développement des arts textiles indépendamment l'un de l'autre, avaient fait leur apparition. Il s'agit de l'aire du tissage Sud-Nigerian et l'aire du tissage Soudanien.

L'aire du tissage Sud-Nigerian se caractérise par le métier vertical (1) suivant l'évolution technologique dans le temps, les premiers métiers à tisser construits par l'homme étaient verticaux, semblables aux parois des cabanes. Ce type rudimentaire de métier à tisser, bien que perfectionné par la suite, demeura durant des siècles sous la forme du métier vertical. C'est un métier actionné aujourd'hui par les femmes.

L'aire du tissage Soudanien est caractérisée par le métier horizontal (2) . Ce type de métier est actionné par les hommes et s'étend à presque toute l'Afrique occidentale. En Egypte, on trouve des peintures des premiers exemples de métiers horizontaux sur lesquels on tissait de fines toiles de lin qui servaient à entourer les momies. Ces premiers métiers horizontaux sont formés simplement par deux bâtons entre lesquels la chaîne est tendue et sont attachés à deux points fixes (arbres pieux, poutres etc) ou à un point fixe ou à au ceps même du tisserand par une sangle dorsale. Ce type de métier est encore employé de nos jours par quelques tribus " primitives " d'Afrique centrale et d'Amérique du Sud. C'est beaucoup plus tard (au moyen âge) que le métier horizontal du type " à tension " fit son apparition en Europe.

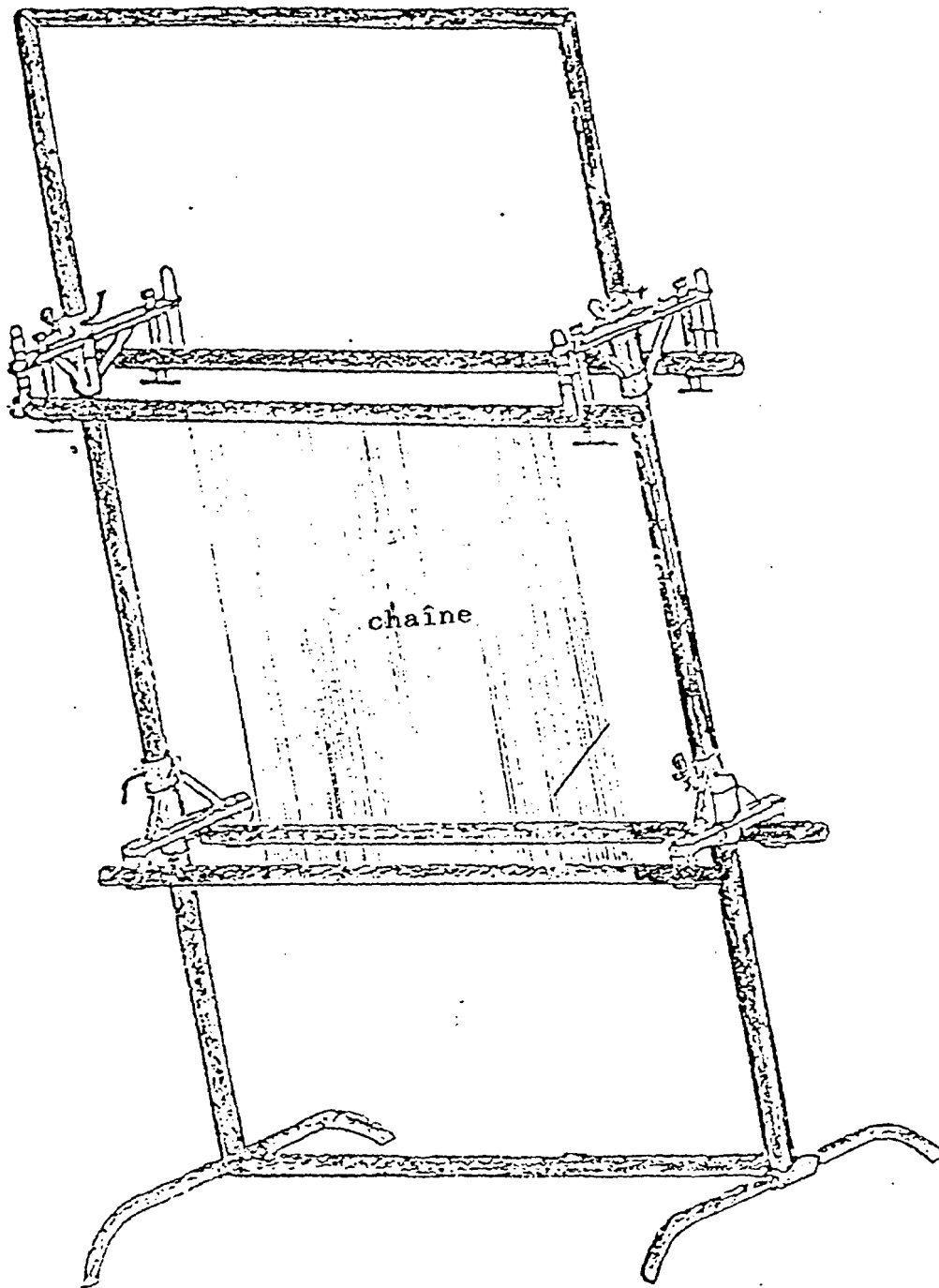
L'aire du tissage Sud-Nigerian se prolonge dans le nord-Nigeria, le Bénin et le Togo, régions et pays où le métier vertical se rencontre et croise avec le métier horizontal.

La diffusion ou transmission de l'artisanat des textiles tissés à travers toute l'Afrique de l'Ouest se serait effectuée à partir de ces foyer primaires. Dans le cadre de notre travail, c'est le second foyer qui nous intéresse. Car le métier à tisser utilisé par les tisserands à Soulgo est de type horizontal.

(1) Confère figure N° 3 P.60.

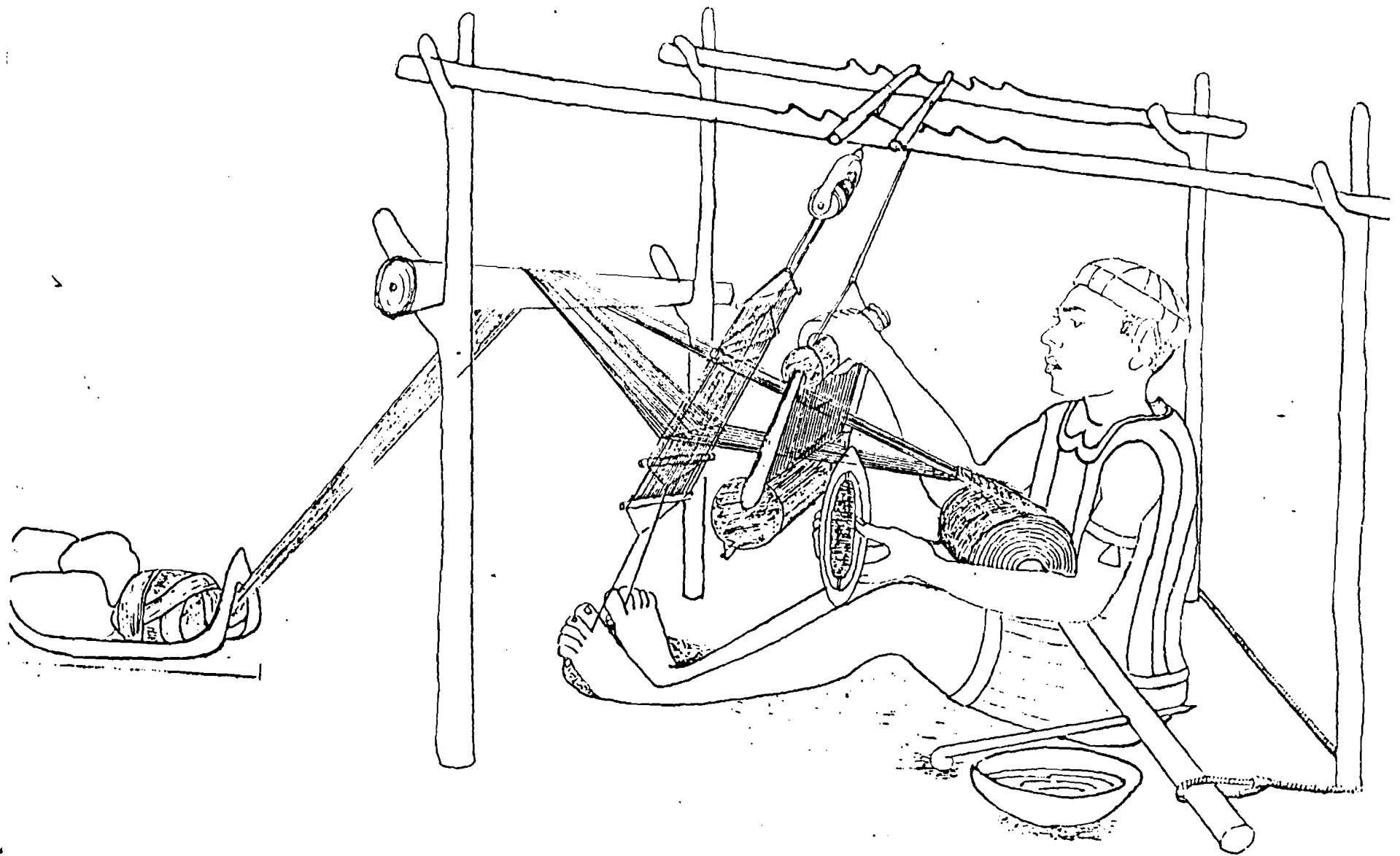
(2) Confère figure N° 4 P.61.

Figure N°3: UN METIER A TISSER VERTICAL



Source : Rapport technique : projet d'assistance technique PNUD/ONUDI.
D'après l'étude de M.E. Caline (consultant textile ONUDI),
P. Annexe IX

Figure N° 4: UN METIER A TISSER HORIZONTAL /SUNTEDO



Source : Rapport technique : projet d'assistance technique PNUD/ONU DI.
D'après l'étude de M.E. Caline (consultant textile ONU DI), Annexe I

D'un type déjà évolué et perfectionné malgré son apparente simplicité, le métier horizontal, selon Renée-S. BOSER (1), serait originaire du Proche-Orient et aurait été transmis par des sémites (non arabes) et des Peuls Sahariens. Une des caractéristiques de ce type de métier est qu'il est transportable. Et la transmission serait allée de paire avec celles des techniques de la laine. L'industrie de la laine n'existant à l'époque que parmi les groupes Peuhls possédant des moutons à laine. Ainsi, c'est à partir de la manufacture des tissus de laine que se développa plus tard celle des étoffes en coton.

Mais là où se pose le problème avec les tisserands de Soulgo, c'est que ces derniers ne reconnaissent pas avoir acquis les techniques du tissage, ni le métier à tisser auprès du groupe Peuls. Mieux encore, considéré comme des *Yônyôose*, ils ne partagent pas de liens matrimoniaux avec les Peuls. Selon les informations que nous recueillies à Soulgo, c'est un sacrilège pour un *Yônyôaga* d'avoir des rapports sexuels avec un Peul. S'il l'ose, il devient dès lors un être maudit, exposé à une mort accidentelle. En cas de mort qui n'est liée à un accident de la circulation, son corps se décompose d'une manière extraordinaire permettant ainsi aux avertis de déduire que de son vivant il a eu un contact intime avec un Peul.

Donc en ce qui concerne la transmission du métier à tisser, il nous est difficile d'affirmer, à l'état actuel de nos connaissances, que cela a été l'oeuvre des Peuls. Mais la question que l'on pourrait se poser en retour est la suivante: est-ce parce que le Peul aurait rendu service au *Yônyôaga* en lui apprenant à tisser que les liens matrimoniaux sont interdits entre les groupes ethniques? Car la tradition orale paraît muette quant aux fondements de l'interdiction des relations matrimoniales entre le peul et les *Yônyôose*.

Concernant l'arrivée des Peuls au *môogo*, le lieutenant Marc (2) écrit: " c'est probablement à la suite à l'installation des Mandé-Dioulas que les Peuls firent à leur tour leur apparition dans le pays moosi ". Mais dans le point consacré à la genèse de Soulgo, nous avons vu que le tissage

(1) - Boser-S.(Renée), Les tissus de l'Afrique occidentale, Bâle, 1972, 217 pages
 - Boser-S.(Renée), Recherche sur l'histoire des textiles traditionnels tissés et teints de l'Afrique occidentale, Bale, 1977, 339 pages.

(2) Lieutenant (Marc), le pays moosi, Paris, 1905, P. 143.

était antérieur à l'arrivée des yarsé au moogo (XVIe-XVIIIe siècle). Le rôle des yarsé et des Maransé a été d'améliorer la qualité des produits du tissage par les teintures.

4.3 Description et signification des élément constitutifs du métier à tisser (1)

" On ne saurait écrire une monographie du métier à tisser sans y mettre le tisserand et ses balancements" (2) . En effet, les métiers artisanaux sont de grands vecteurs de la tradition orale. L'oeuvre des artisans est grande parce qu'elle "imite" la création divine.

Chez les Bambara par exemple, la tradition enseigne que "*Maa Ngala*" (3), en créant l'univers, y a laissé des choses inachevées afin que "*Maa*" (4) les complète et les modifie en vue d'un achèvement. L'oeuvre artisanale consiste donc à répéter ou à reprendre la création, et cela par le truchement de la parole. Chaque métier traditionnel fourmille de symboles. Ainsi:

" Le forgeron forge la parole,
Le tisserand la tisse,
Le cordonnier la lisse en la carroyant ". (5)

4.3.1. Le bâti

C'est la partie fixe du métier à tisser. Il est composé de morceaux de bois appelés *kordaado* enfoncés dans le sol. Ces quatre morceaux de bois sont reliés plus haut par les deux autres bois dans le sens de la longueur. Ce sont des *korkaamse*. Les *korkaamse* sont traversés au milieu par un autre morceau de bois disposé dans le sens de la largeur et qui sert de support à la poulie.

(1) Confère figure N° 5 P.64.

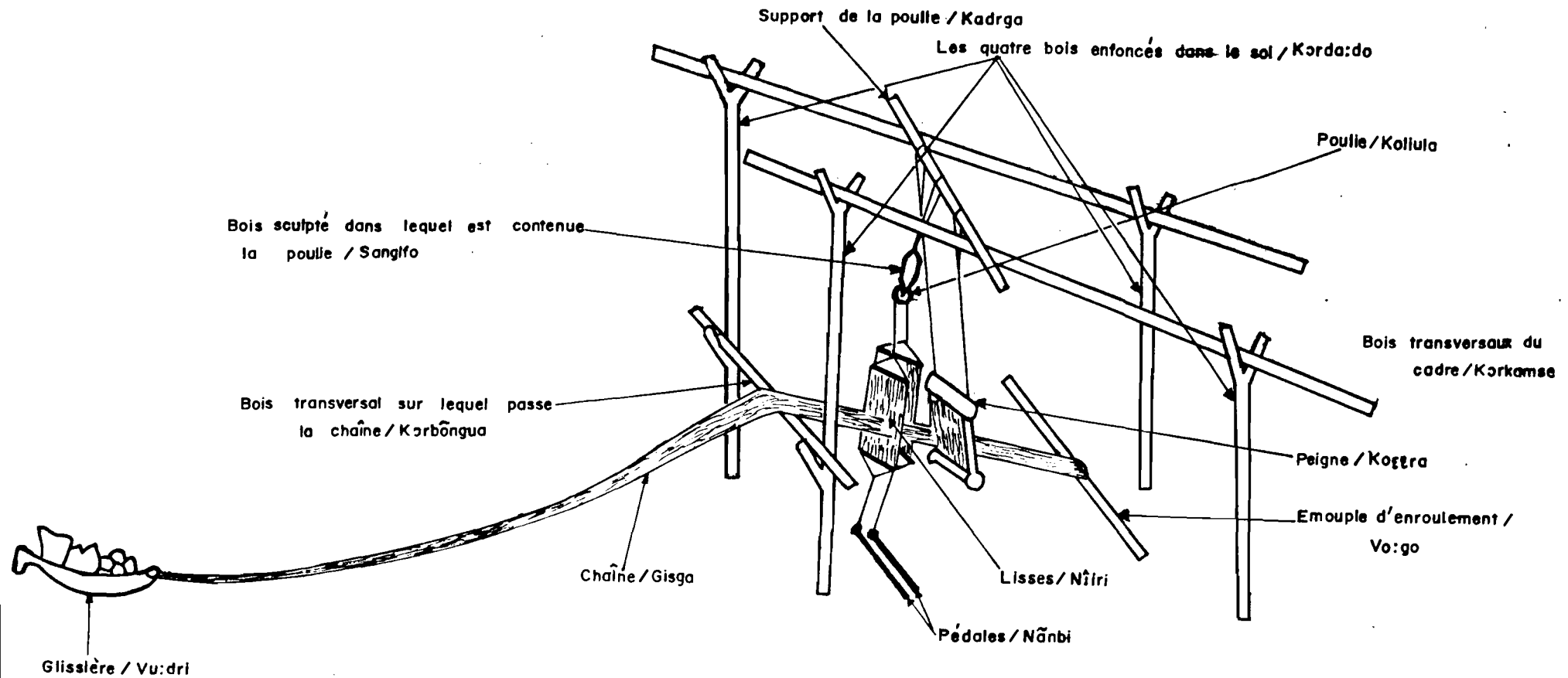
(2) Griaule (Marcel), "les symboles des arts nègres",
L'art nègre, présence africaine, Paris, 1966, P. 25

(3) UNESCO, Histoire générale de l'Afrique, T1, UNESCO, Paris, 1986, P.103.

(4) Idem, *ibidem*, P. 103

(5) Idem, *ibidem*, P. 103

Figure N° 5 : LES DIFFERENTES PARTIES D'UN METIER A TISSER HORIZONTAL



Source : observation sur le terrain.

Dessin : DABIRE E. U.O.

On l'appelle *kardga*. Les deux *kordaado* de l'avant sont également traversés par un autre morceau de bois placé dans le sens de la largeur et sur lequel passe la chaîne tendue vers l'avant du métier à tisser. Il est désigné sous le terme *korbôngua* en *mooré*. L'ensemble forme une cage assez rudimentaire d'environ 1,50 m de côté. Le bâti est construit à l'ombre d'un arbre ou protégé par un toit de feuilles ou une natte. Les huit principaux bois de la charpente symbolisent par les bois verticaux, les quatre éléments- mère (terre, eau, air, feu) et les quatre points cardinaux, et par les bois transversaux, les quatre points collatéraux. A ces huit bois, s'ajoute le tisserand lui-même pour constituer neuf éléments qui représentent les neuf classes d'être, les neuf ouvertures du corps (portes des forces de la vie), les neuf catégories d'hommes chez les peuhls.

Après le bâti, on peut également distinguer, sur un métier à tisser horizontal, une partie mobile ou harnais dont les divers éléments sont reliés au bâti. Ce sont les: les lisses, la poulie, les pédales, le peigne, la navette et l'ensouple d'enroulement.

4.3.2. Les lisses (1)

Les lisses ou encore *nîrî* sont au nombre de deux sur le métier à tisser. Elles sont formées par une trentaine ou quarantaine et même parfois plus de cordelettes ou *nîbila*. Elles se comptent par nombre de quatre tout comme dans la préparation de la chaîne que nous avons évoquée plus loin. Quatre cordelettes équivalent à un *nîbila* (4 cordelettes = 1 *nîbila*). A Boussé (2) où nous avons eu l'occasion de les compter, elles étaient au nombre de $14 \times 4 = 56$ cordelettes. Les lisses sont tendues parallèlement entre deux baguettes de bois larges de 18 à 22 cm selon la largeur des bandes à tisser. Chacune de ces cordelettes est trouée d'une maille ou oeil au milieu et où passe chaque chaîne.

Contrairement aux *Moosé*, les Dogons interprètent le sens des lisses de la façon suivante: " en ouvrant et en refermant sa mâchoire, le génie recréait le mouvement de va et vient des lices

(1) Confère planche photo N° 6 P.66 photo 9.

(2) Enquête du 3 Avril 1992 à Boussé auprès de Rémisgo Ouédraogo, tisserand, 87 ans.

Photo 9

Photo 10



Photo 11

Photo 9 : Les lisses

Photo 10 : La poulie dans un arceau de bois sculpté.

Photo 11 : Le peigne.

Tisserand : Noraogo DAKOURE, 70 ans
chefs de terre (Tengsoba) de Soulgo.

Source : Enquête du 10 février 1991 à
Soulgo auprès des tisserands dont
Noraogo DAKOURE.

qui montent et descendent pour permettre le passage du fil de la trame enserré alternativement dans le passage des fils pairs et impairs de la chaîne qui s'entrecroisent pour former le tissu"(1).

La fabrication des lisses est un long travail assumé par des non tisserands qui les vendent ensuite toutes prêtes.

Mais le tisserand lui même peut les fabriquer. Ainsi, les cordelettes nouées, de part et d'autre de chaque baguette, sont reliées en haut à la poulie et en bas aux pédales.

4.3.3 LA poulie (2)

La poulie ou *Koliula*, est une bobine en bois incisé en son milieu . Elle guide le fil reliant les deux rangs de lisses et leur permet de glisser de haut en bas. La poulie est souvent placée dans un arceau de bois sculpté. Cet arceau en bois est appelé *Sânglfo* en *mooré*. La poulie n'a pas une signification particulière chez les tisserands de Soulgo. Ils l'appelle *koliula*, parce qu'elle émet un bruit semblable à celui de l'oiseau. En outre, la poulie signifie grincement de la parole.

4.3.4 Les pédales

Les pédales ou marches sont aussi appelés *nâabi*. Ce sont deux tiges de bois reliées aux lisses qu'elles actionnent alternativement. Sous l'action des pédales, les lisses basculent. Le va-et-vient des pieds du tisserand est censé proférer le langage suivant:

" *Fonyonko! Fonyonko!*

Dualisme! Dualisme!

Quand l'un s'élève,

l'autre s'abaisse ".(3)

(1) Anquetil (Jacques), le tissage, édition du chêne, Paris, 1977, P. 8.

(2) Confère planche photo N° 6 P.66 photo 10.

(3) UNESCO, Histoire générale de l'Afrique, T1, UNESCO, Paris, 1986, P.104.

4.3.5 Le peigne (1)

Le peigne ou battant, s'appelle aussi *Koeera* en *mooré*. C'est un cadre en bois de 20 à 25 cm de côté. Sa partie inférieure en bois massif et poli est plus lourde pour faciliter l'écran. A l'intérieur de ce cadre, les dents sont disposées parallèlement les unes aux autres.

En pays *moaga*, les matières premières servant à la fabrication des dents du peigne sont chronologiquement les tiges du petit mil, les ficelles en coton, et les brins de cocotier. Ces brins de cocotier sont d'usage récent (XVIe-XVIIIe siècle) et seraient l'oeuvre des marchands qui assuraient l'importation de la cola de la côte au *môogo* (les yarsé en occurrence).

Ces brins de cocotier sont séparés par un interstice de 2 à 3 mm selon la grosseur du fil à passer. Les dents du peigne se comptent également par nombre de quatre tout comme dans le cas du décompte des lisses. Ainsi, on peut avoir des peignes de $17 \times 4 = 68$ dents. Ce chiffre peut varier.

4.3.6 La navette (2)

La navette se compose de trois éléments que sont:

- *gumba*, c'est un morceau de bois sculpté sous forme d'une petite pirogue et qui contient la trame. Sa longueur peut être estimée à 17 cm.

- *gumpure* ou *gumpuri* (tout dépend de la prononciation) est un bâtonnet en bois ou en bambou. Ce bâtonnet est introduit dans le *gumba*.

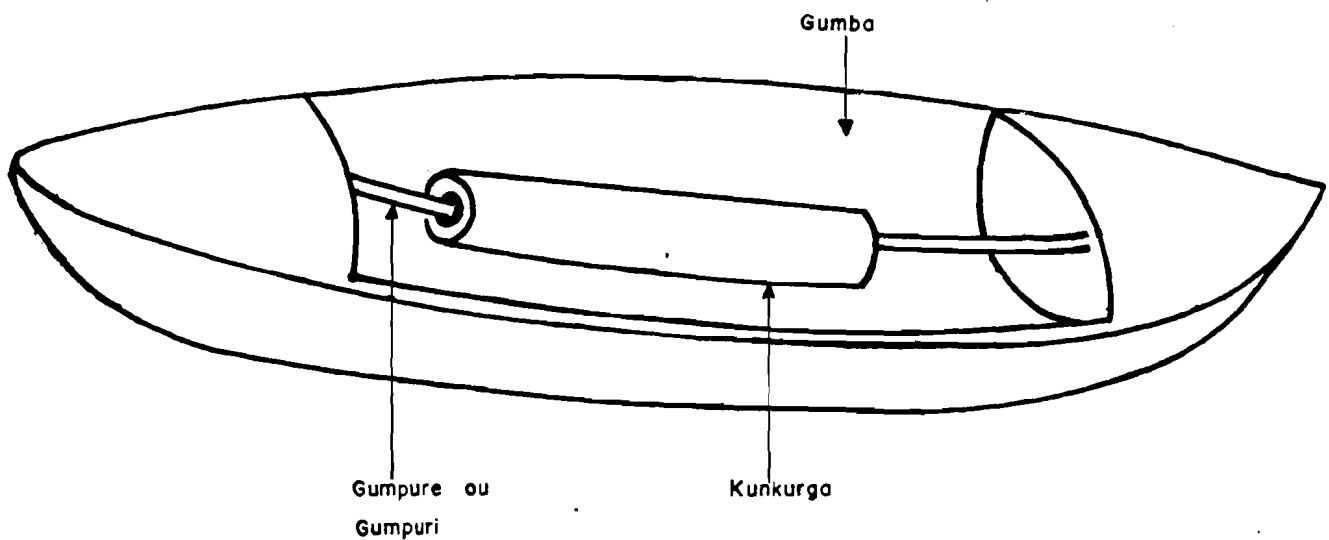
- *kunkurga*, c'est la canette ou la pièce autour de laquelle est enroulée la trame. Elle peut être en bois ou en bambou.

La navette, d'une façon générale, comporte des trous par lesquels le tisserand fait passer les fils en couleur pour réaliser des motifs. Celle que nous avons observée à Soulgo comportait trois trous disposés de la façon suivante: deux trous situés sur les deux côtés opposés du *gumba* et un trou situé sur un des deux côtés parallèles. Les trous des côtés opposés permettent de placer

(1) Confère planche photo N° 6 P.66 photo 11

(2) Confère figure N° 6 P.69.

Figure N° 6 : LA NAVETTE



Source: SCOTT (Sarah), "Les méthodes de tissage employées à Niamey et au Niger", Mukara Sari, Volume 4 fascicules 1 et 2, Niamey, 1985, p.49.

Dessin: DABIRE E., U.O.

gumpuri ou (*gumpure*) contenant *kunkurga* dans *gumba*. Les autres trous situés sur les deux côtés opposés servent à faire sortir la trame pour en faire les mouvements de va-et-vient qu'exécute le tisserand. De son côté, la navette dit:

" je suis la barque du destin.
 Je passe entre les récits de la chaîne,
 qui représente la vie.
 Du bord droit, je passe au bord gauche,
 en dévidant mon intestin (fil),
 pour contribuer à la construction.
 Derechef, du bord gauche,
 je passe au bord droit,
 en dévidant mon intestin.
 La vie est perpétuel va-et-vient,
 un don permanent de soi ". (1)

4.3.7 L'ensouple d'enroulement

L'ensouple d'enroulement ou *vo:go*, est une tige en bois allongée de forme cylindrique sur laquelle s'enroule progressivement la bande tissée à mesure que le travail avance. Il est soutenu par une corde appelée *korsalbre*. L'ensouple d'enroulement est percé d'un trou du côté droit dans lequel est introduit une barre de fer ou *kânûnga*. Son rôle est de faire progresser l'enroulement de la bande d'étoffe autour de l'ensouple.

En pays *moaga*, les espèces de bois qui interviennent dans la fabrication des éléments du métier à tisser ne font pas l'objet d'un choix particulier. Pour fabriquer la poulie par exemple, le sculpteur peut se servir des espèces suivantes: *kagdga* (*Detarium myrocarpa*), *kondré* (*Terminalia avicennoides*), *noînga* (*Crossopteryx febrifuga*), *tchegla* (*Accacia nilotica*) et *gaanka* (*Diospyrus mespiliformis*). Après cette description des différentes composantes du métier à tisser

(1) UNESCO, Histoire générale de l'Afrique, T1, UNESCO, Paris, 1986, P.104.

suivie de leur signification, nous allons voir comment procède le tisserand pour installer les fils sur le métier à tisser.

4.4. L'installation des fils sur le métier

L'installation des fils sur le métier est une étape très délicate à laquelle l'artisan procède avec beaucoup plus de soins. Les principales techniques sont le remettage et le piquage en peigne.⁽¹⁾

A une extrémité, nous avons la chaîne roulée en pelote. Cette chaîne est posée à 10 ou 12 m et parfois plus devant le métier. Le rouleau de fils à tisser non déplié (pelote) symbolise le système de demain.

Pour obtenir la chaîne bien tendue devant le métier, le tisserand utilise une pierre ou un instrument métallique qu'il pose sur la pelote et l'ensemble forme ce qu'on appelle glissière ou *vu:dri* en *mooré*. Le poids de la pierre ou de l'instrument métallique permet à la pelote de chaîne de progresser au fur et à mesure que le travail avance.

L'autre extrémité de la mèche, déroulée et tendue jusqu'au métier, est passée fil à fil successivement dans les mailles de chaque lisse (remettage), puis entre les dents du peigne (piquage en peigne) avant d'être nouée sur l'ensouple d'enroulement.

4.5. Le tissage proprement dit

Le tissage traditionnel est un métier d'homme. C'est ce qui fait d'ailleurs sa spécificité, contrairement au tissage moderne où nous pouvons observer des femmes actionnant le métier horizontal. Le tissage traditionnel n'a jamais été une activité féminine.

Avant d'entamer son travail, le tisserand touche chaque pièce du métier en prononçant des invocations. Ensuite, les gestes du tisserand, rapides et précis, consistent avec les pieds à appuyer tour à tour sur chaque pédale pour actionner les lisses de haut en bas et de bas en haut. Ce qui déclenche l'ouverture en deux nappes (fils pairs et fils impairs) et avec la main, il lance sa

(1) Confère vocabulaire technique pour plus d'explication

navette entre les deux nappes, une fois dans un sens avec la main droite, une fois dans l'autre avec la main gauche. La main libre tassant chaque fois la trame contre l'ensouple d'enroulement. Les gestes du tisserand consistent en huit mouvements de va et vient (les pieds, les bras, la navette et le croisement rythmique de la trame) qui correspondent aux huit bois de la charpente et aux huit pattes de l'araignée mythique qui enseigna sa science à l'ancêtre des tisserands. En effet, dans beaucoup de mythes, la lune est conçue comme une immense araignée qui guide tous les destins. Symboliquement, l'araignée ou *sulga* (1), est le lien ombilical entre le créateur (le tisserand) et la création. Tissant sa toile, l'araignée est l'image des forces qui tissent nos destinées. Elle est maîtresse du destin. Elle le tisse et le connaît. Elle réalise l'unification cosmique par les liens qu'elle établit entre les quatre points cardinaux. Elle symbolise également par le fil qu'elle secrète, le lien entre le créateur et sa créature. Elle évoque aussi la fragilité de l'oeuvre terrestre et sa dépendance à l'égard du tisserand. Ce qui explique sa fonction divinatoire dans beaucoup d'ethnies africaines.

4.6. Le produit fini

Sur un métier à tisser horizontal, les étoffes sont tissées par bandes étroites atteignant parfois 30 cm de large. Ainsi, selon le témoignage des tisserands de Soulgo, il peut y avoir des étoffes de 7 à 15 bandes selon qu'il s'agit d'un pagne ou d'une couverture. Les bandes se mesurent par coudée et par doigt (2). La longueur de chaque bande est d'environ 2m50. Le

(1) Terme *moore* qui désigne à la fois une araignée et un tisserand.

Pluriel = *Sulse*

(2) Confère sous-chapitre unités de mesure dans les aspects économiques du tissage pour plus de détails.

(1) MAUNY (R), Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie, IFAN, Dakar, 1961, P. 441

(2) OUEDRAOGO (Idrissa), Les formes d'échanges économiques en pays mossi, Faculté des Arts et Lettres, Mémoire de Maîtrise, Montpellier, 1975, P. 34.

(3) Idem, *ibidem*, P. 34

(4) MAUNY (R) op. cité, P. 410.

(5) Idem, *ibidem*, P. 411

temps mis pour tisser le nombre de bandes désirées pour un pagne, une couverture et tout autre vêtement varie d'une demie-journée à une journée soit douze heures à vingt quatre heures.

C'est le point de surjet qui est principalement utilisé à l'aide d'une aiguille pour obtenir un assemblage bien à plat des lés (bandes). En pays *moaga*, le tissage et la couture étaient les spécialités des Yarsé. Ils confectionnaient de belles étoffes qu'ils vendaient sur les marchés. En ce qui concerne l'historique de l'aiguille, des fouilles ont montré que bien avant l'apparition du tissage, de nombreuses aiguilles en os et en ivoire avec des chas bien percés datant du paléolithique étaient utilisées en Europe.

En Afrique, l'homme fit des aiguilles avec le bambou, les os, les arrêtes de poissons, les plumes d'oiseaux (en pays *moaga*) et le fil avec de longues fibres végétales avant l'âge des métaux.

La bande de tissu qui s'enroule autour d'un bâton (ensouple d'enroulement) reposant sur le ventre du tisserand représente le passé.

Une fois réalisée, la bande d'étoffe devient un produit destiné à la consommation destinée aux marchés. Sa distribution et son importance dans le temps a nécessité une étude des aspects économiques et socio-culturels du tissage.

3ème Partie:
LES ASPECTS ECONOMIQUES ET
SOCIO-CULTURELS DU TISSAGE A SOULGO

D'une façon générale, les étoffes ont joué un rôle important dans le système économique ouest-africain en tant que produit de troc, les étoffes ont également servi de monnaie dans les transactions commerciales en Afrique occidentale.

A Soulgo, la vente de certains produits du tissage confère à l'activité une place de choix dans l'économie locale après l'agriculture et l'élevage.

Dans la société *moaga*, le tisserand tout comme son activité (le tissage) occupent une place privilégiée compte tenu de l'importance du vêtement chez les *Moosé* contrairement à d'autres groupes ethniques du Burkina Faso tels que les Lobi et les Gurunsi chez qui, jusqu'à une époque relativement récente, l'habit était rudimentaire voire inexistant.

L'aspect culturel du tissage réside au niveau du fait que depuis la pénétration Dagomba, les tisserands de Soulgo ont toujours été au service du palais royal de Ouagadougou. Depuis lors, il joue un rôle très important dans la vie socio-politique et culturel des *Moosé*.

CHAPITRE 5 : LES ASPECTS ECONOMIQUES DU TISSAGE A SOULGO

En raison du rôle joué par les étoffes sur le plan économique, il ne serait pas commode d'étudier les aspects économiques du tissage sans tenir compte des données ci-après:

- Les unités de mesures.
- Les moyens et les valeurs d'échanges.
- Les marchés, les routes et les moyens de transport.

5.1 Les unités de mesures.

Les dimensions des étoffes sont mesurées par coudée ou *Kântînga* en *mooré* pour la longueur et par "pouce" ou *nug yakmdé* en *mooré* pour la largeur. L'unité de mesure à la vente est soit la coudée, soit le "pouce". Dans le vocabulaire économique traditionnel, "pouce" et "doigt" renferment une même réalité et servent à mesurer l'*empan*. C'est une bande d'étoffe qui a servi de monnaie dans les échanges en Afrique et dont la longueur va du pouce au majeur. Raymond MAUNY (1) propose 16 cm pour la longueur de l'*empan*. Expliquant le procédé pour obtenir l'*empan*, Idrissa OUEDRAOGO (2) écrit que l'*empan* est mesuré par l'éloignement des extrémités du pouce et du petit doigt. La main la plus développée possible étant approximativement 25 cm (3) . Selon Idrissa OUEDRAOGO (4) toujours, l'*empan* servait également à mesurer les hauteurs de certains objets.

Lors de la préparation de la chaîne, les tisserands utilisent le pieds ou *nân* et le pas ou *nân Yakmdé* en *mooré* . Le pas qui est plus grand que le pieds sert à mesurer les grandes distances telles que la longueur entre les piquets. Il correspond à peu près à 1 mètre (5). Le pieds qui est plus petit que le pas intervient au niveau des petites distances telles que la largeur entre les

(1) Ouédraogo (Idrissa), Les formes d'échanges économiques en pays mossi, Faculté des Arts et Lettres, M.M, Montpellier, 1975, P.34.

(2) Idem, Ibidem, PP. 34-35.

(3) Idem, Ibidem, PP. 34-35.

(4) Idem, Ibidem, P.34.

(5) Idem, Ibidem, P.34.

piquets qui servent à préparer la chaîne. Il mesure environ 33 cm (1).

D'après Raymond MAUNY (2), la longueur de la coudée peut varier entre 47 et 48 cm. Contrairement à lui, Idrissa OUEDRAOGO (3) trouve 50 cm pour longueur de la coudée en pays *moaga*. Cette instabilité du système métrique traditionnel peut s'expliquer par le fait que, chez les *Moosé*, la coudée se mesure de l'extrémité du cubitus à celle du majeur. Par ailleurs, il existe une relation entre les dimensions des membres d'un individu et les dimensions moyennes acceptées (4). Cette relation est connue des populations. Ainsi, les hommes de faible taille doivent ajouter deux ou trois travers de doigt à leur coudée. Les plus grands prenant l'extrémité du petit doigt ou de l'annulaire plutôt que celle du médus. Le doigt qui est la plus petite unité de mesure équivaut à 2 cm d'après les études de Raymond MAUNY (5). En conclusion, nous pensons qu'il existe une interrelation entre les unités de mesure, les moyens et les valeurs d'échange dont il convient de saisir les contours pour comprendre certaines données de l'économie traditionnelle africaine.

5.2 Les moyens et les valeurs d'échange.

En Afrique occidentale, les moyens de paiements étaient variés, mais le troc était le plus pratiqué dans les échanges. En ce qui concerne le système du troc, il ne s'agissait pas de présenter n'importe quelle marchandise pour obtenir ce que l'on désirait. Selon le pays, il fallait du sel, du cuivre, des étoffes, des cauris et des chevaux. On se rendait au marché pour échanger son produit contre un autre dont on avait besoin: moutons, chèvres par exemple, contre des céréales, ou bien des céréales contre des fers de dabas. Le coton était échangé contre du mil et

(1) OUEDRAOGO (Idrissa), op. cité, PP. 34-35.

(2) Mauny (R), Tableau géographique de l'Ouest africain au Moyen Age d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie, IFAN, Dakar, 1961, P.441.

(3) OUEDRAOGO (Idrissa), op. cité, P. 34.

(4) Idem, Ibidem, P.34.

(5) Mauny (R), op.cité, P.410.



vice versa. Le mil contre le lait reste encore maintenu sur les marchés villageois où les *Moosé* échangent le mil contre le lait des peul.

En pays *moaga*, des ânes étaient échangés aux Haoussa pour des étoffes (1). En Afrique noire, le troc fut la première forme d'échange économique. Tout commerce se faisait par le troc. Il consistait à échanger directement un objet contre un autre. A l'instar du troc, les cauris, les chevaux et les esclaves ont parfois servi d'unités d'échange. Ainsi, en dépit de la pratique du troc, les cauris ont joué pleinement le rôle de monnaie à côté des bandes de coton et des baguettes de cuivre. L'or circulait très peu. De son nom scientifique *cypraea moneta*, le cauri serait originaire des îles Maldives où il a servi de monnaie dès le X^e siècle environ (2). Selon Seïdou SAWADOGO (3), autrefois, la quenouille était vendue à 5 cauris. Avec l'introduction des monnaies françaises, elle a coûté respectivement 10 sous, 20 sous, 50 centimes et de nos jours 25 F CFA tout comme une coudée de bande d'étoffe. Les pièces d'étoffe d'une longueur déterminée ont servi en maints endroits d'étalon monétaire. Cette pratique a été courante dès le XI^e siècle au Fezzan puis en pays Toucouleur avant de s'implanter solidement en Afrique noire au XII^e siècle particulièrement dans la région située entre le Niger et le Tchad (4).

Après un examen des différentes utilités des étoffes sur le plan commercial, nous allons procéder à l'étude des données entrant en ligne de compte dans les circuits de vente (marchés, routes et moyens de transport).

5.3 Les marchés, les routes et les moyens de transport

Les marchés étaient des places où les échanges intéressaient surtout les denrées agricoles et les produits de l'élevage. Ces marchés étaient couverts de petits hangars recouverts de palissades

(1) BINGER (L.G.C.), Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi, T1, Librairie Hachette, Paris, 1982, P. 498.

(2) Mauny (R), op. cité, P. 420.

(3) Seïdou SAWADOGO, Tengsoba de Goupana, 66 ans, Enquête du 26 Mars 1992 à Goupana.

(4) Mauny (R), op. cité, P. 420.

et dont les dimensions ne permettaient d'abriter que le marchand et ses produits contre le soleil. En cas de pluies, ces hangars deviennent inutiles.

Contrairement aux marchés dioulas comme celui de Bobo qui se tenait tous les cinq jours, ceux du " mossi " se tenait tous les trois jours (1). Ce cycle reste encore de nos jours maintenu dans les villages (2). En pays *moaga* (3), les marchés privilégiés étaient ceux de Mané et Wogdogo, compte tenu de leur situation géographique. En effet, le marché de Mané était particulièrement au centre du pays *moaga*, au carrefour d'un axe qui liait le plus grand marché du *môgo* septentrional (*yuba*) à celui du *môgo* oriental (*pwitenga*) et d'un autre qui liait Wogdogo à Kaya (4).

Selon les traditions recueillies à Soulgo (5), le marché de Ziniaré constituait le seul lieu important des transactions commerciales de l'ensemble de l'Oubritenga. Jusqu'à l'heure actuelle, ce marché continue à jouer un rôle économique prépondérant dans la région.

Les produits échangés sur les marchés sont très variés: étoffes, sel, baguettes de cuivre et Kola. Ces produits étaient généralement étalés sur des nattes, des peaux de bêtes (moutons, chèvres, boeufs) ou sur des tissus de cotonnade.

Les marchés ne connaissent pas cependant la même animation toute l'année. La plupart était presque inexistant pendant la saison des pluies. C'est, en effet, une période de l'année au cours de laquelle les populations sont occupées par les travaux agricoles et les voies de communication coupées par les cours d'eau, devenaient impraticables. Les échanges se faisaient donc surtout pendant la saison sèche.

Selon le Lieutenant Marc (6), les principales routes en pays *moaga* ne paraissent pas avoir changé. Ce sont (7):

(1) OUEDRAOGO (I), op. cité, P. 26.

(2) Idem, Ibidem, P. 26.

(3) KOUANDA (A), Les yarsé: fonction commerciale, religieuse, et légitimité culturelle dans le pays moaga, th 3è cycle, Paris, 1983, P. 191.

(4) Idem, Ibidem, P. 191.

(5) Enquêtes de février 1991 et mars 1992 à Soulgo auprès des tisserands, **pratiquement le long** de toutes nos enquêtes à soulgo.

(6) Lieutenant (Marc), Le pays mossi, Paris, 1905, P. 26.

- 1°- Tênkodogo - Kugpela - Wogdogo
- 2°- Kugpela - Paspânga - Tâgi - Zorgo - Mané - Wogdogo
- 3°- Jibo - Arbinda - Kelbo - Busma - Mané - Yako - Wogdogo
- 4°- Mané - Yako - Yaadtênga
- 5°- Mané - Tema - Yako - La

Pour transporter leurs produits hors du *môogo* (Djenné, Mopti, Tombouctou au Nord et Salaga, Kumassi au Sud), les Yarsé utilisaient l'homme et les animaux comme moyens de locomotion. Parfois, les Yarsé transportaient eux-mêmes leurs marchandises quand il s'agit de se rendre dans les marchés non-éloignés. Ils utilisaient par contre des esclaves porteurs qui cheminaient avec les ânes pour les longues distances. Avant de devenir une activité économique, le tissage fut l'oeuvre de l'Homme qui a manifesté le besoin de se vêtir.

(7) Barth in Kouanda (Assimi), Les yarsé: fonction commerciale, religieuse et légitimité culturelle dans le pays moaga, thèse 3è cycle, Paris, 1984, P. 191.

CHAPITRE 6 : LES ASPECTS SOCIAUX DU TISSAGE A SOULGO

L'importance du tisserand dans la société *moaga* et l'évolution actuelle du tissage traditionnel, nous amènent à examiner les points suivants:

- le statut social du tisserand et l'importance de son activité au sein de la société.
- les difficultés socio-professionnelles du métier.

6.1 Le statut social du tisserand et l'importance de son activité au sein de la société.

L'artisan, même spécialisé, est d'abord un agriculteur. Il travaille selon le rythme des saisons. Pendant la saison des pluies, il abandonne son métier artisanal pour se consacrer exclusivement à la culture de ses champs. Le travail agricole est souvent limité à trois ou quatre mois. C'est pendant la longue saison sèche que le paysan redevient artisan.

Il fabrique selon sa spécialité les objets utilitaires pour sa famille en vendant le surplus au marché. Les faibles ressources agricoles étant insuffisantes pour lui permettre de satisfaire ses besoins essentiels.

Chez les *Moosé*, la spécialisation dans le tissage n'aboutit pas à la division en caste du travail malgré certaines apparences. Par contre, dans les sociétés agro-pastorales peul (dans l'extrême Nord du BURKINA FASO) où l'organisation sociale s'appuie fortement encore sur des préjugés de castes, le tissage est un métier de "Bella".

Les "Bella" étant des esclaves ou des descendants d'esclaves au service des pasteurs.

A Soulgo, les tisserands ont un nom de louange qui se résume en ces termes: *Sulbi kon gon zaala*. Ce qui signifie que le petit tisserand ne se promènera jamais nu. En effet, le tisserand possède en permanence un morceau de bande d'étoffe dont il peut toujours se servir comme cache-sexe. En guise de symbole, dès la naissance d'un bébé de sexe masculin, celui-ci est

couché sur un morceau de bande d'étoffe (1) appelé *kïebga*. Il s'agit de la partie restante de la cotonnade tissée. Cette partie est sacrée et constitue très généralement la propriété du tisserand. Les fils du *kïebga* ne sont jamais coupés, de sorte que les prochains fils de la prochaine bande de cotonnade puissent être montés sur le métier à tisser. Les fils du *kïebga* sont donc le symbole de la continuité du tissage, du tisserand, de la vie.

Lorsque le bébé est de sexe féminin, il est laissé au soin des femmes. Une telle distinction peut s'expliquer par la répartition sexuelle des tâches lors de la confection des bandes d'étoffe. Par exemple, la fillette est laissée aux bons soins des femmes parce que en règle générale, l'égrenage et le filage sont des tâches purement féminines. En d'autres termes, les femmes ont pour devoir d'assumer l'initiation des jeunes filles et les hommes celle des jeunes garçons.

Les hommes ont pour tâche, l'apprentissage à l'actionnement du métier à tisser et l'initiation aux techniques de préparation de la chaîne et de la trame aux jeunes garçons. Les femmes apprennent aux jeunes filles la technique de l'égrenage et le maniement de la quenouille. Chez les jeunes garçons, l'apprentissage à l'actionnement du métier à tisser passe d'abord par le pédalage. C'est une étape qui peut durer au minimum deux mois.

Selon les témoignages recueillis à Soulgo, l'apprentissage commence dès l'âge de sept ans et à douze ans, l'enfant peut normalement tisser.

Par ailleurs, il est formellement interdit d'actionner un métier à tisser dans un état de nudité. Selon le témoignage de Rémisgo OUEDRAOGO (2), en raison de la rareté de l'habit dans le temps, un enfant pouvait atteindre l'âge de dix ans sans avoir de quoi se vêtir. Dans le cas où un adolescent voudrait s'initier aux techniques du tissage, il est obligé de se cacher le sexe avec une espèce de " chiffon " dont il se sert sous forme de caleçon.

L'actionnement du métier à tisser n'est pas une tâche féminine dans la société traditionnelle *moaga*. Pour cela, les jeunes filles n'ont pas le droit de s'approcher de l'atelier et encore moins du métier à tisser si ce n'est pour apporter de l'eau ou de la nourriture.

(1) Confère planche photo N°7.P.83.

(2) Rémisgo OUEDRAOGO, tisserand, 87 ans, enquête du 03 Avril 1992 à Boussé.

Planche photo N°7 : Kiêbga.

Photo 12



Photo 12 : Au centre : Bande d'étoffe étalée .

Pour résister à l'action du vent de sorte à faciliter la prise de vue, deux petits cailloux ont été déposés sur chaque côté de l'étoffe.

Source : Enquête du 10 février à Soulgo auprès des tisserands.

En outre, il est défendu aux enfants d'imiter le bruit du métier à tisser et le langage rythmé dont l'accompagne le tisserand. L'adolescent qui essaie de faillir à un tel interdit était soumis à une sanction. Celle-ci varie d'une région à une autre.

Ainsi, suivant le témoignage de Rémisgo OUEDRAOGO (1), le tisserand attachait symboliquement aux pieds de l'enfant une bande d'étoffe mince. De sorte que du retour de l'enfant à la maison, ses parents comprennent qu'il a commis une faute qu'il va falloir réparer. Ils sont alors tenus de payer une amende en nature d'unealebasse d'eau de farine (*Zomm Koom*) et un petit panier d'arachides non décortiquées. Ailleurs en pays *moaga*, l'enfant était sévèrement puni. Le tisserand lui ligotait les pieds et l'abandonnait au soleil jusqu'à ce que ses parents viennent présenter des excuses. De nos jours, ce sont des pratiques qui sont appelées à disparaître en raison des difficultés socio-professionnelles que rencontrent les tisserands.

6.2 LES DIFFICULTES SOCIO-PROFESSIONNELLES.

Depuis un certain temps, on remarque un recul de la profession de tisserand dû à plusieurs facteurs dont le principal est la raréfaction de la matière première. Le coton importé gagne de plus en plus du terrain dans les "industries" locales du tissage. Certaines régions (2) en sont arrivées à tisser uniquement avec du fil d'importation. Le fil local a été peu à peu abandonné puis remplacé par un fil d'importation de qualité et de colories souvent médiocres. La polémique actuelle se situe autour de la qualité des vêtements traditionnels et modernes.

Selon Dim DELOBSOM (3), "un grand nombre de chefs disent que les bandes de coton sont lourdes, encombrantes et gênent la marche". Contrairement au témoignage de Dim DELOBSOM, le Lieutenant Marc (1) pense que "les cotonnades d'exportation sont, en général, d'une qualité tellement inférieure qu'elles ne résistent pas à quelques lavages. Désireux de porter des vêtements mais cherchant de préférence des étoffes solides et durables, les Noirs de la forêt

(1) Rémisgo OUEDRAOGO, tisserand, 87 ans, enquête du 03 Avril 1992 à Boussé.

(2) C'est le cas à Bângrin dans la préfecture de Loumbila.

(3) DELOBSOM (Dim), L'empire du Mogho-Naaba, P. 225.

(1) Lieutenant (Marc), Le pays Mossi, Paris, 1905, P. 176.

s'adressent aux seuls commerçants consentant à leur fournir cette marchandise, aux caravaniers venant du Nord qui apportent à Salaga, Kintampo, et Coumassie des quantités chaque année plus considérable de cotonnades filées et tissées au mossi".

Ces deux témoignages nous montrent très clairement que le problème ne se pose plus en terme de qualité mais de jugement de valeur. De nos jours, il est beaucoup plus question du coût de revient de ces étoffes traditionnellement tissées. En effet, les objets artisanaux d'une façon générale et les tissus traditionnels en particulier coûtent plus chers que les produits industriels importés. Ce qui fait que le tisserand se voit exposé aux lois de la concurrence. A Soulgo, la tradition orale atteste que les jeunes d'aujourd'hui ne veulent plus s'adonner à l'activité du tissage. De peur que ces jeunes ne s'évadent du village, les parents ne prennent aucune mesure coercitive pour les contraindre à l'apprentissage de leur activité. Tout compte fait, ces mêmes parents sont tout de même optimistes quant à la perpétuité de leur activité dans le temps. Cet optimisme peut s'expliquer par la place que les tisserands de Soulgo occupe dans la vie culturelle des Moosé.

D'après tout ce qui précède, nous devons comprendre que la problématique de l'activité du tisserand se pose eu égard au contact de la civilisation Européenne (tissus modernes, colorants chimiques, de métiers à tisser plus performants etc.).

Dans la coutume, les dignitaires s'habillaient de cotonnades traditionnellement tissées. De nos jours, les trois quart des habits de dignitaires sont en percale ou en bazin.

La confection des bonnets des chefs ne révèlent plus des tisserands. Il est institué depuis un certain temps, des bonnets crochetés à multiples couleurs.

C'étaient les habitants de Béré (village dépendant dans le temps du "*Gounga-naba*" (1)), qui confectionnaient les bonnets appelés "*manfo*" fort prisés des chefs moosé au prix de 2000 à 3000 cauris.

Quelques notables portaient des bonnets faits à "*Wéogtinga* (Province du *Ouidi-naba*)" par les descendants de *Naaba Zombré* (vingtième successeur d'Oubri).

(1) DELOBOSOM (Dim), L'empire du Mogho-Naaba, P. 224

A Soulgo, les tisserands se sont convertis à d'autres activités et même si le tissu traditionnel est toujours la règle de la coutume, on constate que la friperie règne sans partage.

Dans les villages moosé que nous avons parcourus, nous avons constaté et les personnes interrogées nous l'ont confirmé.

- Pour les femmes, à la place du *lampê* (cache sexe traditionnel féminin) presque toutes les femmes portent maintenant la jupe. Le pagne noir (*fu-sablaga*) attaché aux reins et blanc (*peen-tâambo*) pour couvrir le torse ont cédé la place au corsage et au soutien-gorge.

- Pour les hommes, rare sont ceux qui portent encore le cache-sexe (*bênda* et *bend-leogo*) en cotonnade savamment tissé et cousu. Le court pantalon bouffant (*kurga*) appelé souvent par satire "le lièvre a gagné" même n'existe plus. Tout le monde porte désormais le pantalon occidental des friperies, le sous-vêtement ou le tee-shirt à publicité commerciale (marques de cigarettes), effigie de personnalités politiques etc.

En somme, le tissage traditionnel est en train de perdre son importance au profit des produits modernes. Le dualisme qui oppose la tradition à la modernité se retrouve-t-il au niveau du tissage ?

CHAPITRE 7 : Les aspects culturels du tissage à Soulgo

A Soulgo, les tisserands pratiquent un tissage conjoncturel. Ils ne tissent que pour habiller le *Môogo Naaba* lors de l'intronisation.

Dans le souci de présenter les modes vestimentaires et un catalogue des vêtements tissés à Soulgo, ce chapitre a été structuré ainsi qu'il suit:

- Pratiques quotidiennes, typologie et fonction des tissus.
- La confection des vêtements rituels du *Môogo Naaba* qui comporte les points suivants: la disparition du *Môogo Naaba*, la manufacture des vêtements de successeur et enfin l'expédition et la cérémonie de remise des vêtements.

7.1 Pratiques quotidiennes, Typologie et fonction des tissus.

Selon Dim DELOBSOM (1), le *Moaga* n'est pas obligé de porter constamment des vêtements chez lui. Chaque fois qu'il ne doit pas entreprendre un petit voyage, rendre visite à un parent ou à un ami éloigné de sa propre résidence, le *Moaga* se contente d'un cache-sexe (*bênda*) qui ne couvre même pas ses fesses, et d'une couverture. Autrement, il va le torse nu et aime faire voir qu'il est bien musclé.

Les femmes, lorsqu'elles se trouvent dans leurs cases et surtout quand elles se livrent au travail pénible d'égrenage du coton, elles remontent le pagne jusqu'aux cuisses. Ce qui les met dans un état de demi-nudité. Quant aux jeunes filles non pubère et non encore excisées, elles vont nues, si elles ne dissimulent pas leur sexe avec les chiffons d'un vieux pagne.

En cas de condamnation à mort, le *nabiga* (2) n'était pas assommé, il avait droit à être étranglé avec des bandes de coton (3).

La femme *moaga* n'avait guère plus de trois pagnes (4) . ce sont :

(1) DELOBSOM (Dim), L'empire du Mogho-Naaba, Editions Domat-Montchrestien, Paris, 1932, P.P.228-229.

(2) Enfant d'un chef.

(3) Lieutenant (Marc), op. cité, P.165.

(4) DELOBSOM (Dim), op. cité, P.P 226-227.

- *fu-bila* en *mooré* ou petit pagne . Il peut être blanc ou teint en bleu foncé à la longues franges qu'elle jetait sur les épaules ou sur la tête les jours de cérémonie.

- *fu-sablaga* en *mooré*; c'est un pagne indigoté qu'elle ne mettait que les jours de fêtes ou pour se rendre au marché.

- *fu-poko* en *mooré* ou grand pagne qu'elle portait tant qu'elle restait à la maison et qui est sont habit de travail. Elle l'enroule autour des hanches. Elle renouvelait cette garde-robe lorsque cela devenait nécessaire.

Seules, les femmes des *naabas* (1) et quelques notables avaient en plus des pagnes cités, le "godé" (2) , un pagne d'origines haoussa.

Les femmes des *naabas* nouvellement mariées portent un pagne sur la tête mais ne se voilent pas le visage (3)

Le vêtement des hommes comprend un vaste pantalon et une tunique sans manche d'une forme extrêmement simple. Les gens pauvres ou ceux qui se rendent au travail portent toujours au moins la bande d'étoffe entourant la ceinture et passant entre les cuisses (4).

Avant 1896 et jusqu'en 1916 (5), on pouvait rencontrer en Haute Volta (actuel Burkina Faso) les types suivants de vêtements (6).

1°- Pour les chefs, on a :

- *zangoego pelga* qui est un grand boubou fait d'un assemblage de bandes de coton de petite largeur et assez finement tissés. Cet habit était taillé et brodé par des spécialistes.

- *karfa*, c'est un boubou de couleur bleu foncé. Il est confectionné avec le même type de bandes que le précédent.

- *nufa*, c'est un boubou composé d'un grand boubou, d'un pantalon et d'une très belle étoffe tirant sur le gris foncé.

(1) C'est-à-dire chefs.

(2) DELOBSOM (Dim), op. cité, P. 227.

(3) Lieutenant (Marc), op. cité, P. 165.

(4) Idem, Ibidem, P. 165.

(5) DELOBSOM (Dim), op. cité, P. 223.

(6) Idem, Ibidem, P.P 223-224.

- *bauru*, c'est une couverture de couleur gris clair qu'on pouvait transformer à volonté en boubous et culottes.

2°- Pour les sujets, on a également :

- *koaglînga* et *dândaogo* qui sont des sortes de longues blouses à marche.

- *kurga* (1) qui est une culotte de couleur bleu foncée.

Selon Dim DELOBSOM (2), ces habits étaient importés au *môogo* par des Haoussa (*Zangoéto*) de passage et quelques Yarsé. A partir de 1919 (3), les différents tissus provenant des comptoirs européens, les riches bazins blancs ou indigotés remplacent de plus en plus les habits d'autrefois.

Ces étoffes sont transformées en boubous, culottes et blouses (*forkiya*).

A Soulgo, les tissus que nous avons pu recenser sont :

- Une couverture de treize bandes ou *fu-goabga* (4). Elle mesure entre 1m25 et 1m50 de large et entre 2m17 et 2m50 de long. Sa couleur varie du blanc au bleu foncé de l'indigo. Ce type de couverture intervient lors des cérémonies d'inhumation. Les couvertures de couleur blanche sont utilisées pour les personnes converties aux religions révélées (Islam, Christianisme), tandis que les couvertures bleues sont utilisées pour les animistes. Ainsi, toute personne adulte du village doit avoir en permanence sur lui ses vêtements d'inhumation. Pour les femmes, on utilise un pagne de treize bandes teintes en noir et un pagne de sept bandes en cotonnade blanche avant de recouvrir le corps avec la couverture de treize bandes (blanches ou noires). Aux hommes, on met un pantalon, un habit et un cache-sexe avant de recouvrir le corps à l'aide d'une couverture de treize bandes (blanches ou noires).

- Un pagne de douze bandes (5) désigné par les termes *fu-kasgân* et *fu-mâan* en *mooré*. Il est teint à l'indigo. c'est un type d'étoffe que les femmes attachent les jours de marché et qu'elles

(1) Le pluriel de ce mot est *Kursi*.

(2) DELOBSOM (Dim), op. cité, P. 224.

(3) Idem, Ibidem, P. 224.

(4) Confère planche photo N°8 P.90 photo 13.

(5) Confère planche photo N°8 P.90 photo 14.

Planche photo N°8 : Couverture et pagne de grandes dimensions.

Photo 13



Photo 14

Photo 13 : Couverture de treize bandes blanches.

A droite : Tipoko ZAGRE

Photo 14 : Pagne de douze bandes indigotées.

A droite : Benjamin ILBOUDO, étudiant en maîtrise de linguistique
à l'Université de Ouagadougou

font pendre à l'épaule (1). Les dimensions de ce pagne sont les mêmes que celles de la couverture d'inhumation.

- Un pagne de neuf bandes (2) ou encore *peen tâanbo* en *mooré*. Il sert à mettre les enfants au dos. Il mesure 2m de long et 1m de large. Ce pagne peut ou non être teint à l'indigo.

- Un pagne de sept bandes (3) appelé *peen tâanbo*. Il est de couleur blanche et mesure 1m37 de long et 80cm de large. Il peut aussi servir à mettre les enfants au dos.

7.2. La confection des vêtements rituels du Môogo Naaba

Spécialisés beaucoup plus dans un tissage conjoncturel, les tisserands de Soulgo sont chargés de confectionner les vêtements dont s'habillent rituellement les empereurs *moosé* lors de leur intrônisation et leur inhumation.

7.2.1 La disparition du Môogo Naaba

Dans les sociétés traditionnelles africaines d'une façon générale et chez les *Mossé* en particulier, le décès d'un roi ou d'un empereur ne s'annonce pas directement et n'importe comment à n'importe qui. Autrement dit, il existe des expressions particulières par lesquelles, des personnes bien précises sont chargées d'annoncer la nouvelle. Pour le cas précis du *Môogo Naaba* dont le pouvoir est d'une essence divine, comment peut-il mourir aux yeux de ses sujets ?

(1) Confère planche photo N°9 P.92 photo 15.

(2) Confère planche photo N°10 P.93 photo 16.

(3) Confère planche photo N°10 P.93 photo 17.

Planche photo N°9 : Style vestimentaire à Soulgo.

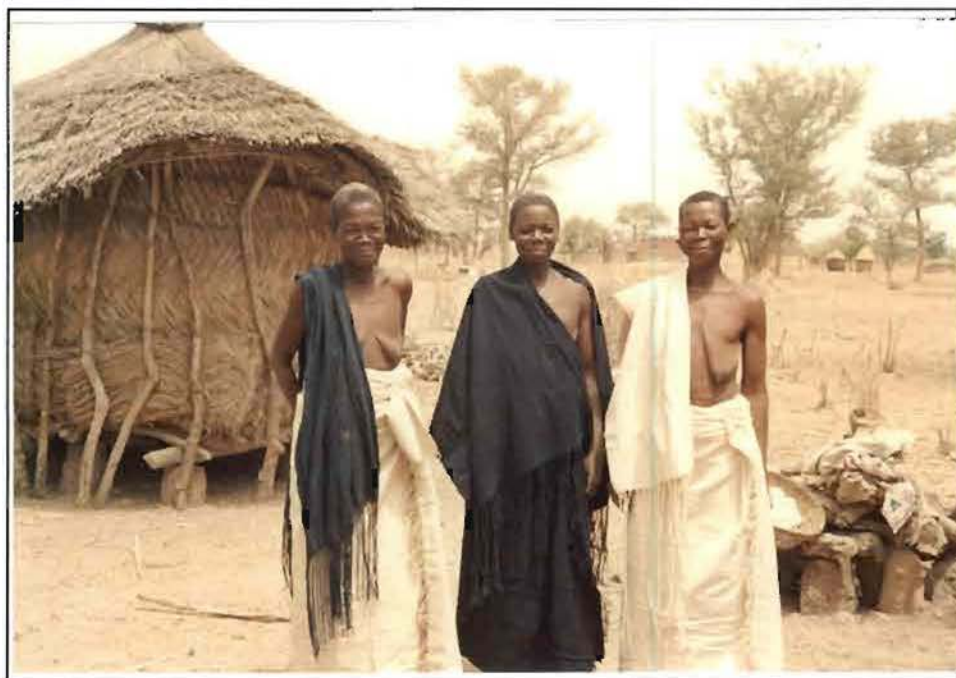


Photo 15

Photo 15 : (De gauche à droite) : Andm ILBOUDO, 47 ans,
Bila NANA et Koulga OUEDRAOGO, respectivement 45 ans, ménagères.

Source : Enquête du 23 mars 1992 auprès des femmes à Soulgo.

Planche photo N°10 : Pagnes de petites dimensions.

Photo 16



Photo 17

Photo 16 : Etoffe de neuf bandes indigotées.

Photo 17 : Etoffe de sept bandes blanches.

A gauche : Un adolescent dont nous ignorons le nom et qui a bien voulu nous apporter son concours.

A droite : Benjamin ILBOUDO, étudiant en maîtrise de linguistique à l'Université de Ouagadougou

Source : Enquête du 23 mars 1992 à Soulgo auprès des femmes.

C'est la raison pour laquelle, le décès du *Môogo Naaba* doit demeurer secret pendant quelques heures. Seuls, les *koug-zindba* (1), le *Wamtenga* (2) et le *Djiba* (3) *Naaba*, les tisserands de Soulgo sont officieusement informés. Les tisserands de Soulgo reçoivent la nouvelle par l'intermédiaire de leur chef. Car ce sont eux qui sont chargés de confectionner le premier vêtement rituel du successeur de l'empereur. Pour cela, un envoyé est dépêché auprès des tisserands de Soulgo. Le *Simande* (4) *Naaba* avise le *Simande Naabiga* qui, à son tour informe le *Bilbalgo*

Naaba (5) qui délègue des gens. Les messagers passent par Ziniaré. L'annonce officielle du décès est faite aux premières heures de la matinée qui suit la mort du souverain.

Les expressions utilisées pour annoncer la "mort" du *Môogo Naaba* sont très variées. Celle que nous avons pu recenser sont au nombre de trois à savoir:

- *Pâang soba tega koom*, c'est-à-dire que "le détenteur de la force a suffisamment bu".
- "*Monsôngo*" qui signifie "la destruction ou la décadence de l'univers"
- "*bug'sar'kiya*", c'est-à-dire que le "feu du tesson de la poterie est éteint". Ce feu est celui qui est allumé chaque soir au coucher du soleil en présence du *Baloum Naaba* (6) près du vestibule donnant sur le Samandé. Ce symbolisme est réservé au *Môogo Naaba*.

Même si le *Môogo Naaba* venait à mourir en pleine période des travaux champêtres, les tisserands de Soulgo arrêtent tout pour se consacrer à la confection des vêtements rituels du nouvel empereur.

(1) Le corps électoral.

(2) - (3) : Ce sont des provinces de l'empire du *Môogo Naaba*.

(4) Du point de vue de la hiérarchie de la chefferie *moaga*, le *simande naaba* est investi d'un pouvoir supérieur au *simande nabiga*.

(5) C'est le chef des énuques.

(6) Chef des tambouriniers.

7.2.2. La manufacture des vêtements du Môogo Naaba.

Lorsque la nouvelle parvient aux tisserands de Soulgo, les *kougzindba* du *têngsoba* amène le coton. Selon le témoignage des uns et des autres recueillis à Soulgo, il ne peut jamais avoir rupture de la matière première dans une telle conjoncture car la solidarité de tous est mise à contribution. Ainsi, quand les *kougzindba* amènent le coton, tout le monde se retrouve dans le *samande* (1) du *têngsoba*. Les femmes sont à l'intérieur et filent la chaîne et la trame. Habituellement, les femmes ne filent pas du coton la nuit à Soulgo. Ce qui signifie que lorsqu'elles le font, c'est qu'il y a un événement important. C'est seulement au décès du *Môogo Naaba* que les femmes peuvent exceptionnellement filer du coton la nuit.

Du côté des hommes qui se trouvent à l'extérieur, les uns préparent la chaîne et la trame tandis que d'autres apprêtent le métier pour le tissage des bandes d'étoffe. un autre groupe d'hommes s'occupent de la couture des bandes tissées. Il n'y a pas de privilège dévolu à tel ou tel quartier en ce qui concerne l'organisation du travail. C'est tout le village qui se met au travail. Tout se passe le même jour: égrenage, filage, tissage et couture. L'ensemble des vêtements comprend un boubou, un pantalon et un bonnet. Pour la confection des vêtements, il faut treize bandes pour le boubou et douze bandes pour la pantalon. Le bonnet est plat et pointu. Ces habits sont envoyés au successeur du *Môogo Naaba* avant qu'il reçoive tout autre habit. Les bandes de cotonnade qui servent à la confection des vêtements du *Môogo Naaba* ne sont pas teintées. Elles sont toutes blanches et ne comportent aucun motif.

Selon le cas, les tisserands de Soulgo ont douze à trente-six heures pour effectuer leur tâche, dans la mesure où il leur est permis de travailler la nuit. Les vêtements doivent parvenir à Ouagadougou, le soir du jour où le décès est officiellement annoncé à la population.



(1) Cour.

7.2.3. L'expédition et la cérémonie de remise des vêtements.

Les habits destinés au successeur doivent être envoyés la nuit pour des raisons de sécurité. Car si un des prétendants au trône ou toute autre personne se l'appropriait, il serait *ipso facto* intronisé. C'est la raison pour laquelle ceux qui étaient tenus d'amener les habits à Ouagadougou devaient marcher nuitamment et armés pour être à l'abri de toute surprise. Avec le développement des moyens de locomotion (cheval, bicyclette, voiture), les envoyés ne sont plus obligés de marcher pour arriver à Ouagadougou. Le *têngsoba* choisissait alors un groupe de jeunes gens sûrs et courageux qui, dans la nuit, prennent la route pour Ouagadougou. Ils sont généralement au nombre de sept et arrivent à Ouagadougou à l'aube. Mais avant l'étape de Ouagadougou, ils font escale auprès du chef de Loumbila. Pourquoi faire ? La tradition orale ne nous donne pas d'explication à ce sujet.

A Ouagadougou, ils résident chez leur *gâansoba* (1) où le nouvel élu leur est présenté. La remise des vêtements se fait par l'intermédiaire du *Balum Naaba* qui introduit les sept envoyés auprès du *Môogo Naaba*. Ce dernier est choisi selon les règles de la coutume *moaga* qui exige que l'empereur soit issu de "la descendance du dernier Moro Naaba dont le premier fils n'a pas été écarté du trône en raison de son inconduite ou de celle de son père" (2). Mais il arrive que des oncles ou d'autres personnes étrangères du groupe ethnique *moaga* (peul) s'empare du pouvoir traditionnel suprême. Selon le témoignage des tisserands de Soulgo (3), "que le candidat agréé soit le *Nabikienga* ou un usurpateur", ils sont tenus de remettre les vêtements à celui qui leur est présenté comme étant l'"élu". Dans le cas où le candidat agréé est le *Nabikienga*, c'est-à-dire le fils aîné de l'empereur défunt, les vêtements sont aussitôt emportés au palais royal Là-bas, le prince héritier est entièrement déshabillé par les soins du *Saman-Naabila* et du *Balum Naaba*. Puis, il est revêtu d'une tenue blanche en coton,

(1) Logeur.

(2) TIENDREBEOGO (Yamba), op.cité; PP. 170-171.

(3) Témoignage soutenu tout le long de nos enquêtes à Soulgo par les tisserands eux-mêmes.

semblable à celle dont a été habillé le corps du défunt, avant d'être intronisé (1) . On dit de ces vêtements qu'ils sont identiques aux premiers habits que *Naaba Oubri* a portés (2).

En fait, le nouvel élu ne portera ces vêtements que deux fois dans sa vie: à l'intronisation (3) et à la mort. A la suite de l'investiture, en effet, les vêtements sont conservés dans une espèce de panier appelé *kobré* et gardés dans la case de la première femme de l'empereur.

A la mort de l'empereur, ce sont ces mêmes vêtements qui lui serviront de linceul avant que le corps ne soit enveloppé dans une peau de boeuf. A chaque fois qu'il y a intronisation d'un nouveau *Môogo Naaba*, de nouveaux vêtements sont confectionnés.

Après l'intronisation, les envoyés de Soulgo viennent saluer le nouvel empereur.

En guise de remerciement, ils reçoivent en retour du sel et un boeuf qui est égorgé à Ouagadougou. Seuls reviendraient aux tisserands de Soulgo le foie, le coeur et le pancréas. Tout le reste de la viande du boeuf est partagé entre les ministres de l'empereur. Quelles peuvent être les raisons de ce partage ? La tradition orale ne dit rien à ce propos. Le sel est distribué à tous les habitants de Soulgo. Les différentes parties du boeuf qui leur sont réservées, sont préparées et partagées entre tout les habitants du village. Dans la mesure où ils ont tous contribué à la confection des vêtements du *Môogo Naaba*.

Ainsi, l'origine, la persistance et la nature des relations entre Soulgo et Ouagadougou ne montrent-elles pas le rôle sacré que joue le tissage dans la mise en place du pouvoir suprême chez les *Moosé* ? Jusqu'à l'heure actuelle et par fidélité aux coutumes, les tisserands de Soulgo affirment être toujours disponibles à satisfaire Ouagadougou dans une conjoncture culturelle.

(1) TIENDREBEOGO (Yamba), op.cité; PP. 170-171.

(2) Idem, Ibidem, PP.170-171.

(3) Confère planche photo N°11 P.98 photo 18.

Planche photo N°11 : Une vue du boubou tissé à Soulgo.



Photo 18

Photo 18 : Le *Môogo Naaba Bâongo* (à l'extrême droite)
derrière le palais lors de son intronisation.

Source : " Les funérailles du *Mogho Naba* ", un film
de André Hilou (Ministère de la santé).

CONCLUSION GENERALE

A partir des multiples témoignages fournis par la tradition orale, la fondation de Soulgo peut être considérée comme une conséquence de la pénétration Dagomba au *Môogo* .

Par ailleurs, le tissage à Soulgo semble antérieur à 1495 (1) , contrairement à ce qu'atteste Binger (2) en ces termes : "le peuple mossi n'a apparut particulièrement en retard comme industrie. C'est à peine si l'on peut citer le tissage, car il ne confectionne pas de cotonnade". Le témoignage de Binger est remis en cause par Barth (3) qui confirme que "les Mossi fournissent le marché de Dori, de Gabaga ou Tari, c'est-à-dire des bandes de coton bon marché qui constituent la monnaie de troc entre le" Liptako "et la ville de" Tombouctou.

En outre, les vêtements en coton que les tisserands de Soulgo ont offert à Oubri sont une preuve qui vient renforcer les témoignages de Barth à l'opposé de Binger.

En somme, le problème qui se pose est celui de l'évaluation quantitative des étoffes produites en pays moaga dans les années 1800 (4).

Au niveau des aspects techniques, il existe des similitudes entre les techniques de tissage à Soulgo et celles communément employées dans toute l'Afrique de l'Ouest. Autodécouverte? Diffusionnisme?

Par contre, le symbolisme auquel renvoie chaque élément du métier à tisser diffère d'une société à une autre et d'un groupe ethnique à un autre. Ce fait est lié à la complexité de la culture et aux spécificités des traditions en Afrique. Sur le plan typologique, les vêtements tissés à Soulgo se présentent sous forme d'armure chaîne. Les étoffes de Soulgo sont des toiles simples sans

(1) Début de l'époque Oubrienne selon Assimi KOUANDA.

(2) Binger (L.G.C), Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le mossi, T1, Hachette, Paris, 1892, P. 498

(3) Barth cité par Renée Boser-S., Les tissus de l'Afrique occidentale, Bâle, 1977, P. 108.

(4) Chronologie que nous avons estimée à partir de l'époque de Binger.

motifs en dehors de la teinture à l'indigo qui joue un rôle important du point de vue esthétique avec l'introduction de couleur variant du bleu foncé au noir.

Un autre aspect non important est celui des rapports tisserand-teinturier. En effet, le tissage et la teinture sont des activités complémentaires pratiquées par deux catégories socio-professionnelles différentes. Contrairement au tisserand et selon les sociétés le teinturier peut occuper une place sociale inférieure.

Victime du dualisme tradition-modernité, les tisserands de Soulgo sont confrontés à des difficultés socio-professionnelles qui ne remettent pas pour autant en cause l'importance de leur activité. A l'instar d'autres pays africains comme la Côte d'Ivoire, la Guinée, le Mali, et le Sénégal, le tissage continue une originalité de la culture burkinabè. Loin d'être exhaustif, ce travail comporte des insuffisances. Son élaboration s'inscrit dans le cadre des travaux réalisés par les étudiants en fin de cycle à l'université de Ouagadougou dans le but de participer au progrès de la recherche au plan national.

Cependant, nous pensons que les renseignements historiques, ethnologiques qui y sont contenus peuvent contribuer à une meilleure connaissance d'un aspect de l'histoire de l'art (tissage) au Burkina Faso.

La problématique de l'origine (auto-découverte? Diffusionnisme?) du métier à tisser en Afrique de l'Ouest en général et plus particulièrement en pays *moaga* est une question qui nécessite une étude approfondie sur les relations entre les groupes peul et *moaga* du Burkina Faso.

Mais au rythme de l'évolution technologique actuelle, le tissage traditionnel doit-il s'adapter aux exigences du modernisme? La grandeur et les richesses de l'artisanat africain sont-elles vouées à la disparition?

GLOSSAIRE TECHNIQUE (1)

- Armure:** Système d'entrelacement des fils de chaîne et de trame suivant des règles nettement définies en vue de la production d'un tissu
- Armure chaîne:** Armure où les fils de chaîne prédominent à la surface du tissu
- Armure trame:** Armure où la trame prédomine à la surface du tissu en dissimulant plus ou moins les fils de chaîne.
- Battant:** Organe du métier à tisser dans lequel se trouve fixé le peigne servant à serrer les trames du tissu.
- Bobine:** Petit cylindre en bois, carton ou autre matière sur lequel sont enroulés les fils.
- Cadre:** Support rigide des mailles qui composent une lisse.
- Canette:** Bobine de fil placée dans la navette.
- Chaîne:** Ensemble des fils longitudinaux d'un tissu. Ce sont les fils tendus dans le sens de la longueur du métier à tisser et qui sont passés dans les organes chargés de les actionner à savoir les lisses et le peigne.
- Coup:** Passage d'une navette au travers, des fils de chaîne.

(1) Glossaire réalisé à partir des ouvrages suivants:

- ANQUETIL (Jacques), Le tissage, édition du chêne, Paris 1977, 416 pages.
- BOSER - SARIVAXEVANIS (Renée), Les tissus de l'Afrique Occidentale, Bâle, 1972, 217 pages.

- Dent:** Lamelle placée côte à côte pour constituer le peigne à tisser. Intervalle séparant deux lamelles du peigne où passent les fils de chaîne.
- Ensouple:** Cylindre ou bâton situé à l'arrière d'un métier horizontal ou dans la partie supérieure d'un métier vertical et sur lequel une partie de la chaîne et la bande d'étoffe tissée sont enroulées.
- Fil:** Forme déliée et longue sous laquelle se préparent et s'utilisent les différentes matières textiles.
- Filage:** Ensemble des opérations ayant pour but la fabrication des fils.
- Foule:** Intervalle des deux nappes de fils de chaîne entre lesquelles le tisserand lance la navette.
- Fuseau:** Petit instrument utilisé dans le filage à la quenouille pour tordre puis enrouler le fil.
- Maille:** Boucle de fil faisant partie d'une lisse et dans laquelle passe les fils de chaîne.
- Métier à tisser:** Instrument de tissage plus ou moins perfectionné.
- Navette:** Ustensile des métiers à tisser servant à introduire la trame entre les fils de chaîne.
- Pédales:** Instrument au moyen duquel le tisserand actionne les lisses.
- Peigne:** Assemblage de lamelles en bois destinées à répartir les fils de chaîne dans la largeur d'exécution d'un tissu et à serrer les trames.
- Piquage en peigne:** Action de passer entre les dents du peigne, les fils de chaîne. Une erreur dans cette opération produit une faute de piquage en peigne et produit généralement une rayure longitudinale au tissu.
- Quenouille:** Instrument en bois servant au filage.
- Remettage:** Passage des fils de chaîne dans les mailles de lisses. C'est également l'ordre d'après lequel les fils sont répartis dans les lisses. Une erreur dans le passage d'un ou de plusieurs fils (fils mal passés) constitue une faute de remettage.

Sources, Bibliographie et Films .

Plan détaillé

1. Sources orales

1.1 La liste des informateurs

1.2 Conférence

2. Sources écrites

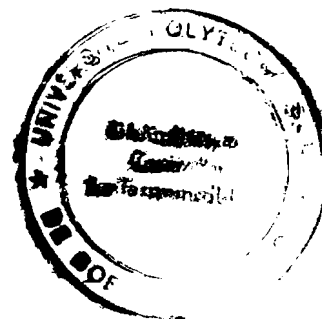
3. Bibliographie

3.1- Articles

3.2. Ouvrages généraux

3.3. Ouvrages spécialisés

4. Films



1 - SOURCES ORALES**- Liste des informateurs**

NOM ET PRENOMS DE L'INFORMATEUR	AGE	SITUATION SOCIO-PROFES-SIONNELLE	LIEU DE L'ENQUETE	DATE (S) DE L'ENQUETE	REFERENCES DE LA CASSETTE
BIKIENGA Hamado	90 ans	Tisserand-cultivateur	SOULGO	21.03.1992	MC 60 N° 4
BIKIENGA Patarbtalé	70 ans	Cultivateur	SOULGO	10.11.1990 10.02.1991	GI-60 N° 1 FN 60 N°2 60 EN N°2
DAKOURE Noraogo	70 ans	Tisserand-cultivateur Tengsoba de Soulgo	SOULGO	10.11.1990 10.02.1991	GI-60 N° 1 FN 60 N°2 60 EN N°2
DIARRA Natchibéogo	50 ans	Ménagère	SOULGO	11.01.1992	MC 60 N° 3
ILBOUDO Andm	47 ans	Ménagère	SOULGO	21.03.1992	Notes
ILBOUDO Hamado	72 ans	Cultivateur	SOULGO	10.02.1991 11.01.1992	FN 60 N°2 60 EN N°2 Notes
ILBOUDO Nongdo	50 ans	Ménagère	SOULGO	11.01.1992	MC 60 N° 3
ILBOUDO Tendaogo	67 ans	Tisserand-cultivateur	SOULGO	14.03.1992 17.03.1992 21.03.1992 31.03.1992	MC 60 N° 1 MC 60 N° 3 MC 60 N° 4 Notes
KABORE Landaogo	77 ans	Cultivateur Chef Coutumier	SOULGO	10.11.1990 10.02.1991	GI 60 N° 1 FN 60 N° 2 60 EN N°2
KIEM-Tiraogo	120 ans	Chef Coutumier	Oubriyâoghin	08.03.1992	MC N° 2
KONSIMBO Poug-sablaga	47 ans	Ménagère	SOULGO	21.03.1992	MC 60 N° 3
NACOUлма Bila Paul	68 ans	Cultivateur-tailleur	Ouagadougou	28.03.1992	MC 60 N° 2
NANA Bartchié	77 ans	Cultivateur Chef Coutumier	SOULGO	10.11.1990 10.02.1991	GI 60 N° 1 FN 60 N° 2 60 EN N°2
NANA Bila	45 ans	Ménagère	SOULGO	21.03.1992	Notes
OUEDRAOGO Assèta	60 ans	Ménagère. Doyenne des femmes (Pugkiema)	SOULGO	11.01.1992	MC 60 N° 3

- Liste des informateurs (suite)

NOM ET PRENOM DE L'INFORMATEUR	AGE	SITUATION SOCIO-PROFES- SIONNELLE	LIEU DE L'ENQUETE	DATE (S) DE L'ENQUETE	REFERENCES DE LA CASSETTE
OUEDRAOGO Koulga	45 ans	Ménagère	SOULGO	21.03.1992	Notes
OUEDRAOGO Remisgo	87 ans	Tisserand	BOUSSE	03.04.1992	MC 60 N°2
OUEDRAOGO Yacouba	80 ans	Cultivateur	SOULGO	10.11.1990 10.02.1991	GI - 60 N° 1 FN 60 N°2 60 EN N°2
ROUAMBA Tenga	75 ans	Cultivateur	SOULGO	10.11.1990 10.02.1991	GI - 60 N°2 FN 60 N°2 60 EN N°2
ROUAMBA Tennoaga Saïdou	58 ans	Cultivateur	SOULGO	11.01.1992	Notes
SAWADOGO Seïdou	66 ans	Cultivateur tengsoba de Goupana	GOUPANA	26.03.1992	MC 60 N°2
SAWADOGO Sibiri	60 ans	Cultivateur	SOULGO	10.11.1990 10.02.1991	GI - 60 N°1 FN 60 N°2 60 EN N°2
TAMPSOBA Andm	50 ans	Tisserand. Maître coranique	BANGRIN	17.03.1992 21.03.1992	MC 60 N°2 Notes
YBANGA Frédéric	39 ans	Potier-Céramiste	GUILUNGOU	19.02.1992	MC 60 N°2
ZAGRE Tipoko	45 ans	Ménagère	SOULGO	21.03.1992	Notes

- CONFERENCE :

SCHWARTZ (Alfred), "Histoire de la culture du coton au Burkina Faso", Centre culturel français, Ouagadougou, lundi 8 juin 1992.

2 - SOURCE ECRITE

BINGER (Louis - Gustave Capitaine), Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi (1887-1889), Librairie Hachette, Paris, 1892, 2 tomes, 930 pages.

3 - BIBLIOGRAPHIE

- ARTICLES :

- ANQUETIL (Jacques), "L'artisan contemporain d'Afrique noire ",
Afrique contemporaine, N°66, Mars Avril 1973, p.p.7-14.
- DELAHAYE (G) " L'artisanat textile au Togo: modernisation et retour aux sources",
Le courrier ACP-CEE, N°105, Septembre-Octobre 1987, p.p 87-89.
- DELAVIGNETTE (Robert), " Le coton ", Afrique Occidentale Française, sociétés
d'Editions, Paris, 1931, p.p 225-227.
- GIAULE (Marcel), "Les symboles des arts africaines ", l'Art Nègre, présence africaine,
Paris, 1966, p.p 25-33.
- KIETHEGA (Jean-Baptiste), " Le fer ancien au Burkina Faso: Technique de production
et chronologie ", Connaissances du Burkina, Novembre-Décembre 1986,
Université de Ouagadougou, Presses-Africaines, Ouagadougou p.p 69-83.
- MAUNY (Raymond), " Notes historiques autour des principales plantes cultivées en
Afrique Occidentale", Bulletin de l'IFAN, vol 15, série 2, Avril 1953,
p.p 684-730.
- PAGEARD (Robert), " Une enquête historique en pays mossi (Ziniaré, Gaongo, Koubri,
Kombissiri, Saponé, Tanghin-Dassouri, Niou, Yako".
Journal de la société des Africanistes, Volume 35, Série1, 1965,
P.P 11-66.
- " " , " Recherche sur les Nionniossé", Etudes Voltaïques, Volume 4, 1963,
P.P 5-71
- SCOTT (Sarah), " Les méthodes de tissage employées à Niamey et au Niger",
Mu Kara Sari, Volume 4, fascicule 1 et 2, Niamey, 1985, P.P 38-72.

- OUVRAGES GENERAUX :

- Alexandre (R.P), La langue mōré, Tome 2, Dakar, IFAN, 1953, 507 pages.
- ANQUETIL (Jacques), Afrique Noire 1 Sénégal, Mali, Niger, Haute-Volta, Côte d'Ivoire, Paris, 1977, 240 pages
- Belem (Pegda Celestin), Coton et système de production dans l'Ouest du Burkina Faso, thèse 3è cycle, Université Paul Valery, Montpellier Novembre 1985, 345 pages.
- C.I.E.H, Contribution à la méthodologie de prospection des eaux souterraines sur le bouclier cristallin d'Afrique de l'Ouest. Etudes Hydro- géologiques et géophysiques au Burkina Faso , Janvier- Avril 1987, Ouagadougou, 1989, 162 pages.
- CONOMBO (Joseph, Issouf), M'Ba Tinga. Traditions des Mosé de l'empire du Moogho Naba, L'harmattan, Paris, 1989, 192 pages.
- COULIBALY (Augustin - Sondé), De la civilisation africaine. Sauvegarde de l'artisanat africain. Le cas du BURKINA FASO, Editions Coulibaly et frères, Ouagadougou, 1991, 398 Pages.
- DAZIEL (J.M), The Usful Plants of West Tropical Africa, London, 1955, 612 pages.
- DELAFOSSSE (Maurice), Haut - Sénégal - Niger, T1, Larose, 1912, PP 337-340.
- Delobsom (Dim, A.A), L'empire du Moogho Naba, Editions Domat- Montchrestien, Paris, 1932, 299 pages.
- DIALLO (Lilliane), Les origines du Wubri-tenga et la formation progressive de Guiloungou : esquisse historique des traditions orales recueillies dans cette région, Mémoire de Maîtrise, Université de Ouagadougou, ELSH (Département d'Histoire et Archéologie), 1985, 199 pages.
- Etienne-Nugue(Jocelyne), Artisanats traditionnels en Afrique noire. Côte d'Ivoire , Marseille, 1985, 287 pages.
- " " , Artisanats traditionnels en Afrique noire. Haute-Volta, Dakar, 1989, 109pages.
- FROBENIUS (Leo), Histoire de la civilisation africaine, Gallimard, Paris, 1936, 371 Pages.
- GUDRUN (Geis - Tronich), Les métiers traditionnels des Gulmance, Bonn, 1989, 109 Pages.
- GUINKO (Sita), Végétation de la Haute-Volta, thèse de 3è cycle, tome 1, Université de Bordeaux III, 1984, 318 pages.

- HALPOUGDOU (Martial), Approche du peuplement pré-dagomba du Burkina Faso. Les yônyôose et les Ninsi du Wubri-tenga, Mémoire de Maîtrise, Université de Ouagadougou, E.L.S.H. (Département d'Histoire et Archéologie), 1984-1985, 249 pages.
- HARLAN (J.R), Les plantes cultivées et l'Homme, P.U.F., Paris, 1987, 414 pages.
- HOTTIN (G), OUEDRAOGO (O.F), Notice explicative de la carte géologique à 1/1 000 000 de la République de Haute-Volta, Paris, 1975, 58 pages.
- I W A C O, Etude du bilan d'eau au Burkina Faso. Notice de la carte hydrogéologique au 1/500 000 é. Feuille de Ouagadougou, Ouagadougou, 1990, 34 pages.
- ILBOUDO (Pierre), Croyances et pratiques religieuses traditionnelles des Mossi, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 1990, volume 3, 156 pages.
- IZARD (Michel), Introduction à l'histoire des royaumes mossi, 2 tomes, C V R S, Ouagadougou, 1970, 863 pages.
- " " , Les archives orales d'un royaume africain: Recherche sur la formation du Yatenga, Tome premier, Volume 4, thèse de doctorat d'Etat, Paris, 1980, 1430 pages.
- KAMBOU (S.A), OUEDRAOGO (O.D), POUSSI (M), L'artisanat féminin en Haute-Volta, C V R S, Ouagadougou, 1978, 71 pages.
- KAWADA (Junzo), Le Zitenga Rapport de mission dans le cercle de Ziniaré, C V R S, Ouagadougou, 1967, 86 pages.
- " " , Technologie Voltaïque, Musée National, Ouagadougou, 1975, 49 Pages
- KOUANDA (ASSIMI), Les conditions sociologiques et historiques de l'intégration des Yarsé dans la société mossi de Ouagadougou, Mémoire de Maîtrise, Université de Ouagadougou (Département d'Histoire et Archéologie), 1981, 144 pages.
- " " , Les Yarsé: fonction commerciale, religieuse et légitimité culturelle dans le pays moaga, thèse 3^e cycle, Paris, 1984, 378 pages.
- LINGANE (Zakaria), La métallurgie du cuivre et des alliages cuivreux à Ouagadougou, Mémoire de Maîtrise, Université de Ouagadougou, 1987-1988, 173 pages.
- Marc (lieutenant), Le pays mossi, Paris, 1905, 187 pages.
- MAUNY (Raymond), Tableau géographique de l'Ouest africain au moyen âge d'après les sources écrites, la tradition, et l'archéologie, IFAN, Dakar, 1961, 590 pages.
- OUEDRAOGO (Idrissa), Les formes d'échange économiques en pays mossi, Mémoire de Maîtrise, Faculté des Arts et Lettres, Montpellier 1975, 93 pages.
- PALLIER (Ginette), Géographie générale de la Haute-Volta, Ouagadougou, 1978, 241 pages.

- PIANCASTELLI (R), dir, La préhistoire, Nouvelle collection, éditions volumétrie, N°9865, Lyon, P U F, Q-S-J, N° 597, 1958, 128 pages.
- POUQUET (Jean), L'Afrique Occidentale Française, Paris, PUF, Q-S-J, N° 597, 1958, 128 pages.
- POUSSI (Marcel), Réalisation des objets artisanaux dans ses rapports avec la tradition orale en Afrique; l'exemple de la Haute-Volta, CNRS, Ouagadougou, 1978, 27 pages.
- ROY (Christopher), Art of the Upper Volta rivers, Edition Chaffin, Meudon, 1987, 381 Pages..
- TASSEMBEDO (Robert), Histoire précoloniale du Ganzourgou d'après la tradition orale, Mémoire de Maîtrise, Université de Ouagadougou (Département d'Histoire et Archéologie), 1985, 165 Pages.
- TAUXIER (L), Le Noir du Yatenga, Larose, Paris, 1917, P. 58.
- TIENDREBEOGO (Yamba) Histoire et Coutumes royales des mossi de Ouagadougou, presses africaines, Ouagadougou, 1964, 205 pages.
- UNESCO, Histoire générale de L'Afrique, tome 1, UNESCO, Paris, 1986, 416 pages.

- OUVRAGES SPECIALISES :

- ANQUETIL (Jacques), Le tissage, édition du chêne, Paris, 1977, 217 pages.
- BORDAS (Pierre), Tissage, Dessain et Tolra, Paris, 1979, 47 pages.
- BOSER -SARIVAXEVANIS (Renée), Aperçus sur la teinture à l'indigo en Afrique occidentale, Editions Pharaos - Verlag Hansrudolf Schwabe AG, Bâle, 1969, 186 Pages.
- " " , Les tissus de l'Afrique occidentale, Editions Pharaos-Verlag Hansrudolf Schwabe AG, Bâle, 1972, 217 pages.
- " " , Recherche sur l'histoire des textiles traditionnels tissés et teints de l'Afrique occidentale, Editions Pharaos - Verlag Hansrudolf Schwabe AG, Bâle, 1977, 339 pages.
- NATIONAL Museum of African Art, History, Design, and Craft in West African Stripe - Woven Cloth, Smithsonian Institution ,USA, 1992, 168 Pages.
- PEGGY Stolz Gilfoy, Patterns of life. West African Strip - Weaving Traditions, National Museum of African Art, Washington DC, 1988, 95 Pages.
- THIEBAUT (Raymond), Le tissage, Paris, PUF, Q-S-J, N° 546, Paris, 1964, 128 pages.

4 FILMS

OUEDRAOGO (Idrissa), "Issa le tisserand", court métrage, 1984.

HILOU (André), "Les funérailles du Moogho Naba", court métrage, 1991

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Carte N°1 : Carte de situation du Burkina Faso

Carte N°2 : Carte des isohyètes de la pluviométrie moyenne du Burkina Faso

Graphique : Pluviométrie annuelle de Guilungu (1955-1990)

Tableau N°1 : Relevé pluviométrique de Guilungu (1955-1977)

Tableau N°2 : Relevé pluviométrique de Guilungu (1978-1990)

Figure N°1 : Technique d'égrenage.

Figure N°2 : Technique de filage.

Figure N°3 : Métier à tisser vertical.

Figure N°4 : Métier à tisser horizontal.

Figure N°5 : Différentes parties du métier à tisser horizontal.

Figure N°6 : Une navette.

Planche photo N°1 : Egrenage du coton.

Planche photo N°2 : Préparation de la chaîne.

Planche photo N°3 : Matériaux servant à préparer la chaîne.

Planche photo N°4 : Présentation finale de la chaîne.

Planche photo N°5 : Un atelier de tissage.

Planche photo N°6 : Quelques instruments du métier à tisser.

Planche photo N°7 : Kiébga.

Planche photo N°8 : Couverture et pagne de grandes dimensions.

Planche photo N°9 : Style vestimentaire à Soulgo.

Planche photo N°10 : Pagnes de petites dimensions.

Planche photo N°11 : Vue du boubou tissé à Soulgo.

TABLE DES MATIERES

	<u>PAGES</u>
SOMMAIRE.....	III
AVANT-PROPOS.....	VIII
INTRODUCTION.....	1
<u>Première partie: Les conditions naturelles et historiques</u>	
<u>du tissage à Soulgo.....</u>	8
<u>CHAPITRE1:Les conditions naturelles du tissage.....</u>	10
1.1 Présentation du village de Soulgo.....	10
1.2 Site et présentation.....	12
1.3 La pédologie.....	14
1.4 La pluviométrie.....	15
<u>CHAPITRE 2 : Les conditions historiques du tissage.....</u>	21
2.1 Genèse du village selon la tradition orale.....	22
2.2 Les origines des tisserands de Soulgo.....	27
2.3 Les origines du tissage à Soulgo.....	31

PAGES

<u>Deuxième partie : Les aspects techniques du tissage à Soulgo.....</u>	37
<u>CAPITRE 3 : Les travaux préliminaires.....</u>	39
3.1 La production de la matière première.....	39
3.2 Les opérations du traitement du coton.....	45
3.2.1 l'égrenage.....	45
3.2.2 Le filage.....	46
3.3 La préparation de la chaîne et de la trame.....	50
3.3.1 La préparation de la chaîne.....	51
3.3.2 La préparation de la trame.....	54
<u>CHAPITRE 4: Le travail à l'atelier.....</u>	57
4. 1 Présentation de l'atelier.....	57
4.2 Le type de métier à tisser.....	57
4.3 Description et signification des éléments constitutifs du métier à tisser.....	63
4.3.1 Le bâti.....	63
4.3.2 Les lisses.....	65
4.3.3 La poulie.....	67
4.3.4 Les pédales.....	67
4.3.5 Le peigne.....	68
4.3.6 La navette.....	68
4.3.7 L'ensouple d'enroulement.....	70
4.4 L'installation des fils sur le métier à tisser.....	71

PAGES

4.5 Le tissage proprement dit.....	71
4.6 Le produit fini.....	72
<u>3 ème partie : Les aspects économiques et</u> <u>socio-culturels du tissage à Soulgo.....</u>	74
<u>CHAPITRE 5: Les aspects économiques du tissage</u>	76
5.1 Les unités de mesures.....	76
5.2 Les moyens et les valeurs d'échanges.....	77
5.3 Les marchés, les routes et les moyens de transport.....	78
<u>CHAPITRE 6 : Les aspects sociaux du tissage à Soulgo.....</u>	81
6.1 Le statut social du tisserand et l'importance de son activité au sein de la société.....	81
6.2 Les difficultés socio-professionnelles.....	84
<u>CHAPITRE 7: Les aspects culturels du tissage.....</u>	87
7.1 Pratiques quotidiennes, Typologie et fonction des tissus.....	87
7.2 La confection des vêtements rituels du <i>MôogoNaaba</i>	91
7.2.1 La disparition du <i>Môogo Naaba</i>	91
7.2.2 La manufacture des vêtements du successeur.....	95
7.3.2 L'expédition et la cérémonie de remise des vêtements.....	96

	<u>PAGE</u>
CONCLUSION GENERALE.....	99
GLOSSAIRE TECHNIQUE.....	101
SOURCES, BIBLIOGRAPHIE, FILMS.....	103
SOURCES ORALES.....	105
SOURCES ECRITES.....	107
BIBLIOGRAPHIE.....	108
FILMS.....	112
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	113